THE SHERIDAN LIBRARIES
3 1151 03718 4755

BIBLIOTHECA FICTIVA

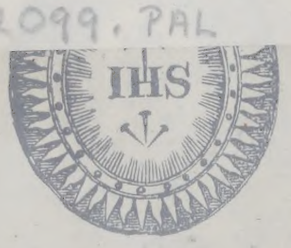
GÉNIE
DE
VOLTAIRE

1806

COMMUNITY
LIBRARY
114 Mount St London W1

Taken Out 1 Vol.

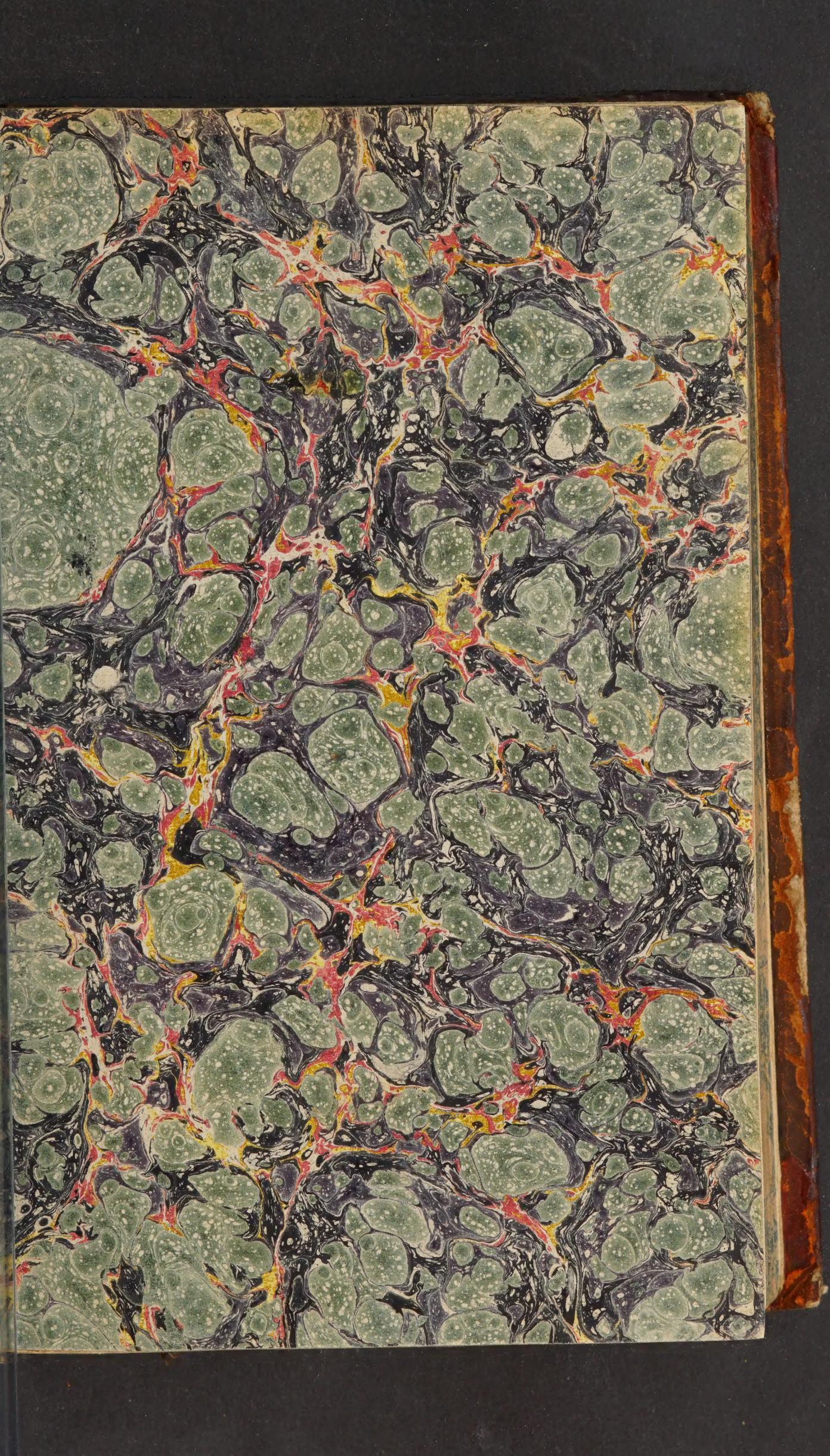
PQ 2099. PAL



114 MOUNT STREET,
W.

103. A.

~~100. E~~



BIBL. REG. [illegible]
LONDIN

This book was given by Lord Byron to my Uncle John Scott editor of the "Champion" and London Magazine — at the death of John Scott the volume passed into the possession of his Brother Alex.r from whom I received it

It was given to Mr Edward Cheney by me —

Andrew McKay

14 Pall Mall East
London 1st Dec. 1870

Bought from the Library of Mr Cheney by J Pearson & Co
46 Pall Mall
Sept 25 1886

Bought from Messrs J. Pearson & Co., 46 Pall Mall, Sept. 25, 1886, by F. Chance, of Barleigh House, Sydenham Hill, S.E.

One of Voltaire's happiest repartees is said to have been made to an Englishman — who had recently been on a visit to the celebrated Haller — in whose praise Voltaire enlarged with great warmth — ex=tolling him as a great poet — a great naturalist — and a man of universal attainments. — The English=man answered — that it was very handsome of Mr de Voltaire to speak so well of Mr Haller — inas=much as he — the said Mr Haller was by no means so liberal to Mr de Voltaire. — "Alas!" said Voltaire — with an air of philosophic indulgence — "I dare say we are both very much mistaken."

Byron.

Diodati - near Geneva - 1816.

LE GÉNIE

DE

VOLTAIRE.

LE GÉNIE
DE VOLTAIRE,
APPRÉCIÉ
DANS TOUS SES OUVRAGES.

Volume destiné à servir de supplément à toutes les éditions de cet illustre écrivain.

PAR M. PALISSOT.

PARIS,

C.-F. PATRIS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DE LA COLOMBE, N°. 4.

1806.

Se trouve à Paris,

Chez { MM. GILBERT et Cie., Libraires, rue Hautefeuille, N°. 21.
Madame veuve DEVAUX, Libraire, rue de Malte, N°. 382.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

J'AVAIS formé le projet de recueillir en un volume les jugements que M. Palissot a portés sur les différents ouvrages de Voltaire, dans l'édition complète qu'il en donna, il y a quelques années ; et non seulement il a bien voulu me le permettre, mais il a pris la peine de les revoir tous avec le plus grand soin.

S'il était réservé à quelque homme de lettres d'apprécier avec impartialité toutes les productions de cet illustre écrivain, j'ai cru que personne ne s'était montré plus digne de cette grande entreprise, que M. Palissot, moins encore par les talents distingués qui lui ont valu de brillants suc-

cès en plus d'un genre, que par le goût exquis dont il a donné tant de preuves dans *ses mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*, ouvrage reputé classique dès sa naissance, et dans lequel il a eu le mérite, en s'interdisant l'abus des citations, de faire à la fois un excellent cours de littérature française, et de dire avec une élégante précision, ce que d'autres ont noyé dans une immensité de volumes.

On sait d'ailleurs qu'il a eu l'avantage d'être long-temps contemporain de Voltaire, et d'entretenir avec lui, pendant plus de vingt ans, une correspondance curieuse, dont il a paru plusieurs éditions, avant et depuis la mort de cet homme célèbre. Ajoutez à ces titres, faits pour inspirer la plus grande confiance, qu'aucun de nos écrivains actuels ne fut placé aussi avantageusement que lui, pour observer l'opinion publique, à mesure qu'elle se formait, et qu'il a été le témoin de presque tout ce qu'il raconte.

L'hommage noble et courageux

qu'il n'a cessé de rendre à la mémoire d'un grand homme qui fut souvent injuste envers lui (1), est peut-être un des traits qui le distingue le plus du vulgaire des gens de lettres. On connaît l'extrême susceptibilité de la plupart de ces messieurs, et le ressentiment implacable qu'excite en eux la moindre blessure faite à leur orgueil. Cette collection prouvera combien M. Palissot est loin de leur ressembler; mais ce qu'elle me paraît avoir de plus recommandable, c'est l'utilité dont elle peut être, et l'étendue et la variété des connaissances qu'elle suppose. En effet, Voltaire ayant travaillé dans tous les genres, ou comme poète, ou comme philosophe, ou comme histo-

(1) Voyez dans le dernier volume des œuvres de M. Palissot, imprimées par Didot le jeune en 1788, sa correspondance avec Voltaire; voyez surtout, page 420, la dernière lettre qu'il lui écrivit, et jugez lequel des deux mit, dans ce commerce épistolaire, plus de décence et de dignité.. Voltaire, il est vrai, défendait un parti qu'il n'estimait pas, mais qu'il avait la faiblesse de croire utile à sa gloire : l'avantage ne pouvait être douteux, et fut évidemment en faveur de la raison. (*Note de l'Éditeur.*)

rien, a mis M. Palissot à portée de rappeler, sur ces genres différents, les excellents principes dont il a fait constamment son étude : principes d'autant plus essentiels à maintenir, que malheureusement on ne commence que trop à s'en écarter. Considérée sous ce dernier rapport, cette collection est, en quelque sorte, un abregé de littérature universelle; et ce qui doit surtout étonner, c'est qu'un seul homme en ait fourni la matière.

Ce volume, ainsi que son titre l'annonce, étant destiné à servir de supplément à toutes les éditions de Voltaire, j'ai cru devoir l'imprimer sous le double format de l'*in*-12, et de l'*in*-8°, pour en laisser le choix aux amateurs. J'ai recueilli, dans l'ordre que M. Palissot leur a donné, tous les discours généraux qui précédent, dans son édition, les différents ouvrages de ce grand poète; mais sans y comprendre les notes purement locales qui se trouvent placées, dans la même édition au bas des pages, et

qui ne tombent que sur de simples détails. Ces notes, très-intéressantes quand elles sont rapprochées des passages auxquels elles sont relatives, n'offriraient au lecteur, isolées de ces mêmes passages, qu'une longue suite d'énigmes. C'est le ridicule que se sont donné les éditeurs de Khell, en imprimant le Commentaire de Voltaire sur Corneille, séparé du texte de Corneille.

J'ai pensé que cette espèce d'analyse, où Voltaire entier se trouve compris, ne pouvait paraître plus à propos, qu'au moment où nous voyons se former une conspiration violente contre la mémoire de cet homme qui a occupé si long-temps toutes les bouches de la renommée, et qui est encore si cher à la France. Jusqu'ici cette conspiration n'a pour chef qu'un journaliste qu'on soupçonne de parler souvent contre sa pensée, et quelques jeunes écrivains qui ne pensent guères, mais qui voudraient bien, s'ils le pouvaient, rabaisser l'homme qui afflige leur médiocrité. Le bon Lafontaine

avait fait d'avance leur signalement dans ces vers qui les caractérisent si bien, et qu'on ne peut trop leur répéter, pour les avertir de leur impuissance :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

Ce qui m'a surtout intéressé dans les jugements de M. Palissot, c'est l'impartialité très-rare qu'on ne peut se dispenser d'y reconnaître. Il donne à Voltaire tous les éloges qu'il croit lui devoir, mais sans dissimuler ni ses fautes, ni ses faiblesses. Cette impartialité, je l'avoue, m'a toujours paru ce qui distingue éminemment ses ouvrages; elle est même un des principaux agréments de sa conversation; c'est ce que je lui témoignai un jour par écrit, en me félicitant de le connaître, et voici un fragment de sa réponse que j'ai conservée.

» Vous me faites, Monsieur, un » trop grand mérite d'une qualité que

» je dois moins à moi-même qu'à l'é-
» poque où j'entrai dans le monde. Je
» date, à la vérité, d'un peu loin :
» J'arrivai à Paris, il y aura dans
» quelques mois soixante ans : je pré-
» sentai même à Louis XV d'assez
» mauvais vers, peu de temps après
» la journée de Fontenoy. Je ne con-
» naissais alors que les auteurs qu'on
» nous donne pour modèles dans nos
» études; mais la littérature que je
» trouvai à cette époque, dans notre
» capitale, était un peu différente de
» ce qu'elle est de nos jours. Voltaire
» en était déja le personnage domi-
» nant; une foule d'hommes célèbres
» que je rappèle ici, moins dans l'or-
» dre de leur mérite que dans celui
» de leur ancienneté, Fontenelle, Cré-
» billon, Lesage, Destouches, Mari-
» vaux, Piron, Montesquieu, la
» Chaussée, Louis Racine, Boissy,
» Duclos, Crébillon fils, Gresset, vi-
» vaient encore. A l'exception de Fon-
» tenelle que je n'ai fait qu'entrevoir,
» qui m'accueillit avec bonté, mais
» dont je cultivai peu la connaissance,

» par ce qu'il était devenu très-sourd,
» et de Montesquieu, qu'à mon grand
» regret je n'ai rencontré qu'une seule
» fois, j'ai connu tous les autres ; j'ai
» même été lié particulièrement avec
» quelques-uns d'eux. Vous con-
» viendrez, Monsieur, que cette liste
» était encore très-brillante (1). Dans
» une classe moins élevée, Saint-foix,
» Panard, si célèbre dans le vaude-
» ville, Collé, son élève et son émule,
» mais à qui l'on doit la Partie de
» chasse d'Henri IV, Dupuis et Des-
» ronais, et un théâtre de société plein
» de sel, Favart qu'il ne faut pas ou-
» blier, Laujon même qui était avec
» eux, et qui est encore un des con-

---

(1) M. Palissot ne parle ici que des seuls gens de lettres, et non des savants, ou des naturalistes célèbres dont les ouvrages ne lui étaient pas alors assez familiers. Il ne parle ni des *Larcher*, ni des *Sainte-Croix*, ni des *Sacy*, quoiqu'il n'ignore pas leur mérite; et s'il n'a pas compris dans sa liste les *Buffon*, les *Lacépède*, les *Cuvier*, etc., etc., il n'en est pas moins convaincu, comme il me l'a dit très-souvent, que les sciences sont aujourd'hui la plus belle branche d'honneur qui nous reste. (*Note de l'Éditeur.*)

» servateurs de la gaîté française (1),
» tenaient aussi leur rang dans les
» lettres; et il me semble que ces noms
» ne seraient pas sans éclat dans notre
» littérature actuelle qui, à un très-
» petit nombre d'exceptions près, me
» paraît furieusement appauvrie. Or,
» plus il existe d'hommes supérieurs
» dans une nation (et je ne les ai pas
» tous comptés), moins il y règne de
» ces petites passions haineuses et ja-
» louses qui n'aspirent qu'à faire quel-
» que bruit, et qui n'y parviènent qu'à
» force d'intrigue et de manége. Alors,
» et c'était déja beaucoup, les Quin-
» tilien à la semaine ou à la journée,
» se réduisaient à trois ou quatre, mais
» dumoins ces journalistes avaient fait

---

(1) C'est le titre que donnait Voltaire à l'abbé de Voisenon, qui ne le méritait pas. Un style, ou plutôt un jargon plein de recherche et d'afféterie, qui commence à devenir inintelligible, et qui le deviendra davantage à mesure qu'on se rapprochera de la raison, quelques saillies plus licencieuses qu'agréables, formaient tout son mince talent; et, au grand étonnement du public qui s'en amusa beaucoup, ce fut ce bel esprit de ruelle qui remplaça le vieux Crébillon à l'Académie française. *(Note ajoutée par M. Palissot.)*

» quelques preuves de talents, et ils
» conservaient encore quelque décen-
» ce. Vivant au milieu de tant d'hom-
» mes cèlèbres qui encourageaient
» mon émulation, et porté de bonne
» heure dans un monde choisi qui ne
» permettait ni sotte vanité, ni inso-
» lence, il est tout simple que j'en aye
» conservé quelque trace heureuse,
» et cet esprit d'impartialité et de jus-
» tice dont vous voulez bien me féli-
» citer. N'allez pas cependant, Mon-
» sieur, me regarder comme ce vieil-
» lard d'Horace qui ne vante le passé
» que par haine du présent. Si nous
» avons perdu, comme les preuves
» n'en sont malheureusement que trop
» sensibles, beaucoup de gloire du
» côté des lettres, combien cette perte
» n'est-elle pas compensée par la
» gloire de nos armées! Eh qui de
» nous eût osé prévoir les prodiges
» que nous avons sous les yeux, et
» que toute l'Europe est forcée d'ad-
» mirer dans le héros de la France! »

J'ai cru que les lecteurs me par-
donneraient cette citation. Elle res-

semble assez au discours adressé par le vieux Nestor aux chefs de la Grèce : il leur disait bonnement, et ils ne s'en offensaient pas ; *J'ai vu des hommes qui valaient mieux que vous.*

PATRIS, *Imprimeur-Libraire, Éditeur.*

Quelques personnes, à qui le Prospectus de l'Édition de Voltaire, par M. Palissot, *paraissait un hors-d'œuvre, me conseillaient de le supprimer. Loin d'en juger comme elles, et de le croire déplacé dans ce volume, j'ai pensé, au contraire, qu'il en était l'indispensable introduction. En effet, non seulement il présente un apperçu général très-exact des différents ouvrages de Voltaire, mais en indiquant plusieurs fautes très-graves des éditions de Khell, il fournit à ceux qui les possèdent, un moyen de les corriger.*

LE GÉNIE
DE VOLTAIRE,
APPRÉCIÉ
DANS TOUS SES OUVRAGES.

PROSPECTUS
DE L'ÉDITION DE VOLTAIRE.

C'ÉTAIT une grande et belle entreprise que de rassembler en une collection les ouvrages de cet homme célèbre, qui a si long-temps occupé l'Europe de sa gloire. M. de Beaumarchais s'en chargea. La magnificence qu'il était à portée de mettre dans l'exécution, et ce préjugé, toujours favorable aux grandes

fortunes dans les grandes entreprises, semblaient lui promettre le plus brillant succès ; le zèle, vraiment digne d'éloge, dont il paraissait animé pour la mémoire de Voltaire, ajoutait encore à la confiance: mais il ne put diriger par lui-même une édition qui se faisait trop loin de lui ; il ne fut pas heureux dans le choix des personnes qu'il crut capables d'y veiller, et nous disons à regret que cette collection, annoncée avec tant d'éclat, ne répondit point à l'attente que le public en avait conçue.

On doit être étonné, sans doute, qu'avec un talent distingué pour les spéculations de commerce, M. de Beaumarchais n'ait pas su tirer un meilleur parti d'un dépôt si précieux ; mais ce qui peut lui servir d'excuse, c'est qu'à l'époque où il se chargea de ce grand travail, il était difficile qu'il ne se laissât pas égarer. On se rappèle l'effet que produisit à Paris le retour inattendu de Voltaire, les acclamations triomphales qui lui furent prodiguées, et le deuil qui suivit bientôt les derniers jours de sa gloire. Cette époque fut et devait être celle de l'enthousiasme ; il semblait que la nation se crût obligée de réparer envers ce grand homme, et les longues injustices dont l'éclat de sa vie n'avait pu le garantir, et l'indigne outrage fait à sa cendre par le fanatisme. Alors on recherchait avec avidité, dans les moin-

dres fragments échappés à sa plume, tout ce qui paraissait conserver quelque empreinte de son génie; et M. de Beaumarchais se laissa tellement entraîner par cet enthousiasme, dégénéré, si nous l'osons dire, en superstition, qu'il crut devoir publier jusqu'aux lettres que Voltaire avait écrites à ses gens d'affaires. Il mit à contribution tous ceux qui pouvaient avoir eu quelques relations avec cet illustre écrivain; il épuisa tous les porte-feuilles, et ne s'apperçut pas que ce triste superflu dont il croyait enrichir sa collection, était, au contraire, le plus sûr moyen de l'appauvrir.

Cependant, pour se concilier tous les suffrages, il n'aurait eu besoin de consulter que le vœu de Voltaire lui-même. Ce grand homme s'était plaint tant de fois de l'indiscrète avidité de ses éditeurs; il avait exprimé si énergiquement, dans sa lettre à MM. Cramer de Genève, le desir que, dans les recueils de ses œuvres, l'on n'admît que des ouvrages dignes de lui, qu'il semblerait avoir prévu cette étrange manie de multiplier les volumes aux dépens de sa gloire.

Mais le désordre des matières fit peut-être encore plus de tort à l'édition de M. de Beaumarchais, que cette surabondance vicieuse. On vit avec peine, principalement dans les poésies, des ouvrages de la vieillesse de Voltaire, confondus avec ceux de

sa jeunesse : défaut qui dérobe au lecteur le plaisir d'observer les progrès du génie, les différentes nuances par lesquelles il passe de l'adolescence à la maturité, de la maturité à la décadence, et enfin à la décrépitude. Toutes ces convenances furent négligées par les éditeurs de Khell ; mais, par un abus plus incroyable, des ouvrages entiers disparurent dans leur édition, ou furent décomposés de manière qu'on ne peut parvenir à les retrouver qu'avec beaucoup de travail et d'étude ; nous n'en citerons qu'un exemple.

Un des plus célèbres ouvrages de Voltaire, et qui lui attira une des premières et des plus violentes persécutions qu'il ait éprouvées, ce sont ses lettres sur les Anglais, plus connues sous le titre de lettres philosophiques. Il les composa dans toute la force de son génie ; il avait à peine trente-cinq ans ; et l'on ne devine pas ce qui a pu déterminer les éditeurs de Khell à les disperser par fragments, et sous une forme alphabétique, dans cette partie de leur collection, à laquelle ils ont donné le nom de *Dictionnaire philosophique*. L'effet de cette bisarre dipersion, c'est qu'il faut parcourir plusieurs volumes pour retrouver l'ouvrage, ou plutôt que l'ouvrage n'existe plus ; et c'est dans l'intention de faire ce mélange, et de s'en permettre plusieurs autres du

même genre, qu'ils ont remplacé, par le titre peu convenable de *Dictionnaire*, celui de *Questions sur l'Encyclopédie*, que Voltaire avait toujours adopté. Mais de ce bouleversement singulier, il résulte deux inconvénients très-sensibles ; l'un, d'avoir dénaturé une production célèbre et du meilleur temps de l'auteur, l'autre de l'avoir fondue mal-à-propos dans un ouvrage postérieur de près de trente ans, et qui n'a plus ni le même ton, ni la même couleur. Ce qui ajoute à cette licence inexcusable un peu de ridicule, c'est que dans les volumes de la correspondance de Voltaire, il en est un presqu'entier où il ne parle que des chagrins que lui causèrent ses lettres philosophiques ; et c'est précisément l'ouvrage que l'on cherche vainement dans l'édition de Khell.

Ainsi, malgré les intentions louables de M. de Beaumarchais, cette édition, il faut en convenir, ne présente qu'une masse indigeste de volumes, assemblés sans choix, et dans lesquels il se trouve d'ailleurs beaucoup de pièces qui devaient d'autant moins y être admises, que Voltaire les avait constamment rejetées de toutes ses éditions.

Parmi ces pièces, que nous osons appeler de rebut, il en est même que les éditeurs de Khell ont été forcés de reconnaître pour des pièces supposées ; cet aveu ne leur est échappé qu'un peu tard ; mais enfin ils l'ont

fait à la dernière page de leur dernier volume.

Ils ne parlent, il est vrai, que d'un roman, intitulé le *Crocheteur borgne* (1), et d'une épître en vers communs et insignifiants (c'est ainsi qu'ils la caractérisent eux-mêmes), adressée à Samuel Bernard, sous le nom de madame de Fontaine-Martel.

Cette confession, pour être complète, aurait eu besoin de quelques suppléments. A ces ouvrages reconnus comme supposés, ces messieurs nous permettront bien d'ajouter une autre épître, non moins douteuse, et dont par bienséance nous ne citerons que ces vers :

Modérez ce bouillant *courage*,
Et répondez-nous en ami,
Vos pantalons à robe *large*, etc.

A qui persuadera-t-on que l'oreille exercée de Voltaire ait jamais pu se familiariser avec des rimes telles que *large* et *courage?*

D'autres exemples pourraient multiplier les soupçons, mais une réflexion nous arrête. Eh quoi! la fécondité de Voltaire n'a pu suffire aux éditeurs de Khell! Près de cent volumes *in*-12 étaient-ils donc, à leur avis, un appui si nécessaire à la gloire de cet illustre écrivain? il en jugeait bien différem-

(1) De leur aveu, ce roman est d'un Lyonnais, nommé M. de Bordes.

ment, lui qui, dans le dialogue de Pégase et du Vieillard, avait dit avec tant de sagesse, et peut-être en s'accusant de trop d'abondance :

> On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
> Avec ce gros bagage, à la postérité.

Au lieu de recevoir de toutes mains, et d'accueillir avec complaisance toutes les pièces qu'on lui offrait pour grossir sa collection, si M. de Beaumarchais se fût montré moins facile ; si le grand nombre de ces pièces, et le préjugé que donnait contre elles l'indifférence de Voltaire, qui n'avait jamais daigné les avouer, lui eussent inspiré une juste défiance ; s'il eût pris enfin la peine de les lire avec une attention d'autant plus sévère que ce préjugé même lui en imposait l'obligation, nous ne doutons pas qu'il n'en eût rejeté la plus grande partie ; mais, comme nous l'avons observé, tout se faisait loin de ses yeux. S'il eût été à portée de veiller personnellement à cette collection précieuse, et de donner quelques soins à la pureté du texte, quel travail ingrat il nous aurait épargné ! Eût-il souffert cette foule d'inutiles Avant-propos, de Variantes sans aucun mérite, de doubles emplois qui surchargent son édition ? Les tragédies d'Artémire et de Mariamne, d'Eriphile et de Sémiramis, d'Adélaïde du Guesclin et du duc de Foix,

ne sont-elles pas évidemment les mêmes pièces sous des titres différents? Voltaire s'était-il permis ces doubles emplois? Avait-il livré à ceux de ses éditeurs qu'il honorait le plus de sa confiance (à MM. Cramer), ses anciens brouillons, pour qu'ils y recueillissent, en sept ou huit mille vers, les essais encore informes qui s'étaient d'abord présentés à sa pensée, et qu'il sacrifiait ensuite à un travail plus parfait, plus digne de lui?

Voltaire aurait-il permis qu'on imprimât, en trois gros volumes, ses remarques sur Corneille, détachées du texte de Corneille?

Aurait-il imaginé de faire entrer dans sa collection de tristes amusements de société, de mauvais opéra-comiques, tels que le Baron d'Otrante, dont personne n'avait entendu parler; tels que les deux tonneaux, non moins inconnus; tels enfin que ce divertissement non moins insipide, intitulé: *l'Hôte* et *l'Hôtesse*, exécuté à Brunoi, par ordre de M. Cromot? Eût-il permis, sur-tout, que l'on publiât les lettres où il parle à ce M. Cromot de son profond respect, de l'envie qu'il a de lui plaire, et du bonheur d'être en quelque relation avec un homme de son mérite? Qui se doutait que l'auteur de Mahomet et d'Alzire se fût abaissé à de pareilles adulations? Est-ce donc le même homme qui reprochait durement à Corneille les formules trop humbles de ses dédicaces?

Comment les associés de M. de Beaumarchais ont-ils laissé défigurer le texte, soit par des omissions auxquelles il est impossible de suppléer sans consulter d'autres éditions qu'on peut ne pas avoir sous la main, soit par des fautes d'impression sans nombre, et qui n'attestent que trop qu'un monument aussi précieux ne devait pas être abandonné à des presses étrangères? Il est vrai que M. de Beaumarchais a tâché d'en indiquer la plus grande partie dans un vaste *errata*, placé très-incommodément à la fin de son dernier volume: mais cet *errata* est encore très-incomplet (1), et nous n'exagé-

(1) Entre une foule d'exemples, nous n'en citerons que deux pour en donner une idée. Dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (tom. III), on parle d'un accès de frénésie de Charles VI. On ajoute que Valentine de Milan, femme du duc d'Orléans, frère de ce prince, fut accusée de cet accident; et immédiatement après on lit: *ce qui prouve seulement que les italiens en savaient plus qu'eux.* L'énigme est impossible à deviner, parce qu'il manque dans le texte une ligne entière, qu'on ne trouve point dans l'*errata*.

Dans le volume suivant, on lit que François Ier voulut établir en France la *religion romaine;* ce qui n'est pas moins inintelligible, et ce qui ne se trouve pas plus corrigé dans l'*errata*. Les poésies ne sont pas exemptes de ces fautes. On verra avec surprise, dans un des chants de la Pucelle, une lacune de plusieurs vers, d'autant plus remarquable, qu'elle est en contradiction avec l'argument placé à la tête de ce même

rons pas en disant que notre édition deviendra, pour ceux mêmes qui ont acheté la sienne, un supplément nécessaire.

D'autres inconvénients, non moins graves, ont dû prouver à M. de Beaumarchais l'inexactitude de ses presses allemandes. On sait que, par un abus de liberté que nous n'approuvons pas, Voltaire se permettait quelquefois de déroger à la sévérité des règles, même dans des ouvrages où cette sévérité est de rigueur. Qu'il ait hasardé, de loin à loin, quelques rimes insuffisantes, jusque dans ses tragédies, les lecteurs instruits remarquaient à peine ces licences rachetées par tant de beautés : mais on ne croira jamais, sur la foi de l'édition de Khell, que Voltaire ait pu se permettre, en aucun temps, des rimes du Pont-Neuf, des rimes que le cocher de M. de Vertamont eût désavouées étant à jeun (1). Si pourtant il était

---

chant. Cette lacune, qu'il est si étrange qu'on n'ait pas apperçue, et qui rompt d'une manière sensible le fil des événements, ne sera remplie que dans notre édition. Le poème de la guerre de Genève est encore plus maltraité; il y manque souvent des passages entiers. Il faut convenir que de pareilles négligences ne peuvent être rachetées par les caractères de Baskerville, et que la confiance de M. de Beaumarchais a été cruellement trompée.

(1) Telles que *relève* et *observe*, *algarade* et *garde*, etc. etc.

avéré que ces malheureuses rimes se fussent déjà glissées dans quelques éditions antérieures, des oreilles françaises se seraient apperçues bien vite qu'elles ne pouvaient être que des fautes d'impression, essentielles à corriger.

Quoique nous n'ayions pas à beaucoup près tout dit (1), nous nous étendrons peu, dans la crainte de fatiguer le public, sur l'abus qu'on a fait de la correspondance de Voltaire, en publiant des lettres qu'il avait évidemment condamnées à l'oubli, et qui détruiraient l'idée qu'on doit avoir de son caractère moral, si l'on était assez injuste pour le juger d'après ces élans rapides d'une ame passionnée. Ceux qui l'ont bien connu, n'ignorent pas combien il était facile d'exciter dans cette ame ardente des premiers mouvements qu'il se reprochait ensuite avec amer-

(1) Nous pourrions encore citer un ouvrage intitulé : *des singularités de la nature*, dont plusieurs chapitres ont été si ridiculement transposés, qu'au lieu d'être placés à leur rang dans le trente-neuvième volume, il se trouvent portés au cinquantième ; c'est-à-dire à onze volumes de distance de l'ouvrage dont ils font partie. Nous demandons à nos lecteurs s'ils connaissent quelque autre édition déshonorée par de pareilles négligences. N'est-il pas un peu étrange quelles ayent été réservées à une édition de Voltaire, si l'on se rappèle surtout avec quel faste elle avait été annoncée ?

tume. Des amis, vraiment dignes de sa confiance, n'auraient pas ainsi trafiqué de ses secrets, et révélé des faiblesses que leur premier devoir eût été de cacher.

En écartant de cette correspondance une foule de lettres purement oiseuses, en élaguant tout ce qui n'est que redite (et personne n'ignore combien, dans ses dernières années, Voltaire était sujet à se répéter); en sacrifiant enfin tout ce que l'intérêt de sa gloire, ou même un sentiment de bienséance ordonnaient de supprimer, on en eût fait un recueil de choix qui pouvait honorer le goût de ses éditeurs, et présenter un des plus beaux modèles du style épistolaire. C'est du moins ce que nous avons tenté, autant que la triste surabondance des éditeurs de Khell a pu nous le permettre; et nous osons croire que cette correspondance, réduite à beaucoup moins d'espace, mais enrichie de notes curieuses et d'anecdotes piquantes, ne sera pas la partie la moins recherchée et la moins agréable de notre collection.

Nous nous félicitons d'être arrivés à une époque de liberté qui nous permet de faire à Paris ce que sans doute M. de Beaumarchais eût fait lui-même dans des circonstances aussi favorables. Loin d'être injustes envers lui, nous reconnaissons que nous ne devons nos principaux avantages qu'au chan-

gement heureux (1) qui s'est fait dans la chose publique : mais ces avantages sont incalculables. C'en est un très-grand, par exemple, et qui nous paraît un gage infaillible de succès, que de pouvoir annoncer notre édition comme la première édition complète de Voltaire qui se soit faite à Paris ; et véritablement ce n'était que dans la ville des arts et des lettres, et sous les auspices de la liberté, qu'elle pouvait s'exécuter convenablement.

Notre fortune ne nous permet pas de lutter de magnificence avec M. de Beaumarchais, mais nous osons promettre le texte le plus pur. Nous avons dû céder au vœu public, qui semblait desirer quelques remarques de goût, principalement sur les pièces de théâtre et sur la partie la plus classique des ouvrages de Voltaire. Nous avons tâché de rendre ces notes utiles, sans oublier qu'elles ne sont faites que pour orner le texte, et non pour le surcharger.

Autant nous avons cru devoir, par respect pour sa mémoire, écarter de sa collection les superfluités puériles, les lettres oiseuses, les morceaux douteux, autant nous serons fidèles à conserver en entier le dépôt

(1) Changement heureux en effet, si l'instabilité du caractère français n'eût fait dégénérer en licence cette liberté qui semblait promettre un si bel avenir !

de ses ouvrages. On ne nous prêtera ni l'absurde intention de le corriger, ni l'intention plus extravagante encore de le mutiler.

Que dans une édition de collége, faite pour la jeunesse et l'inexpérience, on se permette d'altérer son texte, en croyant l'épurer, on peut le tenter à ses risques ; mais ce n'est point une édition de collége, c'est une édition complète, c'est en un mot Voltaire tel qu'il était, et tel qu'il appartient à la postérité, que nous présentons au public. Ce serait un vrai délire, que de vouloir, même sous prétexte d'intentions pieuses, dénaturer son caractère. On ne doit dissimuler ni sa haine pour le fanatisme, ni son profond mépris pour la superstition et pour les vaines disputes de la Théologie. Il jouit du privilége des morts ; on ne s'informe pas si Platon ou Cicéron ont été dévots, mais s'ils ont agrandi la sphère des idées humaines.

On sait assez que dans les nombreux ouvrages de cet écrivain célèbre, il en est du goût le plus exquis ; que d'autres, sans avoir le même degré de mérite, portent toujours l'empreinte d'un talent très-rare ; qu'enfin il en est d'inférieurs, mais dont l'infériorité n'est sensible qu'en le comparant à lui-même, et qui ne seraient pas sans éclat dans une succession moins brillante : telles sont toutes ses tragédies depuis Tan-

crède. Quelques personnes nous invitaient à les supprimer, et véritablement il en coûterait peu à sa gloire : persuadés cependant que ce n'est point à nous de devancer l'opinion publique, et qu'une circonspection modeste est une loi de bienséance dont la critique ne peut se dispenser envers un grand homme, nous nous sommes bien gardés de nous arroger un droit qui ne peut appartenir qu'à la postérité. Nous avons même conservé toutes ses comédies, quoique dans ce genre il soit descendu au dessous de lui-même, beaucoup plus que dans ses faibles tragédies.

De soixante-dix volumes *in*-8°. qui composent la collection de Khell, nous n'en formerons que cinquante-cinq, même en y comprenant tout notre travail, qu'il ne nous appartient pas de faire valoir, mais auquel nous avons donné tous les soins que nous imposait le grand nom de l'auteur, et le desir de l'apprécier avec impartialité. Ce qu'il peut nous être permis de dire, c'est que nous avons fait long-temps de ses ouvrages une de nos principales études, et que nous avons été à portée de l'observer lui-même d'assez près, pour nous flatter de l'avoir bien connu.

En nous bornant à ce qu'il a fait de vraiment digne de lui, nous eussions pu nous réduire à moins de volumes, mieux servir

sa gloire, et notre édition n'en eût été que plus riche : mais dans la crainte d'être accusés, quoique très-injustement, ou de présomption ou d'irrévérence, nous avons souvent fait violence à notre propre opinion ; et tout en blâmant l'indigente superfluité de l'édition de Khell, telle est l'influence d'un premier abus, que cédant nous-mêmes à la contagion de l'exemple, nous avons passé, quoiqu'à regret, les limites que nous comptions nous prescrire (1).

---

(1) Nous nous proposions de donner, au plus, quarante volumes, dans lesquels, sans doute, tout n'eût pas été d'un mérite égal, mais où nous n'eussions rien admis qui fût indigne de Voltaire. Eh ! quel est, depuis l'origine des lettres, l'homme qui ait pu fonder sa réputation sur une base de cette étendue ! ce prodige (car c'en est un), était réservé à notre siècle.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE VOLTAIRE (1).

La gloire de Voltaire n'est pas resserrée dans les seules limites de son siècle et de sa patrie. C'est à l'Europe entière, attentive aux premiers jugements qui vont être portés sur cet écrivain célèbre ; c'est à la postérité, toujours juste, mais toujours sévère, que nous serons responsables de ce que nous allons écrire ; et nous aimons à nous pénétrer de cette vérité, pour nous défendre de toute passion, de tout enthousiasme. Écartons également et les éloges donnés par l'adulation, et les satyres plus prodiguées encore par la haine ; et tâchons de saisir avec impartialité

(1) Cet éloge, à quelques changements et à quelques additions près, est le même que M. Palissot fit paraître peu de temps après la mort de Voltaire, et qui devança tous les autres ; il fut traduit en italien et en anglais. C'est le seul à qui les étrangers ayent fait cet honneur, qu'il ne méritait, sans doute, que par son impartialité.

ce qui doit caractériser à jamais cet homme rare, cet homme singulier ; et, pour parler d'avance le langage de nos descendants, cet homme unique.

Marie-Franc.-Arouet De VOLTAIRE naquit à Paris, le 20 février 1694, de François Arouet, trésorier de la chambre des comptes, et de Marie-Marguerite Daumart. Passons rapidement sur les dispositions prématurées de son enfance ; mais arrêtons-nous un moment sur cette longue suite de singularités brillantes qui se succédèrent sans interruption dans tout le cours de sa vie, et qui en ont fait un homme tel que les siècles précédents n'en avaient point encore vu, et tel que les siècles postérieurs n'en reverront peut-être jamais.

Parmi ces singularités, il en est d'un ordre purement physique ; c'en est une, par exemple, que cette heureuse organisation, capable de suffire à l'application la plus continue, et qui, sans être assujétie aux variations du temps, ne se délassait du travail que par le travail même. Malgré une constitution très-délicate en apparence, aucun homme n'a été à la fois plus précoce que Voltaire, et n'a joui d'une vieillesse plus saine et plus robuste. Aucun n'a commencé sa carrière d'une manière plus brillante, et ne l'a terminée avec plus de gloire ; non seulement il a suffi à des travaux littéraires

qui auraient illustré plusieurs réputations, mais à des soins qui semblaient incompatibles avec cette passion prédominante pour l'étude.

Voltaire n'était étranger ni aux spéculations du commerce, ni à celles des finances; il a su conserver et augmenter sa fortune. Il a trouvé du temps pour les plaisirs; il en a trouvé pour entretenir, dans toute l'Europe, la correspondance la plus vaste qu'aucun particulier ait jamais eue, soit avec les savants et les artistes les plus recommandables de son siècle, soit avec plusieurs souverains qui l'ont honoré de leur intimité, et qui s'honoraient eux-mêmes encore plus par cet hommage rendu au génie. Il en a trouvé pour sauver la vie et l'honneur à de célèbres infortunés, qu'il a défendus par son éloquence. Enfin, il a trouvé celui de fonder, à quelques lieues de Genève, une colonie florissante, colonie dont il n'a jamais cessé d'être le bienfaiteur, devenue orpheline par sa mort, et qui s'est montrée digne de ses bienfaits par sa reconnaissance. Nous ne parlons ici que de faits connus, avoués par les ennemis mêmes de Voltaire, et sur lesquels l'envie, qui veille encore auprès de sa tombe, ne peut jeter aucun nuage.

Le moral, dans cet homme singulier, n'offrit pas moins de phénomènes que le physique. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il

fit sa première tragédie ; et, comme nous l'avons dit d'après la Motte, qui eut le mérite de le prévoir et le courage de l'annoncer, Corneille et Racine eurent un successeur. C'était un prodige qu'un pareil début ; mais par un prodige plus grand encore, il méditait dès-lors le seul ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le siècle de Louis XIV, ou du moins, qui l'avait été si malheureusement, qu'il ne reste de tous ces essais aucun vestige. Il conçut le projet de la Henriade ; et la France fut étonnée de devoir son premier poème épique à un auteur de vingt-cinq ans. Le même homme est devenu depuis le rival de l'Arioste dans un autre poème. Le même a été l'historien de Pierre-le-Grand, de Charles XII, de Louis XIV, et celui de toutes les nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Le même a étendu la carrière de l'histoire, trop resserrée, avant lui, dans les détails de la politique et de l'ambition : comme s'il était de la destinée des peuples de leur être sacrifiés en tout, et jusque dans les annales du monde! Il á fait sentir le premier cette espèce d'outrage fait au genre humain ; et ce que les historiens anciens avaient jusqu'alors le plus négligé, l'influence des opinions sur les malheurs de la terre, les lois, les usages, les mœurs, les progrès des sciences et des arts, devinrent le principal objet de ses re-

cherches. Cette révolution de l'histoire, perfectionnée par la philosophie, est peut-être une des choses qui lui a donné le plus de droits à l'admiration de ses contemporains et à la reconnaissance de la postérité. Le même a enrichi notre littérature d'un nouveau genre de romans, et d'une foule de poésies légères, saillies rapides d'une imagination toujours active, toujours brillante, et parmi lesquelles il en est du goût le plus exquis, et d'un caractère original qui n'appartient qu'à lui seul. Le même, dans un commentaire précieux à beaucoup d'égards, quoiqu'il ne soit pas exempt de fautes, a mesuré et fixé les limites du génie de Corneille.

Enfin il était réservé encore à cet homme unique, de nous donner les premières notions de la littérature anglaise, de nous familiariser avec la métaphysique de Locke, de nous instruire des découvertes de Newton, de nous encourager à la pratique hardie, mais salutaire, de l'inoculation, dont personne en France n'avait parlé avant lui; de combattre, en philosophie, en littérature, en histoire, une multitude de préjugés; d'approfondir, en paraissant les effleurer, soit dans ses Mélanges, soit dans ses Questions encyclopédiques, un nombre à peine croyable de sujets intéressants, et de nous laisser, dans le vaste recueil de ses

œuvres, une bibliothèque immense émanée de son seul génie.

A le considérer comme poète épique, la Henriade, ainsi que nous l'avons observé, n'avait eu parmi nous aucun modèle. Nous accordons à ses censeurs qu'elle a dû se ressentir de la jeunesse de son auteur ; que l'ordonnance pouvait en être plus riche, la fable plus attachante : mais, puisque dans un siècle enorgueilli de toutes les merveilles du siècle de Louis XIV, la Henriade a été tant de fois réimprimée ; puisqu'elle a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, et même dans les langues savantes ; puisqu'enfin la nation n'a rien encore de comparable, en son genre, à ce bel ouvrage ; ne soyons pas assez injustes, assez ennemis de notre gloire, pour méconnaître ses beautés, en convenant de ses fautes.

Gardons-nous d'abaisser la majesté du seul poème épique que nous ayions, et de disputer à Voltaire l'honneur d'avoir ouvert le premier cette grande carrière, sous prétexte que Boileau avait donné à son excellente plaisanterie du Lutrin le style et les formes de l'Épopée : ce serait confondre toutes les bornes des arts, que de comparer ainsi des choses qui sont évidemment hors de toute comparaison.

Rendons justice au goût de l'auteur, au charme de son coloris, à son élégance con-

tinue, et surtout au courage qu'il eut d'attaquer dans son poème ce fanatisme persécuteur qui avait flétri les dernières années de Louis XIV, et qui n'est pas encore éteint en France, même au temps où nous écrivons. Enfin, si quelques censeurs s'obstinent à reprocher à la Henriade les défauts que nous y reconnaissons comme eux, qu'ils nous indiquent du moins un homme qui, dans sa première jeunesse, eût tenté, avec le même succès, une pareille entreprise. Chose vraiment admirable dans la destinée de Voltaire, qu'il ne puisse descendre de sa supériorité dans quelque partie, sans que ce d savantage ne soit compensé par un prodige ! car c'en était un que d'avoir conçu, à vingt ans, le projet d'un poème épique.

Mais que le même poète ait enrichi la scène des plus belles tragédies que nous ayions vues depuis celles de Racine, et qu'après avoir ouvert la carrière dramatique à dix-huit ans, il l'ait finie, comme Sophocle, à quatre-vingt-quatre, par une pièce où l'on retrouvait encore quelqu'empreinte de son génie, c'est ici que l'étonnement augmente, et doit nécessairement se changer en admiration.

On a répété souvent que Voltaire avait donné le premier à l'action tragique plus de dignité, plus d'appareil, plus de pompe,

en un mot plus d'illusion théâtrale, et qu'il l'avait purgée de ces intrigues d'amour, mêlées si mal-adroitement aux sujets de la scène antique. Mais gardons-nous de ces éloges indiscrets que ce grand homme eût désavoués lui-même. Racine, dans Athalie, avait donné le premier exemple d'une tragédie sans amour, soutenue d'ailleurs du spectacle le plus majestueux et le plus imposant. Racine avait porté l'art à ce degré de perfection désespérante, comme on l'a dit très-heureusement, qui ne laisse plus de place à la rivalité. Racine était donc le seul homme dont Voltaire eût à redouter la comparaison, et c'est celui qu'il a toujours loué avec transport. Nous ne connaissons rien dans sa vie qui l'honore davantage, qui décèle mieux sa supériorité ; et c'est une barrière que nous opposerons toujours à ceux qui l'ont accusé de jalousie.

Mais si Voltaire n'a fait aucun chef-d'œuvre qui puisse être comparé, en son entier, aux chef-d'œuvres de Racine; si ses plans manquent en général de cette régularité, de cette sagesse que l'on admire dans ceux de son prédécesseur; si les parties en sont moins heureusement enchaînées; s'il a fondé quelquefois ses grands effets sur de trop petits moyens; s'il a donné le dangereux exemple des maximes trop prodiguées, des ornements ambitieux

ou déplacés, qui laissent voir trop souvent le poète à la place de ses personnages; si c'est à lui enfin que les vrais connaisseurs assigneront l'époque de la décadence naissante de l'art, quels efforts de génie n'a-t'il pas faits, depuis OEdipe jusqu'à Tancrède, pour ne pas laisser entre Racine et lui un intervalle trop sensible!

Cet intervalle que le prestige du théâtre peut cacher au vulgaire des spectateurs, n'en existe pas moins; mais il est dans la nature de toutes les productions humaines d'être exposées à décroître, dès qu'elles ont atteint le point de perfection dont elles étaient susceptibles; et la scène française ne pouvait être exempte de la loi commune. Nous sommes donc obligés de convenir que malgré la manière brillante de Voltaire (et l'on sent trop que notre intention ne saurait être de rabaisser sa gloire), l'art, qui ne pouvait plus se perfectionner, dégénéra un peu sous sa main: mais par les grandes vues morales, et par les sentiments d'humanité qu'il a répandus dans ses belles tragédies, il a su lui donner un nouveau degré d'importance, qui le distingue éminemment parmi nos auteurs dramatiques. Il a su mériter, en se créant des routes nouvelles, l'honneur d'être cité, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, comme le plus digne successeur de Corneille et de Racine.

Si le caractère dominant du premier de ces poètes lui assure la première place aux yeux de ceux à qui les maximes d'état et les intérêts politiques paraissent ce qu'il y a de plus imposant sur la scène tragique ; si le second a obtenu des ames sensibles la préférence qu'elles ne pouvaient se dispenser d'accorder au peintre le plus vrai des passions dont elles ont éprouvé l'empire, il nous semble que Voltaire doit plaire davantage à ceux qu'une philosophie douce et tendre intéresse plus vivement au bonheur de l'humanité, et qu'il est, plus qu'aucun de ses rivaux, le poète des philosophes (1).

Ce n'est pas qu'il n'ait eu des succès brillants dans les parties mêmes qui semblent caractériser le plus spécialement les fondateurs de notre scène. Qui ne s'attendrirait point avec Zaïre, ne serait touché que faiblement des pleurs de Monime, d'Atalide ou de Bérénice. Qui ne sentirait pas les beautés mâles et fières de Brutus, de Rome

(1) On sent bien que nous ne parlons ici que de ces philosophes que la nation honore, parce qu'ils n'ont dégradé ni la raison ni les mœurs ; et c'est la philosophie que la Harpe lui-même, devenu dévot, a constamment admirée dans les tragédies de Voltaire. Il est vrai que les dévots ont regardé cette conduite comme une inconséquence de sa part, et qu'elle a même jetté quelque doute sur la sincérité de sa conversion.

sauvée, de la mort de César, ne serait pas digne d'admirer Corneille. Enfin Crébillon, homme de génie sans doute, mais placé à une trop grande distance des deux grands hommes dont nous parlons, n'a rien d'aussi tragique dans le genre que ses adulateurs lui attribuaient exclusivement, que les scènes vraiment terribles de Sémiramis et de Mahomet.

Cependant nous croyons devoir répéter pour l'honneur de l'art, que tous les succès si multipliés de Voltaire, ne lui laissent, comme poète dramatique, que la première place après Racine. Si son théâtre est plus varié, si les situations de quelques-unes de ses pièces paraissent plus déchirantes, il ne doit presque toujours ces avantages qu'à des invraisemblances que le goût de Racine ne se fût jamais permises. On voit qu'il a trop suivi sa maxime favorite, de frapper fort plutôt que de frapper juste; qu'il s'est livré dans ses plans à un merveilleux trop recherché, quelquefois romanesque, et qu'il n'a point été assez sévère sur le choix de ses moyens. On voit, en un mot, qu'il ne doit cette apparence de supériorité qu'à des fautes contre l'art même; fautes qui seront exagérées par des imitateurs qui n'auront pas son génie, et qui finiront par entraîner la corruption du goût et la décadence du théâtre.

C'est pourtant à ce genre de beautés fortement tragiques, que nous sommes redevables du haut degré où l'art de la représentation a été porté sur notre scène par des acteurs tels que le Kain, Mademoiselle Dumesnil, Mademoiselle Clairon, et ceux qui peuvent approcher aujourd'hui de leurs grands talents. Ce n'est, à ce que nous atteste Voltaire lui-même, qui avait vu Baron et Mademoiselle Lecouvreur, ce n'est que par Mérope, par Mahomet, par Sémiramis, par Tancrède, que nos acteurs, au lieu de déclamer, apprirent à devenir des peintures vivantes, et non seulement à exprimer comme il convenait les grands mouvements de pathétique et de terreur dont ces pièces abondent, mais à représenter dignement le cinquième acte de Rodogune, Athalie, Phèdre, Iphigénie, enfin tous les ouvrages qui ont immortalisé notre scène.

Cependant on opposait successivement à Voltaire une foule de concurrents bien au dessous de sa renommée. On lui disputait le titre d'homme de génie, tandis qu'on le prodiguait à Piron, qui véritablement avait eu le mérite de faire une des plus piquantes comédies que l'on eût vues depuis Molière, mais très-inférieure aux chef-d'œuvres de ce grand homme. Si l'on en croyait ces prétendus appréciateurs des réputations, Voltaire ne devait la sienne qu'aux maîtres de

l'art qui l'avaient devancé ; il n'eût été rien par lui-même ; mais ayant sous les yeux les belles tragédies de Corneille et de Racine, auxquelles on ajoutait celles de Crébillon, il n'était pas surprenant qu'un très-bel esprit (comme ils le nommaient) eût acquis quelque gloire dans une carrière toute tracée par le genie de ses prédécesseurs.

C'est ainsi que les ennemis de Racine avaient affecté de publier qu'il devait tout à Corneille. L'envie se répète elle-même, et n'a en effet que ce triste moyen d'humilier tout homme supérieur qui s'élève après d'autres hommes supérieurs ; mais c'est au contraire cette foule d'excellents ouvrages qui avaient honoré notre scène, et cette perfection où l'art semblait porté, qui redouble notre admiration pour Voltaire. C'est lors qu'un genre commence à s'épuiser, qu'il devient plus difficile au génie de s'ouvrir des routes nouvelles, de se former encore une manière à soi, et d'égaler, du moins en partie, des rivaux qu'on devait désespérer d'atteindre. Racine dut étonner son siècle, précisément parce qu'il était venu après Corneille ; Crébillon avait mérité quelques honneurs, pour avoir soutenu, après ces deux grands hommes, la réputation du théâtre par deux ou trois pièces d'un caractère vraiment tragique, et qui passeront à la postérité malgré leurs défauts et le style barbare qui les

défigure trop souvent. Soyons justes : Voltaire qui est venu le dernier, n'eût-il fait que Mahomet et Alzire, sera toujours compté parmi nos plus grands écrivains dramatiques, et rien n'atteste mieux sa supériorité que d'avoir obtenu ce rang, lorsqu'il semblait impossible d'y parvenir. Mais quelle idée plus grande encore ne se formera-t-on pas de cet homme célèbre, si l'on ajoute à ces deux tragédies OEdipe, la première et l'une des meilleures qu'il ait faites, Zaïre, Brutus, Sémiramis, Mérope et tant d'autres, toutes accueillies avec transport, toutes assez belles pour rendre les connaisseurs incertains, s'il était question d'établir entre elles une préférence décidée ; enfin, si l'on réfléchit que dans la comédie du second ordre nous devons au même homme l'Enfant prodigue, Nanine, et ce personnage heureux de Fréeport, qui a tant contribué au succès de l'Écossaise !

Nous ne dissimulons pas que depuis Tancrède, il n'ait donné plusieurs pièces où l'empreinte de son génie paraît plus ou moins effacée, et que dans Tancrède même, son coloris n'eût déjà beaucoup perdu de son éclat : mais c'est un tribut qu'il a payé à la vieillesse ; et nous devons ajouter que si dans ses premiers ouvrages il ne s'est pas élevé à toute la hauteur du génie de Corneille, il ne s'est point abaissé dans les derniers à la

faiblesse d'Agésilas et de Pertharite. S'il est au dessous de lui-même, il nous semble très-supérieur encore, dans Olympie et dans les Scythes, à tous les jeunes athlètes qui, à cette époque, osaient se croire apppelés à l'honneur de le remplacer. On n'y trouve plus, à la vérité, le coloris séduisant de sa jeunesse, mais on y trouve encore sa clarté, sa correction, et surtout de grandes idées, qui ne sont jamais le partage des écrivains vulgaires. On sait que non seulement dans ses dernières pièces de théâtre, mais dans tout ce qu'il écrivait en vers alexandrins, il s'était formé, vers la fin de sa carrière, une manière expéditive, mêlée de beaucoup de négligences, et qui n'a eu que trop d'imitateurs. Ce n'est que dans sa prose et dans ses poésies légères qu'il a conservé, jusqu'à ses derniers jours, le charme de ses premiers ouvrages ; et Racine et lui, comme nous l'avons dit ailleurs, sont les seuls qui ont eu le double mérite d'écrire en prose et en vers avec une égale supériorité.

En achevant de parcourir la carrière immense de ses travaux, nous nous croyons obligés de rappeler à nos lecteurs que c'est toujours du même homme que nous parlons. Nous lui devons, et ces histoires particulières que nous avons déjà indiquées, et ce vaste Essai sur les mœurs et sur l'esprit des nations, ouvrage plein de recherches, et qui

pouvait occuper la vie entière d'un écrivain laborieux.

Ses critiques les plus injustes ne lui ont jamais disputé ce mérite de style, qui attache tant d'intérêt et de grace à tout ce qui est sorti de sa plume ; mais ils ont prétendu que ce style n'était pas toujours celui de l'histoire. Nous convenons qu'il est échappé de loin à loin à l'auteur des traits d'ironie, qui semblent déroger quelquefois à la dignité du genre historique ; mais si l'on considère que, surtout en matière d'opinion, il n'est guère d'objets qui ne laissent appercevoir le ridicule à côté de l'importance, et que, sans en excepter Lucien ni Rabelais, personne ne savait saisir ce ridicule avec plus de sagacité que Voltaire, on lui pardonnera sans doute de s'être livré avec un peu trop de complaisance à ce caractère dominant de son esprit. Ce sont là du moins des fautes séduisantes : et quel censeur aurait la triste sévérité de lui en faire un reproche grave, au milieu de tant de beautés qui les rachètent ?

C'est principalement dans le genre de l'histoire que Voltaire a répandu ces maximes de paix, d'humanité, de tolérance, qui lui ont donné sur son siècle une influence si précieuse. Les oppresseurs y sont peints de couleurs si propres à exciter l'indignation ; les opprimés y deviènent si intéressants, qu'en lisant les ouvrages histo-

riques de ce grand homme, il est peu d'ames qui n'éprouvent la douce illusion de se croire meilleures. Les calamités de la guerre, celles de l'opinion, plus terribles encore, enfin les malheurs du monde y sont présentés de manière à faire desirer que l'auteur soit l'historien le plus médité par les gouvernements. L'indépendance des souverains n'est nulle part plus respectée et plus solidement établie ; mais les droits imprescriptibles de l'homme n'ont jamais eu de défenseur plus courageux. C'est, en ce sens, de tous les genres que Voltaire a traités, celui qui doit le rendre le plus cher aux princes dont il accoutume l'oreille à entendre la vérité, et aux peuples dont il soutient la cause en philosophe éloquent et sensible, C'est celui dans lequel il s'est montré le meilleur citoyen, et par lequel nous croyons qu'il a le mieux mérité de son siècle et de l'avenir.

L'envie qui se plait à prodiguer les accusations vagues qu'elle sait bien qu'on n'éclaircira jamais, et dont la discussion même est presque toujours impossible, n'a pas manqué de reprocher à Voltaire d'avoir eu peu d'égard pour la vérité, d'avoir altéré les faits au gré de son imagination, et pour le seul plaisir de les dénaturer ; d'être enfin un romancier agréable plutôt qu'un historien véridique. Ces accusations sont si faciles à avancer et si difficiles à prouver, que l'envie ne

pouvait guère en choisir auxquelles il fût plus aisé de la reconnaître. Nous avons entendu répéter cent fois ces inculpations parasites, soit à des soupers où l'on est bien sûr qu'une dissertation ne peut être admise, soit dans quelques-unes de ces conversations frivoles où le passage continuel et rapide d'une matière à l'autre, ne permet d'en approfondir aucune, et nous n'avons jamais daigné nous compromettre avec des adversaires qui choisissaient si prudemment leur champ de bataille. Mais nous avons pesé dans le silence ces accusations si fréquemment renouvelées ou par d'agréables ignorants qui n'ont pas la plus légère idée des choses dont ils parlent, ou par ces Zoïles folliculaires, éternels échos des sottises que l'on a dites avant eux. Le résultat de l'examen sévère que nous en avons fait, c'est qu'il est dans Voltaire, comme dans nos historiens les plus accrédités, des erreurs qu'il faut bien se garder de confondre avec les mensonges, mais qu'elles sont en bien plus petit nombre qu'on ne le croit communément ; et nous osons dire qu'en ce qui regarde particulièrement la France, on en trouve beaucoup moins que dans le président Hénault. Le recueil de Nonotte, intitulé *Les Erreurs de Voltaire*, renferme à lui seul plus d'erreurs que les douze ou quinze volumes uniquement consacrés à l'histoire, dans la collec-

tion de cet écrivain célèbre, et c'est peut-être ce qu'un jour nous nous ferons un devoir de prouver. On a supposé volontiers que dans la longue époque des guerres de l'Empire et du Sacerdoce, Voltaire s'était fait un plaisir malin d'exagérer les scandales de l'Église. Qu'on le compare avec Fleury qui n'est point suspect, avec Baronius, historien dévoué aux maximes ultramontaines, et on le trouvera très-modéré. Nous connaissons même peu d'auteurs qui ayent parlé du Clergé de France avec plus d'impartialité: mais nous ne prétendons pas en être crus sur notre parole ; nous opposerons seulement aux détracteurs de Voltaire, en matière d'histoire, une autorité qui forcera du moins les critiques raisonnables à suspendre leur jugement. On connaît le savant tableau des Progrès de la Société en Europe, depuis la destruction de l'Empire romain, jusqu'au commencement du seizième siècle, tableau qui sert d'introduction à l'histoire de Charles-Quint, par le célèbre Robertson : voici le témoignage que cet étranger rend à Voltaire.

» Dans toutes mes discussions sur les
» progrès du gouvernement, des mœurs,
» de la littérature et du commerce, pendant
» les siècles du moyen âge, ainsi que dans
» l'esquisse que j'ai tracée de la constitu-
» tion politique des divers États de l'Europe,

» au commencement du seizième siècle, je
» n'ai pas cité une seule fois M. de Voltaire,
» qui dans son Essai sur l'histoire générale,
» a traité le même sujet, et examiné le même
» période de l'histoire. Ce n'est pas que j'aye
» négligé les ouvrages de cet homme extra-
» ordinaire, dont le génie aussi hardi qu'uni-
» versel, s'est essayé presque dans toûs les
» genres de compositions littéraires. Il a
» excellé dans la plupart ; il est agréable et
» instructif dans tous : on regrète seulement
» qu'il n'ait pas respecté davantage la reli-
» gion (1) ; mais comme il imite rarement
» l'exemple des historiens modernes, qui
» citent les sources d'où ils ont tiré les faits
» qu'ils rapportent, je n'ai pu m'appuyer de
» son autorité pour confirmer aucun point
» obscur ou douteux. Je l'ai cependant suivi
» comme un guide dans mes recherches ; et
» il m'a indiqué non seulement les faits sur
» lesquels il était important de s'arrêter,
» mais encore les conséquences qu'il fallaït
» en tirer. S'il avait en même temps cité les
» livres originaux où les détails peuvent se

Cette phrase, que nous n'avons pas cherché a dissimuler, prouve à la fois l'impartialité de M. Robertson et la nôtre : mais il faut observer que M. Robertson, historiographe du roi d'Angleterre pour l'Écosse, est en même temps docteur en Théologie, et principal de l'université d'Édimbourg.

» trouver, il m'aurait épargné une grande
» partie de mon travail, et plusieurs de ses
» lecteurs, qui ne le regardent que comme
» un écrivain agréable et intéressant, ver-
» raient encore en lui un historien savant
» et profond ».

Que les lecteurs pèsent ce témoignage d'un homme instruit, cette justice rendue à Voltaire par un Anglais très-profond lui-même dans l'histoire, et qu'ils jugent du mépris que méritaient ces écrivains de ténèbres, qui ne cessaient de le calomnier dans sa patrie.

Nous nous sommes étendus sur les principales branches de la réputation de Voltaire, et nous sommes encore loin d'avoir tout épuisé ; mais c'est un précis historique, et non un volume que nous avons entrepris. Maintenant faisons la part de l'envie, et parlons des faiblesses de cet homme célèbre. Il les dut toutes à une sensibilité trop délicate, trop ombrageuse, et qui se tournait facilement en colère. Naturellement bon, généreux, humain, comme il est aisé de le prouver par une suite non interrompue de belles actions dont sa vie est semée, les contrariétés, les injustices, les persécutions aigrirent souvent son caractère, au point de lui inspirer des haines, en apparence très-violentes. Le fiel coula de sa plume, non seulement contre une foule de critiques obs-

curs qu'il aurait dû mépriser, mais contre des hommes que leur mérite aurait dû lui rendre sacrés, quoiqu'ils eussent eu le malheur d'être ses ennemis. Tel fut son acharnement contre Jean-Baptiste Rousseau, et contre un philosophe du même nom, dont il avait eu plus à se louer qu'à se plaindre.

L'un et l'autre, à la vérité, avaient eu des torts envers lui. Jean-Baptiste Rousseau, après en avoir parlé comme de la plus riche espérance de la nation, après avoir donné, à la tragédie d'OEdipe et à la Henriade, les plus grands éloges, parut devenir jaloux, et finit par comparer leur auteur à Pitaval et à Gacon. Nous osons croire que Voltaire lui eût pardonné de si méprisables injures ; mais Rousseau, qui devait être d'autant plus réservé sur les accusations, que lui-même avait été la victime d'une accusation très-injuste, se permit, dans quelques-unes de ses lettres, de dénoncer Voltaire comme l'auteur de l'Épître à Uranie. Cette délation, inexcusable si elle était un abus de confiance, plus inexcusable encore si elle n'était qu'une conjecture de la haine, pouvait exposer Voltaire aux plus cruelles persécutions, dans un temps où le fanatisme était encore tout-puissant. Telle fut l'origine de cette longue animosité entre deux hommes faits pour s'estimer, et qui ne pouvaient in-

térieurement se dissimuler leur mérite. Jetons un voile sur ces mutuelles faiblesses ; n'imitons pas ceux qui, pendant la vie de l'un et de l'autre, ne cessaient d'attiser ces scandaleuses querelles. Tous deux sont morts ; qu'il ne subsiste que les témoignages de justice qu'ils se sont réciproquement rendus. La postérité, en plaçant Voltaire fort au-dessus de Rousseau, conservera toujours à celui-ci le premier rang parmi nos poètes lyriques. Voltaire n'en doutait pas, lui dont les efforts en ce genre n'avaient pas été très-heureux : mais il en devait l'aveu, et il n'en eût été que plus grand.

L'autre Rousseau, après avoir paru l'un des plus ardents admirateurs de l'homme qu'il chercha depuis à noircir, et contre lequel il voulut armer le fanatisme, en l'accusant de ne pas croire en Dieu, ne fut pas, comme on le voit, moins inconséquent et moins injuste. Mais ce qui peint Voltaire, et ce qui prouve combien le fond de son caractère, naturellement bon et sensible, prévalait en lui sur la vengeance, c'est l'anecdote suivante, que nous tenons d'un témoin fidèle. Lorsque les persécutions commencèrent à s'élever contre Rousseau, dans sa propre patrie, Voltaire lui écrivit pour lui offrir un asyle. On connaît la réponse cynique du philosophe : « je ne vous » aime point, je ne veux ni de votre asyle,

» ni de votre estime ». Cette réponse formait un singulier contraste avec les hommages respectueux qu'il avait prodigués, quelques années auparavant, à cet illustre écrivain. Le premier mouvement de Voltaire fut terrible, car il ne se fâchait pas à demi ; mais peu de temps après, le bruit se répandit qu'on avait vu le citoyen de Genève aux environs de Ferney : « que l'on » coure le chercher, dit Voltaire, avec » cette effusion de cœur qui a été en lui » le principe de tant d'actions généreuses ; » qu'on le fasse venir, il n'a plus de torts » dès qu'il est chez moi ».

Tel était en effet le caractère de cet homme singulier. Un peu gâté par l'adulation qu'il aimait, aigri par l'envie qu'il avait excitée, il ne connaissait aucun frein dans ses emportements, ni dans les écrits échappés au premier mouvement de ses passions. Incapable au fond de se venger autrement que par sa plume, il semblait se complaire dans des projets de vengeance, qui s'évanouissaient toujours avec sa colère. A le juger par cette fougue momentanée, on l'eût cru voisin des plus grands excès, et tout prêt à nuire ; mais il ne le fit jamais. Il se répandait en sarcasmes, et souvent en invectives immodérées ; mais l'exagération même en affaiblissait l'atteinte. On ne connaît enfin aucun homme qu'il ait persé-

cuté (1), ou dont il ait cherché à détruire la fortune. Ennemi d'autant moins dangereux, qu'il l'était à découvert, et que son extrême irascibilité était connue, il n'eut jamais à se reprocher d'avoir fait le malheur de personne; il fit, au contraire, beaucoup d'ingrats.

Si Racine qui, à proprement parler, n'avait tenté qu'un genre de gloire, quoique par la souplesse de son génie il eût pu prétendre à tous les succès; si ce poète enchanteur, à qui l'on ne pouvait reprocher ni les emportements de la satyre, ni ce naturel trop ardent qui paraît tendre à subjuguer les esprits plutôt qu'à les éclairer, eut cependant des ennemis implacables, on conçoit que Voltaire, rival dans tous les genres de tous les écrivains de son temps, devait avoir soulevé contre lui d'autant plus de haines, qu'il n'eut pas, comme Racine, la faiblesse de se décourager. Cette vigueur de caractère, devenue pour ses ennemis un nouveau motif d'acharnement, semblerait an-

(1) On ne peut en excepter que la Beaumelle, qui lui avait causé un violent chagrin par une édition furtive qu'il fit du poème de la Pucelle, dont il avait trouvé moyen de s'approprier un manuscrit. Cette édition, dans les circonstances où elle parut, pouvait perdre Voltaire; et la Beaumelle, en se permettant cette espèce de larcin, eut en effet le procédé le plus odieux.

noncer un homme heureux ; mais toujours harcelé, en sens contraire, ou par l'adulation ou par l'envie, accablé de gloire, et croyant n'en avoir jamais assez, peut-être était-il plus à plaindre que ceux qu'il importunait de l'éclat de sa vie.

Cicéron, qu'il avait eu tant de plaisir à peindre dans sa tragédie de Rome sauvée (1), Cicéron, faible comme lui, et qui découvrait si naïvement le desir qu'il avait que Rome fût sans cesse occupée de sa gloire, nous paraît, par cette faiblesse même, l'homme avec qui Voltaire avait le plus de rapports. De-là cette multitude d'éditions de ses œuvres, qui se succédaient avec tant de rapidité. De-là cette sensibilité inquiète et ombrageuse pour la critique, dont les piqûres les plus légères lui causaient de longs

(1) Voltaire fit donner chez lui quelques représentations de cette pièce, avant qu'elle parût au théâtre; il y remplissait le rôle de Cicéron, et le public lui en fit les applications les plus flatteuses, surtout à ce couplet qui commence par ces vers :

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire:
Des travaux des humains c'est le digne salaire, etc.

Qui pouvait en effet le méconnaître à ce noble aveu de sa passion dominante ? Elle n'était en lui ni moins active, ni moins ardente qu'elle ne le fut dans le consul Romain. L'impression que fit cette pièce, dont nous fumes témoins, nous est encore très-présente.

tourments. Eh quoi ! lui disions-nous un jour, en faisant allusion à quelques-uns de ces insectes littéraires, enorgueillis du pouvoir qu'ils avaient de troubler son repos : une fourmi devrait-elle vous donner de pareilles convulsions ? « Qu'appelez-vous une » fourmi, nous répondit-il ? C'est une four- » millière ».

Autant il était injuste envers lui-même, en s'inquiétant ainsi de sa renommée, autant il recevait avec complaisance l'encens le moins digne de lui. Sa reconnaissance allait jusqu'à rendre éloge pour éloge; faiblesse essentielle à remarquer : car s'il était possible que sa gloire, inaltérable d'ailleurs, fût compromise, ce serait par les louanges qu'il prodigua trop souvent à des hommes dont les adulations avaient pu le séduire, mais qu'au fond du cœur il ne pouvait estimer.

Venons maintenant au reproche qu'on lui a fait le plus constamment, et qui, malgré les progrès de la raison, se renouvèle encore quelquefois avec une espèce de fureur. On l'a accusé de n'être pas chrétien; et celui qui, en s'adressant à Dieu même, avait dit dans l'Epitre à Uranie :

Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux,

témoignait assez le peu d'importance qu'il attachait à cette accusation. De vrais chrétiens (s'il en existait), au lieu de le per-

sécuter, auraient prié le Dieu qui s'était montré si libéral envers lui, d'ajouter le don de la foi à tous ceux qu'il tenait de sa bonté : mais ce christianisme, relégué dans quelques passages de l'évangile, n'est plus depuis long-temps celui des dévots; et peut-être pouvait-on, sans crime, douter de la vérité d'une religion qui semblait avoir abjuré l'esprit de paix de son fondateur, et ne pouvoir plus se maintenir qu'à la faveur des buchers.

Si l'on considère que les premiers regards de Voltaire s'étaient fixés sur les temps de la Ligue, et sur cette affreuse journée qu'il a rendue à jamais exécrable dans la Henriade; que depuis il avait parcouru dans l'histoire cette longue suite d'attentats sacrés qui ont affligé la terre au nom du ciel, les Croisades contre les Sarrasins, celles contre les habitants de la Prusse et du Languedoc, les massacres de Mérindol et de Cabrière, ceux de l'Irlande, des vallées de Savoie, des Cévennes, et cette foule d'assassinats juridiques, toujours commis à l'instigation des prêtres, alors on sera tenté, si non d'excuser, du moins de juger avec moins de rigueur le sentiment de haine dont il ne put se défendre pour des opinions religieuses qui, depuis plus de quinze siècles, ont servi de prétexte à des calamités si funestes. Boileau lui-même, avant les jours de la philo-

sophie, le discret Boileau n'avait pas témoigné moins d'horreur (1) pour ces disputes sanglantes qui ont si long-temps divisé l'Eglise. Passons donc sur cette accusation d'impiété si souvent répétée contre Voltaire, et disons que s'il a eu le malheur de se tromper, c'est moins sur la religion que sont tombés les traits qu'on lui reproche avec tant d'amertume, que sur le fanatisme qu'il a si heureusement caractérisé dans ces vers :

Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire :

---

(1) Dans la satyre sur l'équivoque, qui n'est recommandable que par la liberté courageuse avec laquelle il parle de tous les crimes commis au nom d'un Dieu de paix. C'est-là qu'on trouve ces deux vers qui jètent tant de ridicule sur les querelles théologiques :

Tu fis, dans une guerre, et si triste et si longue,
Périr tant de chrétiens, martyrs d'une diphtongue.

C'est-là qu'on lit ces autres vers où les fureurs chrétiennes sont peintes avec tant d'énergie :

L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur,
. . . . . .
Au signal tout-à-coup donné pour le carnage,
Dans les villes, partout théâtre de leur rage,
Cent mille faux zélés, le fer en main, courans,
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique :
Car quel lion, quel tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la piété !

que par conséquent, il a servi, sans le vouloir, cette même religion qui n'a pas de plus dangereux ennemi. Eh! qui sait s'il n'était pas entré dans les vues secrètes de la providence, qui peut tirer du scandale même un bien qui échappe d'abord à nos faibles yeux, de susciter au Christianisme un pareil adversaire, pour justifier, de la manière la plus éclatante, l'impuissance des efforts humains contre une religion qui est son ouvrage? Mais, en abandonnant ici la cause de Voltaire, et en le plaignant de s'être égaré dans la foi, n'oublions pas qu'il n'abjura jamais le dogme essentiel et fondamental d'un DIEU rémunérateur et vengeur; qu'il en fut, au contraire, un des plus zélés défenseurs, et qu'il rendit un hommage constant aux vérités de première révélation renfermées dans la loi naturelle.

Si nous n'avons pas dissimulé les faiblesses de cet écrivain célèbre, qu'il nous soit permis du moins de le venger de la calomnie. On l'a accusé de légèreté, d'avarice, de méchanceté, et personne peut-être n'a porté plus loin les vertus opposées.

Il a été, pendant plus de soixante ans, l'ami intime de M. d'Argental, et leurs premières liaisons avaient commencé dès le collége. Son attachement pour le maréchal de Richelieu remontait à la même date, et a duré toute sa vie. Il ne fut pas moins fi-

dèle à la reconnaissance qu'il devait au duc de Choiseul. Enfin il a conservé tous ses amis, ou s'il faut en excepter quelques-uns, les premiers torts ne furent jamais de son côté.

Ses actes de bienfaisance sont généralement connus. On sait ce qu'il a fait en faveur des Calas, des Sirven, des Montbailly, etc., etc., etc., et ce qu'il a tenté pour les malheureux flétris par un jugement d'Abbeville; ses efforts pour justifier la mémoire de M. de Lally, et tous les infortunés qu'il a secourus de son éloquence, de son crédit ou de sa fortune. Il a exercé des actes d'humanité moins brillants, mais qui peut-être ne caractérisent que mieux l'esprit de bienfaisance dont il était animé. De malheureux paysans de sa terre, ruinés par un procès qu'ils avaient perdu, se présentèrent à lui, fondant en larmes, et implorant son humanité. Il voulut voir leurs papiers, les remit à un avocat célèbre, pour les examiner, et dit à ces infortunés de revenir. L'arrêt qui les avait condamnés était irréprochable par le fond et par la forme. Cette fatale lumière, en leur ôtant toute espérance, sembla les accabler d'un nouveau malheur. L'objet de leur perte se montait à mille écus, somme exorbitante pour de pauvres cultivateurs chargés d'une famille nombreuse. Voltaire ne put tenir à ce spectacle de douleur;

il passa dans son cabinet, leur apporta cette somme, en les remerciant de lui avoir procuré l'occasion de les secourir, et ce ne fut pas le dernier bienfait qu'il répandit sur eux. Ce trait fut consacré par un médaillon que nous avons vu chez M. D'Argental.

Souvent il allait au devant des malheureux; il les prévenait par ses bontés en leur épargnant l'embarras de la demande. S'ils étaient dans le cas de ne point recevoir à titre de don, il leur prêtait sans intérêt et même en les dispensant de la reconnaissance.

Ce n'était pas des sommes légères qu'il hazardait ainsi. Un gentilhomme des environs de Genève, décoré dans le service, nous a dit à nous-mêmes que Voltaire lui avait prêté de la manière la plus noble une somme de trente mille livres, dans un temps où il paraissait peu vraisemblable que cet officier fût jamais à portée de s'acquitter. A l'égard des personnes à qui leur situation ne permettait pas de rendre, il les secourait par des libéralités entières et absolues. Plusieurs de ces bienfaits passaient par les mains de M. d'Argental. Il est quelques gens de lettres qui en ont recu de considérables; on n'attendait pas d'eux qu'ils les publiâssent; on souhaitait seulement qu'ils parûssent ne les pas oublier.

Il ne tira d'autre vengeance d'un homme qui avait passé une partie de sa vie à le ca-

lomnier, qui était tombé dans l'indigence, et qui lui offrrait de rétracter ses calomnies par un acte public, que de refuser la rétractation, et d'envoyer à ce malheureux un présent de cinquante louis.

Les richesses qui le mettaient à portée de se procurer des jouissances si douces, il les avait acquises par les voies les plus légitimes; par ses biens de patrimoine d'abord, accrus par quelques fonds placés dans le commerce de Cadix, et par un intérêt considérable que M. du Verney lui avait donné dans l'entreprise des vivres, et dont il avait fait les fonds.

On a cru long-temps que ses ouvrages lui avaient rapporté d'immenses produits: mais les registres des comédiens prouvent qu'à l'exception de ses premières tragédies, dont il avait tiré quelques émoluments, il n'a jamais reçu la part d'auteur qu'il était en droit d'exiger. Plusieurs libraires, MM. Cramer de Genève, entr'autres, se sont fait un devoir de publier qu'ils lui devaient toute leur fortune, sans qu'il eût accepté d'eux la plus légère rétribution.

On sait avec quel généreux empressement il saisit l'occasion de servir de père à la petite-nièce du grand Corneille, qui lui dut à la fois son éducation et son établissement. Un homme de lettres, digne de concourir à cette belle action, par l'élévation de son

ame, M. Lebrun (1), eut, comme nous l'avons dit ailleurs, le courage de sommer Voltaire, au nom de sa gloire, de devenir le bienfaiteur de mademoiselle Corneille; il était bien sûr que sa confiance ne serait point trompée.

Mais rien ne caractérise mieux ce sentiment de bonté, toujours actif dans son cœur, que les tendres soins qu'il prit, sur la fin de sa vie, de mademoiselle de Varicourt, aujourd'hui madame de Villette, qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que sa candeur et ses graces. Il fut payé de ses soins par des sentiments de reconnaissance que le temps n'affaiblira jamais. Avec quelle douce émotion nous avons vu cette femme intéressante se rappeler et les attentions paternelles de Voltaire, et les jeux de son enfance, auxquels ce Vieillard daignait se prêter avec une complaisance, si nous l'osons dire, auguste : car quoi de plus auguste que la bonté!

Voltaire avait accueilli avec beaucoup

(1) C'est ce même M. Lebrun qui, en apprenant la mort de Voltaire, fit ces vers si connus, et qui caractérisent si heureusement l'homme immortel dont ils honorent la mémoire :

O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi!
Brisez, Muses, brisez vos lyres immortelles.
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, et repose-toi.

d'indulgence, dans M. de Villette, un esprit naturel qu'il savait quelquefois revêtir de formes assez piquantes. Il vit avec intérêt ses assiduités auprès de sa jeune pupille ; et un jour, en présence de M. de Ville-Vieille, il lui proposa cinquante mille écus pour la dot de mademoiselle de Varicourt. « Je suis sûr, lui disait-il, que madame » Denis, ma nièce, sera de mon avis ; elle » regarde Belle et Bonne (1) comme sa fille. » Quant à mes autres parents, j'ai une bonne » succession à leur laisser, et vous convien- » drez qu'ils n'ont pas long-temps à atten- » dre ». M. de Villette ne voulut jamais consentir à cette générosité : il n'est donc pas vrai, comme on l'avait dit, que Voltaire ait doté mademoiselle de Varicourt ; mais après avoir présidé à son mariage, il voulut l'accompagner à Paris ; il voulut revoir cette ville dont il avait fait si long-temps les délices, et vers laquelle il se sentait rappeler par cet amour de la patrie, qui ne s'éteint jamais dans une ame sensible.

Nous avons nous-mêmes consacré ailleurs la manière dont il y fut accueilli, les sentiments de vénération et de tendresse qu'il

(1) C'est le nom d'amitié que cet illustre écrivain donnait à mademoiselle de Varicourt, et qui lui a été confirmé par tous ceux qui ont eu l'avantage de la connaître.

lisait dans tous les yeux, l'hommage public enfin qui lui fut rendu par l'élite de la nation. Tout ce qui avait avec lui des droits communs à la gloire, français et étrangers, se firent un devoir de se faire présenter chez lui. Le célèbre Franklin, ce vengeur de l'Amérique, voulut non-seulement le voir, mais ménager à son petit fils, encore enfant, le plaisir de se rappeler un jour qu'il avait vu la merveille de l'Europe, et de pouvoir dire, comme Ovide: *Virgilium vidi.*

Cependant au milieu de cette gloire, hélas! trop courte, et suivie bientôt des plus cruels regrets, madame de Villette semblait seule occuper son cœur. Pendant sa dernière maladie, occasionnée, comme on le sait, non par une défaillance de la nature, mais par une dose forcée d'opium qu'il avait prise indiscrètement, il ne cessait de demander à madame de Villette un notaire, dans l'intention, sans doute, de lui laisser des marques de son souvenir; mais trop attendrie pour s'occuper d'elle-même, trop noble pour penser à de nouveaux bienfaits, elle ne manqua envers lui que de cette complaisance. Cependant la mort qui éteignait Voltaire par degrés, n'avait pu éteindre encore sa sensibilité. Il voulut écrire; et les derniers mots que traça sa main mourante, furent un billet à son ami d'Alembert, dans lequel il lui disait que n'ayant

plus que quelques instants à vivre, il lui recommandait madame de Villette. Il n'eut pas la force d'en écrire davantage; il perdit la connaissance et le sentiment, et il expira le 30 mai 1778.

Qui croirait qu'il se trouva des hommes assez ennemis de la gloire, assez cruels, pour se permettre d'outrager sa cendre, en lui refusant ces tristes et derniers devoirs que l'humanité commande envers les morts chez les peuples les plus sauvages? Si la nation eût partagé ce fanatisme, il faudrait ensevelir cet opprobre dans un éternel silence: mais au moment où la France eut conquis sa liberté, elle s'empressa de venger, de consoler cette cendre par des honneurs qui n'avaient pas encore eu d'exemple dans les fastes de son histoire. Le corps de Voltaire, ramené dans Paris avec la pompe la plus auguste, accompagné d'un peuple immense et d'hymnes triomphales chantées par des citoyens libres, les seuls qui sachent apprécier et décerner la gloire, fut déposé dans un temple consacré par la nation à la mémoire de ses grands hommes.

La fille adoptive de Voltaire, madame de Villette, concourut avec un zèle vraiment filial à l'éclat de cette journée; elle eut l'honneur de se faire remarquer dans un triomphe qui semblait moins un hommage rendu à un seul homme, qu'une fête nationale.

On demande quelquefois si Voltaire perdra dans la génération à venir quelque chose de sa renommée. Nous osons croire qu'elle ne fera que s'accroître, lorsque nous considérons l'influence qu'il a eue sur son siècle, dont on ne trouvera nulle part une peinture plus fidèle que dans ses ouvrages. Si l'on pense que pendant les trois générations où il a vécu, il ne s'est passé aucun événement intéressant, soit particulier, soit public, qu'il n'ait célébré comme poète, ou comme historien, et auquel il n'ait attaché, pour ainsi dire, le sceau de sa gloire, on pourra se faire une idée de la curiosité, plus avide encore que la nôtre, avec laquelle il sera consulté par la postérité.

LA HENRIADE.

Ce poème a eu le sort de tous les bons ouvrages ; il en est peu que la critique ait moins épargnés, et dont la réputation soit plus affermie : cependant nous avons nous-mêmes reconnu (1) que souvent il paraît se ressentir de l'extrême jeunesse de son auteur ; que l'antithèse, cette figure plus brillante que judicieuse, n'y est point assez ménagée ; que le poète, au lieu de faire agir ses personnages, s'est trop souvent contenté de les peindre, et que l'ouvrage surtout n'est animé presque nulle part de cet intérêt dramatique qui répand tant de chaleur et de vie sur les poèmes d'Homère et de Virgile. Ce défaut surprend d'autant plus dans Voltaire, que personne n'a possédé plus éminemment que lui le génie dramatique, et que plusieurs années avant la Henriade, son premier essai tragique l'avait placé à côté de nos plus grands modèles.

Ajoutons à ces remarques sévères, que

(1) Voyez l'éloge historique qui précède.

l'ordonnance du poème ne paraît avoir, ni tous les développements, ni toute la majesté dont elle était susceptible ; que le merveilleux ne s'y montre guère que sous la faible nuance de l'allégorie ; que le héros n'éprouve point des dangers assez pressants ; que peut-être le génie se fait moins sentir dans l'ouvrage, que le goût, l'élégance et la grace ; et qu'enfin les doux sons de la flûte semblent y prévaloir sur les fiers accents de la trompette.

Dans ce résumé rapide de tout ce qu'on a dit de plus raisonnable, depuis un demi-siècle, sur la Henriade, nous n'avons réveillé dans l'esprit de nos lecteurs que des idées qui leur étaient déjà familières. Tel est, avec plus ou moins de restrictions, le jugement des vrais connaisseurs, jugement que les critiques, trop maladroits pour avoir jamais complétement raison, n'ont cessé de répéter et d'exagérer à leur manière : mais, en remarquant les défauts du poème, aucun d'eux n'en a fait sentir les beautés : aucun n'a tenté d'approfondir les causes de son prodigieux succès, et c'est ce que nous allons tâcher de développer.

L'Épopée manquait à la gloire de la nation, et c'est un jeune homme qui ouvre le premier cette carrière, qu'il eût mieux remplie sans doute dans un âge plus mûr : mais cet essai, en le comparant à ce qu'on pou-

vait se promettre de sa jeunesse, fut regardé comme un prodige: et cette faveur publique, motivée sur un évènement sans exemple, n'était réellemeut qu'un acte de justice.

Ce qui dut redoubler l'admiration, ce fut l'époque même où la Henriade parut. Le prestige de grandeur attaché au siècle de Louis XIV, s'était évanoui dans les dernières années du règne de ce prince. Des guerres de plume et de controverse, auxquelles il eut le malheur de donner trop d'importance, ramenèrent l'ancien esprit d'intolérance et de fanatisme. De là ces étranges missionnaires appuyés par des dragons, les troubles des Cévennes, et ces disputes non moins absurdes, quoique moins sanglantes, occasionnées par des questions oiseuses sur l'accord de la Liberté et de la Grace, c'est à dire, sur un mystère inexplicable, de l'aveu de tous les partis. Ces plaies de la France saignaient encore, lorsque l'Europe vit avec étonnement un jeune poète qui apprenait à détester ces fureurs. Tel est en effet le but moral de la Henriade; et, à ne la considérer que sous ce rapport, elle nous paraît infiniment supérieure aux poèmes fabuleux de l'antiquité.

Il est singulier que de tous les écrivains qui ont parlé de ce bel ouvrage, aucun n'ait été frappé de cette maturité si supérieure à l'âge du poète, et qu'on nous ait laissé

l'honneur d'y remarquer, les premiers, ce grand caractère d'une philosophie douce et bienfaisante qui apprend aux hommes qu'ils sont nés pour s'aimer ; que toute théologie qui les divise est nécessairement opposée à l'esprit de la religion, et ne mérite que l'horreur ou le mépris. C'est ce caractère qui l'a rendu cher aux nations rassasiées de leurs malheurs, et qui le rendra plus cher encore à la postérité. Avec quelles acclamations ne dut-on pas entendre cette voix qui s'élevait au nom de l'humanité, et qui disait aux Princes :

Eh ! périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ;
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels ;
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !

Il faut se transporter au temps où ces vérités furent dites pour la première fois en vers harmonieux ; il faut se pénétrer des longues calamités qui avaient précédé cette époque de gloire, pour sentir toute l'admiration qu'un pareil essai devait inspirer. Où ce jeune homme, disait-on, peut-il avoir pris des vues si profondes ! En effet, si l'on excepte un petit nombre de nos chef-d'œuvres dramatiques, quelques épîtres de Boileau, et quelques odes du plus célèbre de nos poètes lyriques, la poésie, jusqu'alors, n'avait

guère embelli que des sujets frivoles. Tout à coup son essor devient, si non plus élevé, du moins plus hardi, son caractère plus grave et plus imposant ; elle aspire non seulement à plaire, mais à instruire, et le jeune chantre qui lui prêtait ce nouveau mérite, sortait à peine de l'enfance.

Mais, ce que la philosophie ne manquera pas d'observer, cette maturité si précoce, et pour ainsi dire surnaturelle, il la devait à une persécution. On sait que, par un de ces abus d'autorité, si fréquents sous l'ancienne tyrannie, il avait été renfermé à la bastille, et que cette prison, renversée depuis par un peuple libre, fut le berceau de la Henriade. C'est là que Voltaire devait puiser cette haine du despotisme et de l'oppression, qui devint l'ame de ses ouvrages. Son génie, qui pouvait se décourager, sembla se fortifier au contraire par cette disgrace ; et c'est l'effet que produit toujours la persécution sur les grands caractères.

Ajoutons à ce mérite incontestable du poème l'heureux choix de son sujet.

Henri IV,

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire,

et qui peut-être eût été le modèle des hommes, si par une fatalité malheureuse, le trône ne tendait pas toujours quelque piége à la vertu des meilleurs princes, pouvait-il

ne pas intéresser, l'Europe entière, qui n'a pas connu de plus grand roi ?

Des peintures peu familières encore à la poésie, quoique Boileau en eût déjà donné des modèles, la description de l'assaut de Paris, celle de la baïonnette, de la bombe, et de ces volcans souterreins dont l'explosion subite engloutit des bataillons entiers, tous ces détails, à peine tentés dans notre langue, charmaient à la fois par leur hardiesse et par leur fraîcheur. Ce nouvel art de la guerre, substitué à l'ancien costume trop long-temps conservé par nos poètes, enrichissait la poésie d'un nouveau genre de beautés. Enfin les merveilles de la physique, les découvertes encore récentes de Newton, rendues avec toute l'exactitude de la vérité dans la langue des muses, remplacèrent, au profit de la raison, ce merveilleux des anciennes fables, sans lequel un respect superstitieux pour l'antiquité ne voulait pas qu'il pût exister de poème épique. Si ce merveilleux fut regretté de quelques pédants, pour qui tout ce qui est ancien est également admirable, et qui ne savent pas distinguer dans Virgile le sublime épisode de Didon, de la bisarre imagination des Harpies, tous les bons esprits applaudirent à ce nouvel essor du génie qui, loin d'appauvrir l'art, lui ménageait de nouvelles ressources, et nous préparait de nouveaux plaisirs. La Henriade prévalut

donc, avec toutes ses fautes, sur les critiques accumulées contre elle pendant soixante ans, et ce triomphe, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, ne peut s'expliquer que par les beautés prédominantes qui sont véritablement dans l'ouvrage.

Il fallait que ces beautés fusssent bien séduisantes, puisque Rousseau, le meilleur des juges quand il n'était aveuglé par aucune passion, Rousseau, à qui le poème avait été confié, en trouva *l'économie admirable*, et *les vers parfaitement beaux* : ce sont ses propres paroles. Il semble qu'elles auraient dû mettre un frein à la témérité des critiques. Aucun des censeurs de la Henriade pouvait-il se flatter de se connaître en poésie mieux que Rousseau ? Il est vrai qu'égaré depuis par un sentiment de jalousie, ce poète parut changer de sentiment ; mais son premier témoignage subsiste, et s'élèvera toujours contre lui. L'opinion publique n'en fut pas moins constante pour Voltaire, et la Henriade traduite dans toute l'Europe. Il s'est trouvé même un homme d'une patience assez laborieuse pour essayer de la traduire dans la langue de Virgile ; mais il y a loin de l'idiôme d'un poète à son génie.

Maintenant, que les détracteurs du poème nous expliquent, s'ils le peuvent, le phénomène d'un pareil succès. Qu'ils se consolent cependant ; nous pensons que l'ouvrage n'en

fut pas redevable à ses seules beautés. Nous l'avons déjà dit ; il décèle souvent la jeunesse de son auteur ; mais les défauts de cet âge sont presque toujours séduisants. *Dulcia vitia*, c'est ainsi que les caractérise Quintilien. De l'esprit trop prodigué, par exemple ; espèce de luxe importun, surtout à ceux qui n'ont guère de superflu ; trop d'effervescence, peut-être, contre des préjugés qu'une partie de la nation respecte encore, mais dont le crédit cependant commence à s'ébranler assez pour faire applaudir à la hardiesse du poète ; enfin, un coloris qui n'a pas la sévérité du genre, erreur pardonnable à l'âge : tels furent les défauts qui purent concourir avec de grandes beautés au succès de la Henriade. Les jeunes gens, jusqu'à ce que des études plus sévères leur ayent appris à se défendre de ces séductions, doivent sans doute en éprouver le charme ; mais parvenus à leur maturité, ils trouveront encore dans l'ouvrage de quoi justifier leur premier jugement, ou si leur admiration doit un jour s'affaiblir, ce ne sera du moins qu'à cette époque à laquelle nous arrivons plus ou moins vite, et qui, en diminuant notre sensibilité pour les plaisirs de l'imagination, finit par nous refroidir un peu pour toute poésie.

Il résulte de nos observations pour et contre la Henriade, que, relativement à

l'importance de son but moral, elle l'emporte sur les plus beaux modèles que lui opposerait l'antiquité, mais qu'elle ne peut leur être comparée pour la grandeur de l'ensemble. Elle n'a ni cette majesté imposante, ni cette magnificence d'imagination qui étonne dans ces riches productions du génie: mais, comme nous l'avons dit ailleurs, peut-être en faut-il moins accuser le talent de Voltaire, que la révolution qui s'est faite dans les religions, dans les mœurs, dans les usages qui ont prévalu chez les nations modernes. Homère et Virgile avaient, dans les brillantes fictions de leur mythologie, un vaste champ de merveilleux qui n'existe plus pour nous. Les longs ouvrages en vers paraissent se refuser, non-seulement au génie de notre langue et au caractère de notre poésie, mais même à celui de la nation. C'est ce qui ne pouvait échapper au discernement exquis de l'auteur: aussi ne donna-t-il à la Henriade que l'étendue qui lui parut convenir à des lecteurs français.

Soit que nous n'ayions pas la tête épique, comme le pensait M. de Malezieux, soit même que toutes les nations, si nous l'osons dire, soient parvenues à cet âge viril qui ne se passionne plus pour les songes de l'imagination, la sobriété avec laquelle Voltaire a fait usage du merveilleux, dans son poème, ne lui a pas été également reprochée par

tous les bons juges : il en est qui lui en ont fait un mérite ; et nous pensons comme eux, que dans un sujet aussi rapproché de nous que celui de la Henriade, et dans un siècle où les esprits commençaient à se tourner si sensiblement vers une philosophie qui devait avoir tant d'influence, il n'eût pu, sans inconvénient, se permettre de le prodiguer davantage. En effet, tout doit avoir ses bornes ; et ce merveilleux, si bien accueilli dans les sujets de la fable, aurait pu, dans un poème fondé sur l'histoire, ne paraître qu'un abus d'imagination.

On pourra conclure qu'en cela même l'esprit philosophique actuel n'est pas très-favorable à la poésie, et c'est une vérité qui ne pouvait échapper à des yeux observateurs. Il est, sans doute, chez tous les peuples, des révolutions plus ou moins rapides, qui les font passer de l'époque de leur jeunesse à celle de leur maturité. Quoi qu'il en soit, la poésie de Voltaire nous semble assez riche encore pour ne pas nous laisser de regrets. Bientôt, peut-être, on voudra passer les limites qu'il avait su se prescrire, et nous verrons des poèmes hérissés de philosophie, où l'on chercherait en vain de l'harmonie, du sentiment et des images. Mais heureusement Voltaire était né avec trop de goût pour sacrifier le talent qu'il avait, à la vaine ostentation de se montrer

philosophe. Il n'a mis dans ses vers que la philosophie dont il avait besoin pour plaire à un siècle penseur. Si, plus qu'aucun autre de nos écrivains, il a présenté de grandes idées, de grandes vues morales, il a eu soin de les embellir toujours des couleurs de la poésie ; ou, s'il est arrivé quelquefois au philosophe d'éclipser le poète, ce sont des exceptions rares, du moins dans ses excellents ouvrages, et nous nous permettrons de les remarquer.

Quelques personnes, à qui nous nous félicitons de ne pas ressembler, prétendent qu'elles n'ont jamais pu lire la Henriade de suite. Elles en diraient autant, si elles l'osaient, des poèmes d'Homère et de Virgile. Une pareille assertion, sur laquelle on est bien sûr de ne pouvoir être contredit, est à la fois si commode et si facile à trouver, qu'elle ne pouvait échapper aux critiques de la Henriade ; mais tant qu'il n'existera pas dans notre langue un ouvrage très-supérieur du même genre (et nous osons prédire qu'on ne le verra de long-temps) ; elle sera toujours regardée comme le poème épique de la France ; et c'en est assez pour la gloire de son auteur.

OBSERVATIONS

Sur quelques chants de la Henriade, et sur le dénouement du poème (1).

SUR LE PREMIER CHANT.

Quoique le personnage de Henri de Valois soit parfaitement bien peint ; que la fin tragique de ce prince, mise en action, ait fourni à l'auteur de grandes beautés, et que

(1) Ces observations, qui ne tombent pas sur de simples détails, mais sur des parties essentielles d'un poème dont on a souvent critiqué la conduite avec plus de passion que de vérité, nous ont paru d'autant plus dignes d'être conservées, que jamais leur auteur n'a mieux prouvé cet esprit de justice et d'impartialité qui a toujours présidé à ses jugements. Il y convient de bonne foi des critiques judicieuses qu'il a cru trouver dans les censeurs de la Henriade ; mais il s'élève avec force contre celles qui n'ont été dictées que par un sentiment de haine ou de basse jalousie. (*Note de l'éditeur*).

l'apparition du Fanatisme, sous les traits du Duc de Guise, pour exciter Jacques Clément au meurtre, soit un des morceaux les plus brillants de la Henriade, cependant tous les critiques se sont accordés à desirer que l'action du poème n'eût commencé qu'après la mort de ce prince, et nous pensons comme eux que l'ouvrage eût été beaucoup plus régulier. Nous ne doutons pas même que Voltaire n'ait apperçu cette faute, qu'il n'eût pas commise dans un âge plus mûr : mais la Henriade, dans l'état même d'imperfection où l'auteur l'avait laissée, avait eu un prodigieux succès : comment penser à la refondre ? Le génie de Voltaire emporté d'ailleurs vers d'autres objets qui lui promettaient une nouvelle gloire, ne lui permettait pas cette marche rétrograde.

SUR LE SECOND CHANT.

Ce chant a cela de remarquable qu'il est le seul auquel l'auteur n'ait jamais fait de changement. L'idée en est imitée du second livre de l'Énéide: mais s'il n'est permis de comparer aucune poésie à celle de Virgile, il nous semble du moins que les troubles de la France, et les malheurs d'une journée qui n'avait pas eu d'exemple dans les fastes du monde, sont des objets bien plus intéressants que le récit de la prise de Troie, par un strata-

gême digne des mille et une nuits. Cette ruse de guerre est un cheval de bois, haut comme une montagne, et qui recèle dans ses flancs une armée entière. On ne trouve point dans la Henriade de ce merveilleux si cher aux enfants; mais peut-être les hommes faits ne l'en estimeront que davantage.

SUR LE SIXIÈME CHANT.

Un des critiques les plus acharnés de la Henriade, la Beaumelle, réprouve absolument l'assemblée des Etats de la Ligue. Non seulement il la juge inutile, mal amenée par ce qui précède, étrangère à ce qui suit; il veut même (et c'est ce que nous n'avons pas compris) qu'elle soit impossible, quoique attestée généralement par l'histoire.

M. Clément, non moins emporté que la Beaumelle, prétend au contraire, dans ses prolixes observations sur la Henriade, que cette assemblée présente à la fois la scène la plus imposante, la plus susceptible d'intérêt et de grands mouvements, enfin la plus essentielle à l'action du poème. Il est vrai qu'au jugement de ce même critique, cette scène ne produit dans l'ouvrage qu'un tableau manqué, parce que l'auteur n'a pas su lui donner assez d'étendue. Il s'étonne que dans ces États, où tant de passions doivent se croiser, le poète n'ait animé, pour ainsi dire, qu'une

seule de ses figures. En effet le seul Potier y parle, et personne n'ose lui répondre.

L'objection paraît d'autant plus spécieuse, que nous-mêmes nous n'avons pas dissimulé que la Henriade est en général trop dénuée de ces mouvements dramatiques qu'on avait droit d'attendre de Voltaire : mais le censeur a feint de ne pas remarquer que les délibérations de l'assemblée sont interrompues par l'arrivée subite de Henri, qui vient livrer un assaut à la ville, et que cette interruption, desirée du lecteur, ne laisse plus de prétexte à sa critique.

Si Voltaire, par une combinaison différente de celle qu'il a choisie, n'eût commencé l'action de son poème qu'après la mort de Valois, il n'eût pas manqué sans doute de donner à cette assemblée des Etats plus de développements ; mais, dans la Henriade, disposée comme elle l'est, ces mêmes développements deviendraient très-déplacés; et le poète a prouvé son goût par le sacrifice qu'il en a fait. Le tableau, dans la situation donnée, a ses justes proportions : ce n'est donc point un tableau manqué ; et il faudrait s'aveugler bien volontairement pour n'y pas reconnaître la main d'un grand peintre. Mais, on le répète, d'après la disposition de son plan, Voltaire n'a pas dû s'arrêter plus qu'il ne l'a fait à cette assemblée de la Ligue. Le lecteur est impatient de voir Henri

IV justifier sa gloire, et c'eût été une faute de jugement que de prodiguer ici les discours aux dépens de l'action.

SUR LE NEUVIÈME CHANT.

Aucun chant du poème n'a été plus fortement attaqué que celui-ci. Selon la Beaumelle, l'amour de Henri pour Gabrielle n'est qu'une scène de garnison, absolument indigne de l'Épopée. M. Clément n'a vu dans cet épisode qu'une idylle amoureuse. Enfin presque tous les critiques ont affecté d'opposer à ce même chant l'amour brûlant de Didon pour Énée, et de conclure de cet exemple, unique dans tous les poèmes connus, qu'un pareil amour était le seul qui pût être admis dans un poème épique.

Nous croyons qu'il faut se défier de toutes ces comparaisons (1), et surtout de ces décisions tranchantes dictées ordinairement

(1) C'est ainsi que l'on oppose à la tempête du premier chant de la Henriade, dont la description ne contient qu'un petit nombre de vers très-bien faits, la tempête beaucoup plus effrayante du premier livre de l'Enéide, sans réfléchir qu'en poésie, comme en physique, les causes doivent être proportionnées à leurs effets, et que la description trop enflée d'un orage qui n'aboutit qu'à jeter Henri IV, du port de Dieppe, dans l'isle de Jersey, loin d'être un ornement, ne serait qu'une faute de goût.

par la passion. Nous ne connaissons sans doute, en aucune langue, rien de supérieur à l'amour de Didon, modèle de pathétique, qui n'a reparu depuis que dans la tragédie de Phèdre : mais le charme que nous a fait éprouver ce bel épisode de l'Énéide, ne nous rend point injustes envers la Jérusalem délivrée, et ne nous a pas empêchés de lire avec délices, malgré quelques *concetti* qui les déparent, les amours de Renaud et d'Armide. Dans la Lusiade même, nous n'avons pas lu sans plaisir la description de cette isle enchantée où les Portugais se livrent aux voluptés les plus douces avec les Nymphes de la mer enflammées pour eux par Vénus. Si toutes ces fictions ont droit de plaire, pourquoi les amours si connus de Gabrielle et de Henri ne trouveraient-ils pas grace à nos yeux, surtout dans cette peinture pleine de charmes, que les ennemis mêmes de l'auteur n'ont pu se dispenser d'admirer ?

L'abbé le Batteux, qui n'aimait point Voltaire, convient que ce chant est tout rempli de beautés tendres et touchantes ; il en concluait même que le génie du poète était plus appelé encore au genre gracieux qu'à tout autre.

Qui le croirait? la Beaumelle lui-même renchérit sur ces éloges. A son avis, ce chant est le mieux écrit de la Henriade. On y trouve

une foule de vers heureux qui coulent aisément d'une veine féconde. L'Auteur, dit-il, y a répandu l'agrément avec profusion sur cent tableaux charmants: cependant ce même critique, à qui sans doute il est très-indifférent de se contredire, est un de ceux qui s'est déchainé contre ce même chant avec le plus de violence.

Nous lui pardonnons sa jalouse manie en faveur des aveux que lui arrache la vérité, et nous croyons que cet épisode, si heureusement placé après les combats du huitième chant, et avant la scéne affreuse de la famine de Paris, produit à la fois, dans le poème, une variété très piquante et un tableau digne de l'Albane.

Jamais, au jugement d'aucun lecteur français, un héros, quoi qu'en disent les détracteurs du poème, ne sera dégradé par une faiblesse d'amour, que le poète a représentée d'ailleurs comme une vraie passion. Envain les critiques exagérent l'imprudence de Henri, et les dangers qui pouvaient en résulter; ces dangers mêmes ne le rendront que plus aimable aux yeux d'une nation accoutumée à pardonner l'amour, et chez qui cette indulgence est un trait de caractère. Non seulement nous pensons que Voltaire a pu, sans le rabaisser, peindre Henri IV tel qu'il était; mais que, loin de lui en faire un reproche, on doit, au contraire, lui savoir gré d'avoir

peint les mœurs françaises dans un poème français. Que ces mœurs méritent ou non d'être approuvées, ce n'est point ce que doit consulter le poète. Parcourez les apologistes d'Homère, ils conviènent tous, avec raison, que ce père de la poésie n'a pu se dispenser de peindre les mœurs de son temps, lors même que ces mœurs nous paraissent barbares ; et s'ils blâment ici Voltaire, ils sont évidemment en contradiction avec eux-mêmes.

Il faut l'avouer, l'amour, toujours mêlé, chez les français, de galanterie et de grâces, n'a pas ce caractère impétueux et violent qu'on lui attribue dans les climats plus rapprochés du midi ; et, sous ce rapport, sans doute, il est moins propre aux grands effets du théâtre, qui supposent des passions plus exaltées. Mais, tel qu'il est dans nos mœurs, s'il est peint avec charme, il aura toujours pour nous un vif intérêt : nous en appelons au sentiment de tous ceux qui se sont pénétrés des beautés que l'auteur a prodiguées dans cet épisode. Jamais son style ne fut plus enchanteur, et, si nous l'osons dire, plus voluptueux, quoiqu'il n'ait franchi, nulle part, les bornes de la décence. Au contraire, s'il peint l'ivresse de la passion avec le coloris le plus séduisant, il n'emploie pas moins d'art pour en présenter les suites funestes ; et l'objet même de ce chant

est de montrer l'amour surmonté par le devoir.

Le seul reproche raisonnable qu'on nous ait paru faire à l'auteur, c'est de n'avoir animé, par aucun dialogue, cette peinture charmante. Le poète y paraît toujours, et les deux amants semblent n'avoir rien à se dire. Il est surprenant que Voltaire ait négligé si souvent les ressources qu'il était sûr de trouver dans son génie dramatique.

SUR LE DÉNOUEMENT DE LA HENRIADE.

L'apparition de la Vérité qui vient dessiller les yeux d'Henri IV, était le seul moyen poétique d'amener son abjuration. Cette fiction n'est point un miracle, comme le prétend la Beaumelle; elle est dans l'ordre du merveilleux autorisé dans tous les poèmes; et il serait certainement trop injuste de vouloir ici l'interdire au poète, tandis qu'on lui reproche ailleurs de n'en pas faire assez d'usage. Sans ce merveilleux, il eût fallu recourir à des missionnaires; mais ce moyen, qui peut être admis dans l'histoire, paraîtrait insoutenable, ridicule même, en poésie.

On a fait contre ce dénouement une objection plus spécieuse; ce n'est, dit-on, qu'une machine que l'auteur tenait en réserve pour trancher le nœud de sa fable, et qu'il pouvait employer plus tôt ou plus tard, à sa volonté. Nous répondrons que les maî-

tres de l'art n'ont pas réprouvé ces machines sans restriction :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus,

dit Horace dans l'art poétique ; et nous voyons par ce vers que le système religieux des anciens leur permettait, en quelques occasions, de faire intervenir des divinités pour le dénouement de leurs poèmes : on sait que souvent ils prenaient cette liberté, même pour leurs pièces de théâtre. Or, si quelque chose peut aussi, dans nos idées religieuses, autoriser l'intervention du ciel, c'est, sans contredit, une conversion qui ne peut s'opérer sans un secours surnaturel. L'auteur ne pouvait se dispenser ici de se conformer aux idées reçues, et lui-même en avait fait sentir d'avance la nécessité par ces vers de son septième chant :

Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces moments précieux dont Dieu seul est le maître.

Ces paroles de Saint Louis sont précisément l'exposition de la foi de l'église sur ces matières. Si donc la conversion de Henri IV ne peut avoir lieu sans l'intervention du ciel, nous ne voyons pas ce qu'un pareil dénouement peut avoir de répréhensible dans le poète, et par quelle bisarrerie on lui ferait un crime d'une liberté qu'on ne désapprouverait pas dans un ancien.

Remarquez encore que ce dénouement arrive à l'époque même qui avait été prédite, dès le premier chant, par le vieillard de l'isle de Jersey :

> Lorsqu'en un siège horrible, et célèbre à jamais,
> Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
> Ces temps de vos états finiront les misères,
> Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères.

Observez l'art de l'auteur, et jugez s'il est vrai, comme on a osé le dire, qu'il n'ait marché qu'au hasard dans la conduite de son poème.

Au reste, le sentiment de respect mêlé d'amour que les Français conserveront toujours pour la mémoire du héros de la Henriade, ne contribuera pas moins à immortaliser ce poème, que les grandes beautés dont il est rempli. On s'apperçoit sans doute (et nous ne l'avons pas dissimulé) qu'il a été conçu avant la pleine maturité du génie de Voltaire. Si, moins docile aux premières impulsions d'un talent aussi précoce que rare, il eût attendu cette maturité, nous croyons qu'il eût donné à son poème une ordonnance plus régulière et plus vaste; qu'il en eût fait disparaître quelques négligences échappées à son extrême facilité, quelques antithèses trop recherchées ou même puériles, enfin quelques ornements qu'un goût plus sévère aurait réprouvés,

comme peu dignes de la majesté du genre : mais avec ces légers défauts, traces inévitables de sa jeunesse, la Henriade n'en demeurera pas moins un des ouvrages classiques de notre langue, un de ceux qui a fait le plus d'honneur à la nation, et qui donnera dans tous les temps le plus d'éclat à la réputation du poète.

Nous sommes étonnés que M. de Lille, qui par ses belles traductions, et surtout par celle des Géorgiques, a prouvé qu'il possédait à un très-haut degré le talent des vers, se soit permis de dire de la Henriade qu'elle avait été *beaucoup trop* admirée à sa naissance, et depuis beaucoup trop *décriée*. Il aurait dû se rappeler que Voltaire était le premier qui l'eût honoré du nom de Virgile. Nous ignorons quel rang la postérité lui assignera parmi les poètes ; il en a certainement un très-distingué parmi les versificateurs : mais s'il avait fait la Henriade, nous ne balancerions pas à la regarder comme son meilleur ouvrage.

M. Esménard a, dit-on, porté encore plus loin l'irrévérence envers cette même Henriade, dans la préface de son poème sur la navigation. C'est une mode qui commence à s'introduire chez quelques jeunes écrivains de nos jours ; mais tant qu'elle n'aura que ces écrivains pour appui, et M. Esménard à leur tête, nous la croyons peu dangereuse.

ŒDIPE.

Cette pièce, qui eût fait le plus grand honneur à M. de Voltaire dans sa maturité, fut le début de sa première jeunesse : il la composa à dix-neuf ans, quelques années avant de commencer la Henriade ; et tel est l'aveuglement de la haine, qu'elle s'obstina long-temps à refuser du génie à ce même homme qui avait ouvert sa carrière d'une manière si imposante, dans les deux genres qui en exigent le plus.

Mais, si nous l'osons dire, la marche de son génie parut plus ferme encore et plus décidée dans le genre tragique que dans l'Épopée. En effet, considéré sous ce dernier rapport, il n'avait en France aucun rival qu'on pût lui comparer ; au lieu que, dans la tragédie, il avait à lutter à la fois contre la réputation du grand Corneille, auteur d'un ŒEdipe que l'on jouait encore, et contre le style enchanteur de Racine, qu'il s'était proposé pour modèle, et dont la perfection désespérante était restée sans imitateurs. Il surmonta heureusement cette double difficulté ;

et tandis que la foule des esprits vulgaires, toujours incapable d'apprécier un génie naissant, ne le regardait que comme un jeune téméraire qui se briserait nécessairement à ces deux écueils, on le vit avec étonnement surpasser l'expérience du vieux Corneille, et s'approcher de Racine à un degré que lui-même peut-être n'a retrouvé, dans sa longue carrière, que par intervalles. Il joignit à ce prodigieux mérite celui d'embellir presque tout ce qu'il avait emprunté de Sophocle. C'est une justice que Roussean, devenu depuis son ennemi, ne put s'empêcher de lui rendre, quoiqu'il eût hérité du respect de Boileau pour les anciens, et que personne n'en connût mieux toutes les beautés.

Dans plusieurs lettres qui accompagnèrent les premières éditions de son OEdipe, M. de Voltaire fit lui-même la critique de son ouvrage avec une impartialité noble qui dut lui concilier la faveur publique, et qui nous dispensera de nous étendre sur des fautes rachetées par tant de beautés, et d'ailleurs peut-être inséparables de son sujet. Nous nous contenterons d'observer qu'aucune pièce, depuis la mort de Racine, n'avait annoncé un plus grand caractère; que le génie de l'auteur ne s'est jamais montré plus tragique que dans le quatrième acte de cette même pièce, dans la seconde scène du troisième, et enfin dans celles qui précèdent la

catastrophe. Ajoutons que son style ne s'est jamais plus approché de la perfection du genre : et pour rassembler en un trait toutes les idées que nous a fait naître ce magnifique début, qu'on nous permette une dernière réflexion.

Supposons, pour un moment, qu'une mort prématurée eût enlevé ce jeune homme après le succès d'ŒEdipe ; combien de regrets cette perte n'eût-elle pas excités ! qui eût osé calculer le terme où se serait arrêté le génie dramatique d'un écrivain qui, dès son premier essai, venait de triompher de Corneille, d'embellir Sophocle, et d'égaler souvent le beau coloris de Racine ? C'est pourtant ce qu'il a fait, mais à quelques égards seulement. S'il eût été possible qu'il atteignît à une perfection progressive, Racine ne serait plus le premier de nos poètes.

D'après ce que nous venons d'observer, il paraîtra, sans doute, bien étrange que, dans un recueil des chef-d'œuvres dramatiques de Voltaire, publié depuis sa mort, on en ait exclu précisément cette tragédie, l'une de ses meilleures, et la plus surprenante, puisqu'elle était la première.

MARIAMNE.

MARIAMNE n'était pas ce qu'on devait attendre après OEdipe. L'auteur, qui n'était plus secondé par le génie de Sophocle, composa cette pièce des débris d'une tragédie d'Artémire, jouée sans succès en 1720, et qu'il aurait dû oublier. Une pièce composée de cette manière, ne pouvait produire un heureux ensemble; aussi Mariamne, avec de très-beaux détails, n'est qu'une tragédie faible et froide. On y retrouve quelquefois le cachet du maître; le quatrième acte surtout, et l'imprécation du cinquième, sont d'une grande force tragique; et l'on se souvient encore du succès du célèbre le Kain, dans le rôle d'Hérode. Ce succès doit-être, pour les comédiens, une raison de ne pas négliger les pièces du second ordre d'un homme supérieur; elles servent à varier les plaisirs du public, et à laisser reposer des chef-d'œuvres, dont la représentation trop fréquente amènerait enfin la satiété.

A quelques fadeurs près, le style de Mariamne est très-élégant, très-pur, digne, en

un mot, des beaux jours de M. de Voltaire; mais il est plutôt d'un imitateur que d'un rival de Racine. C'est peut-être, de tous ses ouvrages, celui que l'auteur a le plus souvent retouché, et même, environ quarante ans après sa première représentation, il crut devoir substituer au personnage de Varus, un personnage de Sohème, qui ne put rendre meilleure une pièce vicieuse dans son principe. Dans notre édition nous avons conservé Varus, pour ne pas associer au style de la jeunesse de l'auteur, celui de ses dernières années: on conçoit le mauvais effet d'une pareille bigarrure. Ce fut d'ailleurs avec le personnage de Varus que Mariamne eut son plus grand succès, et Sohème ne l'a pas relevée.

En jugeant cette pièce avec un peu de sévérité, n'oublions pas que c'est l'auteur qui nous en a donné le droit par des ouvrages très-supérieurs. N'oublions pas surtout qu'aucun de ses contemporains n'était capable alors d'écrire une seule scène avec l'élégance dont le charme se fait sentir dans toute cette tragédie, et qui la rendra toujours très-agréable à lire.

Ajoutons à ce que nous venons de dire de cette pièce, une anecdote que Voltaire lui-même nous apprend. A sa première représentation donnée vers la fête des Rois, en 1724, le dénouement en était à la fois

très-différent de celui qui existe, et beaucoup meilleur : mais au moment où l'actrice qui représentait le rôle de Mariamne, portait à sa bouche une coupe empoisonnée qu'on lui présentait de la part d'Hérode, un mauvais plaisant du parterre s'avisa de crier : *la reine boit :* ce qui donna lieu à des éclats de rire qui permirent à peine d'achever la pièce. Tel était alors, et tel est encore le caractère des Français, toujours prompts à saisir le ridicule bien ou mal fondé que le hasard leur vient offrir, et passant rapidement de l'admiration, ou du plus vif intérêt, à la gaîté la plus folle. Forcé, par cette circonstance imprévue, à changer la catastrophe de sa tragédie, l'auteur n'en put trouver le moyen qu'aux dépens de la vraisemblance ; et le poète Rousseau qui avait pris la peine de corriger la Mariamne de Tristan, comme il avait corrigé quelques scènes du Cid, critiqua vivement la pièce nouvelle, et surtout ce malheureux dénouement dont il fit sentir avec malignité toute l'invraisemblance. Nous nous proposions de rétablir, dans notre édition, l'ancien dénouement qui eût donné à l'ouvrage même un attrait piquant de nouveauté : mais M. d'Argental et moi, nous le cherchâmes vainement, soit dans les dépôts de la police, soit dans les archives de la comédie, qui aurait dû se montrer plus ja-

louse de conserver les premiers manuscrits d'un jeune poète qui, par le succès brillant de son OEdipe, et par la haute idée que donnait déjà de ses talents la réputation naissante de son poème de la Ligue, promettait si évidemment à la France un grand homme de plus. Mais les comédiens qui pouvaient avec tant de facilité, et sans frais, se procurer la bibliothèque de théâtre la plus riche et la plus complète (monument qui les eût honorés), loin de s'occuper de la gloire de l'art qui les fait vivre, n'ont pas même su calculer les recettes que pourrait leur produire le trésor qu'ils possédent; et la stérilité constante de leur répertoire, qu'il serait si facile d'enrichir, prouve assez qu'ils en ignorent complètement la valeur.

L'INDISCRET.

Cette bagatelle est remarquable, non-seulement comme le premier essai de Voltaire dans le genre de la comédie, mais par une scène d'exposition très-bien faite, et digne d'un ouvrage plus important. C'est l'indiscrétion de fatuité que l'auteur a voulu peindre et non celle de caractère, celle de l'homme qui, sans projet, sans malice, et par le seul besoin de parler, laisse échapper son secret et ceux des autres, comme un vase fêlé, dit Térence, qui répand l'eau de toutes parts. L'auteur s'est borné à un ridicule alors de mode, mais qui commence à s'éloigner de nos mœurs, quoiqu'il ait survécu long-temps à la pièce.

Cet essai a fourni plus de détails qu'on ne le pense à plusieurs comédies du même temps, et la réputation de son auteur l'a conservé de loin à loin au théâtre. On peut y remarquer de ces vers faciles dont la conversation s'empare, et qui deviènent dans la société, une sorte de monnaie courante, à l'usage de ceux qui, ne possédant rien en propre, cherchent du moins à se faire va-

loir par des citations. Ne dissimulons pas cependant que, par le caractère de son esprit plein de finesse et de trait, mais incapable de naïveté, M. de Voltaire n'était que faiblement appelé au genre de la comédie. Ce n'est pas qu'il ne l'ait tenté souvent depuis l'Indiscret: mais il a cru devoir changer de style et de manière, et il ne retrouva jamais la facilité piquante de son premier essai. En y reconnaissant ce mérite, nous sommes loin pourtant de le regarder comme une bonne comédie. Personne n'a mieux fait sentir que Voltaire lui-même combien, en ce genre, une esquisse ingénieuse est au-dessous du tableau d'un maître, lorsqu'il a dit avec autant de sel que de grâces :

Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas. Il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du Démon.

BRUTUS.

Le génie de l'auteur, fortifié par l'expérience et par de nouvelles études, sembla prendre un nouveau caractère dans la tragédie de Brutus. Un voyage qu'il fit en Angleterre, le mit à portée de consulter de nouveaux modèles, et lui inspira le goût d'une philosophie, étrangère encore en France, mais que personne n'a plus contribué que lui à répandre dans toute l'Europe. C'est à Londres qu'il médita les sujets de Brutus et de la mort de César. Son génie, porté naturellement à la hardiesse, ne tarda pas à se mettre de niveau avec celui d'un peuple libre et fier; et dès-lors on put remarquer en lui un caractère d'énergie et de vigueur qui ne s'était pas encore développé dans ses premiers ouvrages. Connaissant peu les Grecs, mais nourri du style de Corneille et de Racine, et digne de lutter contre ces deux grands hommes, il crut trouver dans le théâtre anglais une nouvelle source de beautés tragiques. Le génie mâle, mais irrégulier de Shakespear, prit sur son imagination l'ascendant qu'une ame forte prend

toujours sur une ame qui est à sa mesure. Cependant à côté du sublime de Shakespear, il sut remarquer ce que son génie avait de sauvage. Né avec trop de goût pour ne pas sentir que, malgré quelques scènes admirables, ce grand poète, en créant son art, l'avait laissé dans la barbarie, il sut se défendre d'une admiration superstitieuse qui aurait pu l'entraîner dans les mêmes excès. Ne dissimulons pas pourtant que si, en lui donnant de nouvelles vues, son voyage d'Angleterre ne fut pas inutile à sa gloire, ce fut peut-être dans ce même voyage qu'il puisa quelques-uns des défauts qu'on lui a le plus souvent reprochés. Cette habitude de sacrifier trop souvent la vraisemblance aux grands effets, et comme il le disait lui-même, de frapper fort, plutôt que de frapper juste ; cette indépendance des règles qui laisse toujours quelque chose à desirer dans l'ordonnance de ses pièces, et qui combat quelquefois dans le cabinet l'impression victorieuse qu'on avait éprouvée au théâtre : voilà, nous le croyons du moins, ce que dut en partie l'auteur à son commerce avec les Anglais. Racine, toujours sage, toujours mesuré dans ses plans, et joignant à cette régularité tout ce que l'art peut avoir de plus séduisant et de plus enchanteur, cessa d'être le modèle de Voltaire, qui désespéra sans doute d'égaler toujours un génie contre

lequel il fallait lutter sans cesse. Peut-être même, séduit par les grands effets du théâtre, de quelque manière qu'ils fussent amenés, s'abusa-t-il au point de croire que la sagesse supposait de la froideur. Ce ne serait pas du moins à Racine, le plus sensible et le plus éloquent de nos poètes, que pourrait s'appliquer un pareil reproche.

Nous sommes loin cependant de fermer les yeux aux grandes beautés dont Voltaire a enrichi la scène, et ce ne serait pas surtout à l'occasion de la tragédie de Brutus, que nous serions tentés d'être injustes à son égard: mais nous avons dit, et nous pensons toujours que l'art de la tragédie, si redevable d'ailleurs à ses grands talents, ne s'est pas soutenu, entre ses mains, au degré de perfection où Racine l'avait porté, et qu'enfin c'est à lui que sa décadence a commencé. Si le génie de l'auteur n'avait pas encore eu tous ses développements à l'époque de Brutus, du moins il avait acquis toute sa maturité. C'est à cette même époque que la littérature anglaise lui devint familière, et c'est aussi le temps où nous croyons appercevoir qu'en s'occupant toujours de plaire, il négligea quelquefois les moyens judicieux pour les moyens brillants. Malgré la juste admiration dont nous sommes pénétrés pour ses ouvrages, nous persistons à lui préférer

Racine, persuadés de la maxime d'Horace.

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

C'est dans la sagesse du génie que consiste sa perfection.

Malgré les grandes beautés de la tragédie de Brutus, elle n'eut pas, dans sa nouveauté, tout le succès qu'elle méritait. La nation n'était pas encore mûre pour un pareil ouvrage. Il fallait que la France conçût quelque idée de liberté pour se mettre, si nous l'osons dire, au niveau de cette pièce; aussi fut-elle accueillie avec transport quand elle fut remise, il y a quelques années au théâtre. Voltaire seul manquait à ce triomphe, et le public semblait chercher des yeux l'homme qui avait si dignement parlé de la liberté, dans un temps où la nation livrée au despotisme, était si loin d'en éprouver le sentiment.

LA MORT DE CÉSAR.

QUOIQUE cette pièce n'ait été représentée, pour la première fois, qu'en 1743, nous avons lieu de croire que le projet en fut conçu en Angleterre, et qu'elle suivit immédiatement la tragédie de Brutus. On y trouve le même génie, la même fermeté de style, peut-être une perfection plus soutenue encore, et d'autant plus remarquable que, dans ses plus beaux ouvrages, l'auteur n'est pas exempt d'inégalités.

Il crut devoir réduire à trois actes un sujet dénué de femmes et d'amour, et consacré uniquement à la politique et à la liberté. Nous osons croire que s'il prouva par-là qu'il connaissait très-bien le caractère de la nation, il ne se confia pas assez à l'ascendant de son génie. S'il eût embrassé tout l'espace que lui permettait son sujet, il eût donné plus de développement à la conjuration qui en est l'ame, et dont on n'apperçoit aucun vestige dans l'exposition. Elle ne commence à se former qu'à la moitié du second acte, c'est-à-dire vers le milieu de la pièce, et elle s'exécute, pour ainsi

dire, à l'instant même où la résolution en est prise. A l'exception des combats qui s'élèvent dans l'ame de Brutus, en apprenant qu'il est fils de César, les conjurés n'éprouvent ni périls, ni incertitudes, ni obstacles. Il semble que l'auteur, dans les bornes étroites qu'il s'est imposées, se soit plus occupé d'éluder que de surmonter les difficultés de son sujet. Les détails sont pleins de génie, les caractères dessinés avec fierté, le style est tout ce qu'il doit être ; mais l'ordonnance, beaucoup trop circonscrite, laisse desirer un plan plus vaste ; aussi ce bel ouvrage, soit par la mesure inusitée des trois actes, soit par l'exclusion donnée aux personnages de femmes, fut-il regardé d'abord comme une pièce de collége, et ce n'est qu'à la longue qu'on en a senti tout le mérite. Si ce n'est, à bien des égards, que l'esquisse d'une tragédie, Voltaire était le seul homme de son siècle capable de la tracer, et la foule des beautés qui s'y trouvent, ne pouvait partir que d'une main exercée à lutter avec succès contre les plus grands maîtres.

ZAÏRE.

L'AUTEUR nous apprend qu'il fit Zaïre par une espèce de défi. On lui reprochait d'avoir mis trop peu d'amour dans ses tragédies ; et quoiqu'il fût persuadé que cette passion avait souvent avili le théâtre, et qu'elle n'est vraiment tragique que lorsqu'elle est accompagnée de terreur et de remords, il se livra enfin à toute la sensibilité de son ame. Il conçut rapidement le plan de Zaïre, et l'exécution, non moins rapide, ne lui coûta que vingt-deux jours.

Quoique cette pièce ait été, pour ainsi dire, épuisée sur tous les théâtres de société, elle semble acquérir aux yeux du public une grâce toujours nouvelle. M. de la Harpe a dit avec raison qu'Orosmane et Zaïre sont les deux amants les plus aimables qui ayent paru sur la scène. Bérénice semblerait avoir fourni quelques traits au caractère de Zaïre ; mais, il faut l'avouer, le pinceau de Racine cède ici à celui de Voltaire, et Zaïre nous paraît beaucoup plus intéressante. Ce combat entre l'amour et la religion, dont le théâtre n'offrait jusqu'alors aucun exemple, et qui n'a

pour modèle, dans l'histoire, que les amours d'Héloïse et d'Abailard, fit couler des larmes délicieuses que le temps n'a point encore taries. Voltaire lui-même paraît avoir eu le pressentiment de son succès, lorsque après la mort de Zaïre, il fait dire à Orosmane :

Ton roi, tous tes français, apprenant ses malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.

Si l'on ajoute au mérite de ce bel ouvrage l'effet heureux que dûrent y produire des noms célèbres dans notre histoire, et que l'on entendait pour la première fois sur la scène, des noms qui flattaient l'orgueil de plusieurs familles, en rappelant à la nation la gloire de leurs ancêtres, on pourra se former une idée de l'ivresse publique. Elle fut portée à son comble, principalement chez les femmes. L'auteur, à dater de Zaïre, devint pour elles l'objet d'une prédilection exclusive. Avouons pourtant que cet empire des femmes sur nos suffrages, s'est opposé long-temps aux progrès de la tragédie. C'est pour leur plaire que nos meilleurs écrivains ont mêlé à leurs sujets un ton de galanterie qui paraîtra fort insipide à la postérité, et sans lequel peut-être notre théâtre l'eût emporté sur celui des grecs. Avouons que Zaïre fortifia ce préjugé, qui voulait que l'amour fût le principal ressort de la tragédie, et même

que dans cette pièce on pourrait citer quelques détails qui n'ont ni la sévérité ni la dignité du genre. Osons dire enfin que le style en est inégal, et que c'est un des ouvrages où l'auteur a le plus sacrifié la vraisemblance aux effets.

Voltaire connaissait trop bien son art pour se dissimuler ces fautes. Lui-même, en se permettant de les enfreindre, a souvent rendu hommage aux vrais principes : on peut en juger par ces paroles remarquables de son commentaire sur Rodogune : « le » succès prodigieux de cette scène (la der- » nière de la pièce) est une grande réponse » à tous ces critiques, qui disent à un auteur : » ceci n'est pas assez fondé ; cela n'est pas » assez préparé. L'auteur répond : j'ai tou- » ché, j'ai enlevé le public, l'auteur a raison » tant que le public applaudit. Il est pour- » tant infiniment mieux de s'astreindre à la » plus exacte vraisemblance ; par-là on plaît » toujours, non seulement au public assem- » blé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais » aux critiques éclairés qui jugent dans le » cabinet. C'est même le seul moyen de » conserver une réputation pure dans la » postérité. ».

Si Voltaire, qui est ici l'oracle du goût, s'était conformé à ces règles ; si son dialogue, plus pressé que celui de Racine, était aussi vrai ; s'il eût également soigné toutes les

parties de son style, et qu'il eût plus tendu à la perfection, qu'à la fécondité, il serait incontestablement le premier de nos poètes, puisque, malgré ses défauts, il est des gens éclairés et de bonne foi, qui ne voyent pas sans peine qu'on lui dispute la première place. Il la doit sans doute à l'universalité de ses talents, qui ne permet de lui préférer aucun écrivain français. Il la devrait encore à cette activité continuelle de sa pensée, et à cette riche abondance d'idées qu'il a déployées dans tous ses ouvrages : mais s'il n'est question que de l'art des vers, quoiqu'il en ait fait d'excellents, Racine, Despréaux même, non seulement ont été ses maîtres, mais resteront toujours nos modèles. Lui-même honorait trop leur talent, et en avait fait trop long-temps l'objet de ses études, pour ne pas convenir de cette vérité.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

Le sort de cette pièce fut singulier. Jouée sans succès en 1734, remise au théâtre avec des changements et sous d'autres noms, dix-huit ans après, elle fut très-applaudie. Enfin elle y reparut sous son premier titre, en 1765, et la faveur publique s'est constamment soutenue pour elle. Le caractère bouillant et passionné de Vendôme, mis en opposition avec l'ame stoïque de Coucy, un grand but moral, des traits où se fait sentir la main du maître, et surtout un des plus heureux dénouements qui soient au théâtre, doivent y conserver cette pièce, non pas au rang des chef-d'œuvres de l'auteur, mais parmi ses bons ouvrages. Elle n'ajouta rien à la gloire de Voltaire, mais elle était loin d'en affaiblir l'éclat ; et si le public se montra sévère pour elle dans sa nouveauté, ce fut peut-être parce que Zaïre l'avait précédée, et qu'en effet le personnage de Zaïre est d'un tout autre intérêt que celui d'Adélaïde. On retrouva bien le peintre d'Orosmane dans quelques traits du caractère de Vendôme, et l'on sait que l'acteur le plus

tragique qui ait jamais honoré la scène française (le célèbre Le Kain), déployait dans ces deux rôles une égale supériorité de talents : mais le sujet moins heureux, et qui laisse appercevoir des vuides, le coloris plus inégal et moins brillant que celui de Zaïre, motivèrent à quelques égards la sévérité du public, qui pourtant fut injuste en fermant les yeux à de grandes beautés, mais qui finit, comme il le devait, par réparer cette injustice.

ALZIRE.

Jusqu'ici nous avons vu Voltaire imitant avec génie les modèles de la scène française, luttant contre eux dans tous les genres, et déjà remarquable par des traits de caractère qui n'appartiènent qu'à lui. Alzire fut une création nouvelle. Le contraste des mœurs de l'Europe, et des mœurs du nouveau monde, celui de la loi naturelle et de la religion révélée, tels sont les grands objets que présente la tragédie d'Alzire, objets dont on ne trouve aucune trace dans les chef-d'œuvres de l'autre siècle, et qui ont agrandi la carrière du théâtre. Jamais la philosophie ne s'était alliée plus heureusement à l'art dramatique, et c'est par cette pièce, l'une des plus belles de l'auteur, qu'il a le mieux répondu à ceux de ses détracteurs qui osaient lui refuser du génie. C'est à l'époque d'Alzire, que Voltaire associa sa gloire à celle des fondateurs de la scène : car c'est véritablement fonder, que d'étendre le domaine du plus beau des arts.

Nous avons dit que dans les chef-d'œuvres du beau siècle de Louis XIV, on ne trouvait

aucune trace des grands objets que présente cette tragédie ; nous ajoutons qu'alors les meilleurs esprits n'étaient pas même sur la voie de ces beautés qui ont fait de Voltaire un homme à part dans la carrière dramatique. Alvarès, par exemple, par un tendre intérêt pour Zamore qui lui a autrefois sauvé la vie, lui propose de se faire chrétien pour éviter la mort dont il est menacé, et Zamore lui répond :

Ah ! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays ?

On voit qu'Alvarès chrétien, tout respectable qu'il est par le caractère que l'auteur lui a donné, ne peut rien opposer de solide à cette belle réponse, et qu'ici le zèle religieux est forcé de se taire devant les principes de cette loi naturelle qui, sans distinction de religion, fait à tous les hommes un devoir sacré de la première des vertus, de l'humanité, sans laquelle véritablement il n'y aurait pas de salut.

C'est aussi dans la même pièce qu'Alzire dit ces beaux vers :

Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Ces vers toujours applaudis, par ce senti-

ment moral qu'aucun préjugé ne peut étouffer, font sentir bien évidemment la nécessité d'allier la tolérance à la religion ; ils prouvent l'abominable méprise des barbares qui ont fait du *compelle intrare*, qu'ils ont interprété en Cannibales, le fondement de l'inquisition.

L'ENFANT PRODIGUE.

Cette pièce, d'un genre et d'un style si différents de tous les ouvrages que l'auteur avait donnés jusqu'alors, fut représentée la même année qu'Alzire, mais sans être annoncée sous le nom de Voltaire, qui voulut garder l'anonyme. Le public, et, osons le dire, les connaisseurs les plus exercés, ne pouvaient reconnaître, dans l'Enfant prodigue, la main du peintre d'Alzire. L'Enfant prodigue eut cependant beaucoup de succès, et cette pièce s'est conservée au théâtre, quoiqu'elle y soit indignement défigurée par le caprice des comédiens, qui n'ont jamais consulté les éditions de l'auteur.

On voyait bien que l'ouvrage ne pouvait être d'une main vulgaire; on nomma successivement ceux des gens de lettres qui avaient le plus de célébrité; mais Voltaire ne fut pas même soupçonné. Si d'un côté on était frappé des traits de maitre qui brillent dans la pièce, de l'autre on était arrêté par des fautes où l'on ne reconnaissait personne. Les beautés semblaient exquises et d'un genre supérieur à la manière des meil-

leurs écrivains connus ; les défauts paraissaient au-dessous de l'opinion qu'ils avaient donnée de leurs talents. L'assemblage singulier de l'intérêt le plus noble avec un comique beaucoup trop chargé, d'un style plein d'élégance et de charme, avec un style quelquefois trivial, aurait pu faire croire qu'un même esprit n'avait pas présidé à tout l'ouvrage : cependant le succès en fut assez brillant pour que Voltaire ne dédaignât pas de l'avouer. Pénétré pour le génie de Molière d'une admiration qui ne s'est jamais démentie, et n'ayant jamais varié sur la préférence qu'on ne peut refuser au vrai genre de la comédie, il avait cru pouvoir essayer un genre mixte où la plaisanterie pourrait se mêler à des situations intéressantes. Cette confusion, il faut en convenir, ne pouvait produire qu'un ensemble vicieux. Plus il y a de mérite dans quelques scènes de l'Enfant prodigue, plus le style de ces mêmes scènes est pur, élégant et soigné, moins on peut se familiariser avec les personnages grotesques de Rondon, de Fierenfat, et surtout de la baronne de Croupillac. Ce dernier personnage, presque oiseux dans la pièce, et d'ailleurs d'une caricature usée au théâtre, semble n'avoir été imaginé par l'auteur, que pour étendre à cinq actes un sujet qui, réduit à trois, eût peut-être été plus digne de lui. Quelques plaisanteries de

mauvais goût, retranchées dans les rôles de Fierenfat et de Rondon, eussent laissé aux personnages nobles de la pièce le charme d'intérêt et de style qui en produisit le succès, et on ne serait pas choqué, en la lisant, d'une bigarrure dont les plus grandes beautés ne peuvent faire disparaître la bizarrerie.

N'oublions pas que la belle figure de Dufresne, chargé du rôle de l'Enfant prodigue, et le contraste de sa physionomie noble et fière avec le costume de l'indigence sous lequel il paraissait; qu'enfin l'opposition de sa figure imposante avec la physionomie basse, mais naïve, de l'acteur chargé du personnage de Jasmin, contribuèrent beaucoup au succès de l'ouvrage. En effet, la représentation n'a jamais offert depuis, l'effet piquant d'un pareil tableau.

L'auteur, long-temps après, hazarda quelques essais du même genre, et le public, familiarisé avec sa manière ne pouvait plus le méconnaître. Cependant, si l'on en excepte Nanine, aucun de ces essais n'approcha, même de loin, du succès de l'Enfant prodigue. Ce n'est pas que dans la plupart de ces pièces on ne reconnût Voltaire, du moins à quelques détails; mais le talent comique lui manqua toujours: c'etait la partie vraiment faible de son génie.

ZULIME.

On ne peut se dissimuler que dans cette pièce Voltaire n'ait voulu lutter contre Bajazet; mais cette lutte ne fut point heureuse. Zulime, comme Roxane, se confie à sa rivale, et qui plus est, à la femme de Ramire, dont elle ignore le mariage secret. L'auteur, en supposant ce mariage antérieur à la passion de Zulime, crut rendre le personnage de Ramire plus intéressant que celui de Bajazet; on ne peut nier qu'il n'ait fait des efforts d'adresse, de génie même, pour jeter sur ce personnage et sur celui d'Atide, qui est à peu près, dans sa pièce, l'équivalent d'Atalide, un intérêt que pourtant ni les talents de Le Kain, ni ceux de Mademoiselle Clairon, ne purent soutenir au théâtre. Ce fut cette grande actrice qui arracha l'aveu de l'auteur, pour la reprise de cette pièce qu'il avait abandonnée. Elle trouvait avec raison de grandes beautés dans le rôle de Zulime; mais elle ne put réussir à cacher combien il est inférieur à celui de Roxane. Elle avait cru que Zulime, tendre et passionnée, produi-

rait un intérêt plus touchant, que Roxane emportée et furieuse ; mais le public ne vit dans Zulime qu'une princesse qui sacrifie ses états, sa religion, sa patrie, son père, pour fuir avec un aventurier qu'elle aime, et dont jamais elle ne fut aimée. Atide liée par le devoir et par l'amour à Ramire, Atide confidente de sa rivale, et généreuse au point de vouloir se sacrifier, n'excita pas, à beaucoup près, la même compassion qu'Atalide, jalouse de Roxane, et se perdant par sa jalousie même. Voltaire se trompa donc avec infiniment d'esprit. Peut-être, si l'on n'eût pas connu Bajazet, Zulime eût-elle été plus heureuse : mais ce qui doit excuser la méprise de Voltaire, et ce qui relève sa gloire, c'est l'aveu modeste qu'il en fait dans la préface de cette pièce, et l'hommage qu'il y rend à Bajazet. Son génie, il est vrai, sembla se reposer dans Zulime ; mais bientôt Mahomet parut.

MAHOMET.

Cette pièce, l'un des plus importants ouvrages de l'auteur, est encore une de ces créations nouvelles qui caractérisent essentiellement son génie. Elle est dirigée contre le fanatisme, l'une des plus dangereuses maladies de l'esprit humain, et l'une des principales causes des malheurs du monde. C'est surtout dans les États où domine une religion exclusive et intolérante, que cette maladie a produit le plus de ravages : Mahomet doit donc être regardé comme un véritable service rendu aux nations, comme un bienfait envers l'humanité.

Si l'auteur l'eût osé, lui qui a prédit qu'un jour la Saint-Barthélemi fournirait à la scène un sujet de tragédie, il eût choisi le sien dans notre propre histoire qui, malheureusement, ne lui en eût offert qu'un trop grand nombre. Mais, dans la servitude où le despotisme tenait enchaînés tous les arts, l'auteur fut réduit à paraître se détourner de son but, pour y parvenir. Il choisit Mahomet comme fondateur d'une religion qui nous est étrangère, et dont on pouvait sans con-

séquence attaquer le fanatisme. Il lui supposa des crimes vraisemblables dans un faux prophète qui veut établir sa mission sur la violence et sur l'imposture, mais que pourtant Mahomet ne commit jamais, et dont, à notre honte, nos annales chrétiennes fourniraient plus d'un exemple. Malgré toutes ces précautions, et quelque soin que l'auteur eût pris pour voiler sa marche, il n'échappa pas à la persécution. La pièce, à peine représentée, fut dénoncée comme un ouvrage impie et scandaleux ; c'est ainsi que le Tartuffe l'avait été dans l'autre siècle : on peut en conclure que l'hypocrisie et le fanatisme ont toujours eu en France de puissants protecteurs. Louis XIV, qui sut allier des idées de gloire au despotisme le plus absolu, Louis XIV protégea contre les dévots le chef-d'œuvre de Molière. L'auteur de Mahomet, sous un gouvernement plus faible, et alors plus asservi encore au clergé, ne trouva point de protecteurs : mais il déconcerta ses ennemis par une idée non moins hardie que sa pièce même. Il imagina de dédier Mahomet au pape Benoît XIV. Ce pontife, l'un de ceux qui ont honoré le siége de Rome, agréa la dédicace, et se conduisit envers l'auteur, non en prêtre, mais en prince. Ce fut sans doute un des beaux moments de la vie de Voltaire. Mahomet approuvé en quelque sorte par le pape, trouva

peu de difficultés à être remis au théâtre, et la voix publique l'a placé au rang des chef-d'œuvres de la scène. Nous ne connaissons rien de supérieur à l'entrevue de Mahomet et de Zopire au second acte, rien de plus pathétique et de plus terrible que la fin du quatrième. Le style, quoique moins égal, moins brillant que celui d'Alzire, est plein de beautés fortes qui répondent à l'importance du sujet. A la vérité, c'est une des pièces où, d'après sa manière libre et indépendante, l'auteur a le plus sacrifié la vraisemblance à l'effet théâtral; mais le public, subjugué par ses grands talents, s'était familiarisé enfin avec cette manière; et Mahomet n'en est pas moins une des plus grandes leçons que le théâtre ait donnée aux hommes. Aucun des ouvrages de Voltaire n'a eu plus d'éclat aux yeux des philosophes: cependant, s'il nous était permis de prononcer, Alzire, dont les situations ne sont pas moins neuves, et dont l'intérêt plus doux, quoique très-tragique, ne va point jusqu'à l'horreur; Alzire, écrite en général avec plus de soin, nous paraîtrait mériter la préférence.

MÉROPE.

MÉROPE, la première pièce sans amour qui ait été tentée avec succès depuis le chef-d'œuvre d'Athalie ; Mérope, traitée avec la noble simplicité des tragédies grecques, nous paraît l'ouvrage le plus parfait de Voltaire. Alors son génie avait acquis toute sa maturité, et quoique pour affaiblir sa gloire, on ait osé dire qu'il devait toutes les beautés de sa pièce à la Mérope du marquis Maffei, l'injustice de ce reproche fut bientôt démontrée à tous ceux qui étaient à portée de juger la pièce italienne.

Un la Chapelle, académicien obscur, avait traité ce sujet sous le nom de Théléphonte ; la Grange-Chancel, sous le nom d'Amasis, et ce dernier ouvrage s'était soutenu au théâtre avec quelque éclat : mais tous ces essais disparurent devant Mérope, qui fut accueillie avec transport, et qui méritait cet accueil.

Au troisième acte, à l'instant où Mérope, croyant venger son fils, est prête à l'immoler ; à l'instant où Narbas l'arrête, le public appela l'auteur à grands cris, et ne permit

d'achever la représentation, qu'après qu'il se fut montré pour jouir de cet hommage. Ces acclamations ont été depuis indignement prodiguées : mais on sent combien il était flatteur d'en être honoré le premier. Une actrice qui, par ses talents supérieurs, méritait de s'associer à la gloire du poète, la célèbre Mademoiselle Dumesnil, partagea les transports du public, et le souvenir de cette belle journée ne s'éteindra qu'avec le théâtre. Jamais l'art de la représentation ne fut porté plus loin, et le succès de l'actrice fut égal à celui de l'auteur.

LA PRUDE.

L'AUTEUR, dans l'avertissement qui précède cette pièce, nous apprend qu'elle n'est qu'une esquisse légère d'une fameuse comédie de Wicherley, non moins estimée en Angleterre que ne l'est en France le Misanthrope, et dont l'intrigue est même beaucoup plus intéressante.

Si d'après la pièce française on peut se permettre de juger l'ouvrage anglais, il paraîtra bien surprenant qu'une nation éclairée puisse le comparer au Misanthrope : mais ce n'est pas à nous de prononcer sur le mérite de Wicherley. Ce qui nous étonne, c'est que long-temps avant sa caducité, Voltaire ait pu se montrer si inférieur à lui-même. On reconnaît dans la Prude, la manière et les défauts de l'Enfant prodigue, mais on n'y trouve aucune de ses beautés ; le lecteur est à peine consolé par quelques détails ; cette pièce enfin fut pour l'auteur un de ces instants malheureux où le génie sommeille. Il paraît cependant, par sa correspondance, qu'il tenait à ce faible ouvrage, et qu'il eût desiré que les comédiens vou-

lussent s'en charger. On voit même par deux prologues recueillis par les éditeurs de Khell, qu'il avait fait représenter cette comédie sur les théâtres de Sceaux et d'Anet, devant madame la duchesse du Maine : il est donc vrai que les plus grands hommes ne sont pas exempts des faiblesses communes !

SÉMIRAMIS.

Lorsque, des débris d'Artémire, l'auteur composa Mariamne, il n'en fit, comme nous l'avons observé, qu'une pièce élégante, mais froide, et très-inférieure à son OEdipe. Il employa plus heureusement les matériaux d'Éryphile à composer la tragédie de Sémiramis.

Éryphile avait été représentée avec un faible succès, la même année que Zaïre. Le public y trouva de grandes beautés, mais de grands vuides qui laissaient languir l'action. L'auteur qui sans doute en reconnut les défauts, ne permit pas qu'elle fût imprimée; mais seize ans après, ce même sujet, qu'il traita sous d'autres noms, lui fournit un des plus beaux ouvrages dont il ait enrichi le Théâtre.

Un magnifique spectacle, auquel se refusait encore notre scène mal construite et mal décorée, un genre de merveilleux familier aux anciens, et que l'auteur avait déjà tenté dans Éryphile, mais qui, dans nos préjugés, appartenait plutôt à l'Opéra qu'à la Tragédie; enfin une pompe de style digne

du genre, et sans laquelle le merveilleux, loin d'ajouter à l'illusion, ne prêterait qu'au ridicule ; telles furent les grandes ressources que le génie de Voltaire employa dans Sémiramis, dont le succès pourtant fut d'abord très-disputé. Mais il fallut se rendre à la majesté d'un style vraiment tragique, et dans lequel l'auteur s'était évidemment proposé celui d'Athalie pour modèle. Sémiramis est en effet l'ouvrage qui s'en approche le plus, et c'est le plus grand éloge que nous puissions lui donner.

Envain renouvela-t-on, avec plus d'exagération que de vérité, les reproches d'invraisemblance, dont nous ne prétendons pas entièrement le justifier ; en vain l'ombre de Ninus, déjà précédée dans Éryphile par celle d'Amphiaraüs, dont il ne restait qu'un faible souvenir, fournit-elle à la critique quelques bonnes, et une foule de mauvaises plaisanteries ; la réputation de l'auteur et les beautés de la pièce prévalurent. Si cette ombre peut mériter quelque reproche, c'est uniquement parce qu'elle inspire plus d'étonnement que de terreur. Peut-être, au lieu de l'offrir aux yeux, eût-il fallu n'en supposer l'existence que dans l'imagination effrayée de Sémiramis. C'est du moins ce que Shakespear a osé très-heureusement dans sa tragédie de Macbeth. Invisible et muette, mais toujours présente au coupable, cette

ombre eût produit d'autant plus d'effet, qu'en ne la présentant qu'à l'imagination, c'était lui donner de la vraisemblance.

Ce fut la célèbre Dumesnil qui fut chargée du rôle de Sémiramis, et qui ne s'y montra pas avec moins d'éclat que dans Mérope. La pièce d'ailleurs ne fut alors que médiocrement secondée par les autres acteurs; mais on se souvient encore de l'effet imposant et terrible que produisit, quelques années après, le talent sublime de le Kain, dans le rôle de Ninias.

Nous devons observer que Sémiramis fut la première tragédie dans laquelle l'auteur, importuné d'une cabale jalouse qui affectait de le placer fort au dessous de Crébillon, se permit de traiter un sujet déjà traité par cet écrivain. Aujourd'hui la Sémiramis de Crébillon est à peine connue, et n'est lue de personne, tandis que celle de Voltaire, n'eût-elle que le mérite du style, subsistera tant que la belle poésie conservera des amateurs.

NANINE.

Le roman de Paméla, du célèbre Richardson, quoique très-inférieur à ceux qu'il a donnés depuis (1), avait produit, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, une grande sensation. La Chaussée, un de ceux qui a donné parmi nous le plus de réputation à ce genre de comédie intéressante, s'empara le premier de ce sujet, qui semblait fait pour lui. Boissy, toujours attentif à saisir les évènements du jour, le traita aussi à sa manière : aucun de ces ouvrages ne se soutint au théâtre. Enfin Voltaire, en se jouant, imagina de rajeunir ce sujet sous le nom de Nanine ; et cette jolie bagatelle, marquée à l'empreinte de son génie, est une des petites pièces qu'on revoit sur la scène avec le plus de plaisir, et qu'on joue le plus ordinairement en société. Elle est de ce genre mixte qu'il avait adopté dans l'Enfant prodigue, c'est à dire, mêlée d'intérêt et de comique. Le comique en est d'un meilleur ton ; le personnage de la vieille marquise d'Olban est même une imitation assez heureuse de ce-

(1) Les lettres de Miss Clarisse surtout, et l'histoire du chevalier Grandisson.

lui de madame Pernelle dans Tartuffe ; mais le pathétique est toujours ce qu'il y a de mieux. Nanine est vraiment intéressante ; et le rôle du comte d'Olban, rempli de beaux détails, fut parfaitement rendu par le célèbre Grandval. Le plan de la pièce n'est pas trop bien tissu ; ce qui en forme le nœud, est une lettre écrite par Nanine à son vieux père, et conçue de manière qu'on peut la croire adressée à un amant ; ce n'est qu'une répétition du billet équivoque adressé à Nérestan par Zaïre : ressort qui ne suppose pas un grand effort d'invention, et qui paraît encore plus mal imaginé dans la comédie que dans la tragédie. Le style de la pièce est d'ailleurs fort inégal ; quelquefois même les règles de la versification n'y sont pas très-respectées, et c'est une licence que l'auteur prit assez fréquemment dans ses comédies, depuis l'Indiscret et l'Enfant prodigue. On voit par là qu'il attachait peu d'importance à ce genre d'ouvrages ; et c'est encore une nouvelle preuve qu'alors il ne travaillait pas de génie : car on ne néglige point un genre où l'on se sent porté par la nature. Quoiqu'il en soit, Nanine est sa plus jolie comédie ; il y aurait de l'injustice à la juger avec rigueur, et lorsqu'elle parut, Voltaire était le seul de qui l'on pût attendre une pièce dont les défauts sont rachetés par des beautés si piquantes.

LA FEMME QUI A RAISON.

Après Nanine, il est dur d'être amené par l'ordre chronologique à *la Femme qui a raison*. Voltaire n'annonce lui-même cette dernière pièce que comme un impromptu de société auquel plusieurs personnes mirent la main, et qui fit partie d'un divertissement donné en 1749, au roi Stanislas, duc de Lorraine. Ces ouvrages de plusieurs mains sont rarement bons, et devraient mourir dans la société qui les a vus naître.

Il y a quelque ressemblance entre cette bagatelle et la jolie comédie du *Retour imprévu :* mais l'extrême différence de l'exécution laisse à peine appercevoir ce qu'il y a de commun dans les deux ouvrages. La gaîté comique de Regnard est naturelle et franche ; celle de Voltaire est recherchée et tombe presque toujours dans le bas. Il reprenait cependant avec sévérité dans les autres, ce qu'il se permettait à lui-même : voyez ses remarques sur la comédie du Men-

teur. Il y reproche à Corneille des plaisanteries moins mauvaises que les siennes :

» On n'a que trop long-temps, dit-il, avili » la comédie par ce bas-comique, qui n'est » point du tout comique ». Il avait donc le sentiment du genre ; mais la nature, si libérale d'ailleurs à son égard, lui en avait refusé le génie.

ORESTE.

L'Électre de Crébillon était en possession du théâtre, et passait même pour un des chef-d'œuvres de l'auteur, qui n'a fait aucun chef-d'œuvre, quoiqu'il fût né avec du génie : c'est que Crébillon avait peu de lettres, un cercle d'idées très-étroit, qu'il devait tout à la nature, et qu'il n'avait jamais été cultivé.

Blessé des défauts de cette pièce défigurée par un double amour, et dans laquelle le plus beau rôle est précisément étranger au sujet ; choqué d'ailleurs des négligences du style, des fautes contre la langue, et surtout de l'injustice d'un parti qui affectait d'élever Crébillon fort au-dessus de lui, Voltaire fit la tragédie d'Oreste, secondé du génie de Sophocle, que Crébillon n'avait pas même songé à prendre pour modèle, et que peut-être il ne connaissait pas. Aux yeux de ceux qui savent juger, la victoire ne pouvait être douteuse ; elle fut cependant disputée long-temps à Voltaire ; la vieillesse de

Crébillon prolongea l'indulgence du public pour Electre, qui se soutint encore au théâtre malgré le succès d'Oreste, mais dont la réputation commence à baisser sensiblement.

La tragédie d'Oreste, comme celle de Mérope, réunit au mérite de la simplicité grecque, celui de n'être affaiblie par aucune intrigue d'amour. Le rôle d'Electre n'est pas moins beau que chez Sophocle; mais Clytemnestre est beaucoup plus intéressante. criminelle et punie, comme Sémiramis, c'est, en quelque sorte, le même personnage reproduit par l'auteur, mais dans des situations et des attitudes différentes. Le seul reproche qu'on aurait à lui faire, c'est d'avoir mis trop de précipitation à composer cette pièce. Ayant à lutter à la fois contre un parti nombreux, qui cherchait à l'abaisser, et contre un rival d'une réputation imposante, il ne devait négliger aucun moyen d'assurer son triomphe : cependant il paraît certain qu'il ne prit pas tous ses avantages, et les inégalités du style d'Oreste sembleraient même annoncer un commencement de décadence. Parmi de très-grandes beautés, on y trouve quelques traces de déclamation; mais malgré ces légers défauts, cette tragédie conservera toujours au théâtre les suffrages du public instruit. La conduite en est infiniment supérieure à celle d'Electre; les prin-

cipaux caractères y sont mieux tracés ; enfin la scène de l'urne paraît digne du génie de l'auteur dans ses plus belles années, et l'on ne cesse d'admirer cette tête infatigable, toujours active, et toujours tourmentée du besoin de produire.

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE.

Le Catilina de Crébillon ne valait pas, à beaucoup près, son Électre; mais il était presque octogénaire quand cette pièce, annoncée au public depuis trente ans, fut représentée. Elle fut accueillie avec une indulgence qui ressemblait à un succès; les ennemis de Voltaire feignirent de l'admirer; quelques-uns même crurent l'admirer de bonne foi. Une femme de la cour (1), que Voltaire avait trop flattée, qui jouissait d'un grand crédit, et qui commandait en quelque sorte à l'opinion, parce qu'on la redoutait, se déclara la protectrice du vieux poète, et reçut l'hommage de la pièce. Voltaire plus jaloux de la faveur qu'il ne lui convenait de l'être, mais plus avide encore de gloire, indigné d'entendre proclamer Crébillon l'Hercule de la tragédie, et plus indigné encore des défauts de Catilina qui semblait avoir réussi, quoique Cicéron et l'histoire y fussent indignement outragés, se

(1) Madame de Pompadour.

pressa de faire Rome sauvée, dont le triomphe fut à la fois plus éclatant et moins contesté que celui d'Oreste. On vit dans cet ouvrage un homme éloquent en beaux vers, ce que Crébillon n'avait jamais été ; un homme enrichi de toutes les connaissances de l'histoire, et qui savait en enrichir son sujet ; on reconnut, on admira Cicéron, avec qui Voltaire avait quelque ressemblance par sa passion pour la gloire, et par l'universalité de ses talents ; on n'admira pas moins le personnage de César, si heureusement introduit dans cette pièce, et présenté tel qu'il s'est peint lui-même, et tel que les historiens nous l'ont offert.

Crébillon avait fait de son Catilina une espèce de caricature colossale, en ne lui opposant aucun contraste, en dégradant Cicéron, en un mot, en ne l'entourant que de personnages si petits que sa grandeur paraissait démesurée ; Voltaire le réduisit à ses proportions, et Cicéron fut vengé.

Rome sauvée n'est point de ces tragédies qui font verser des larmes ; le salut de Rome est plutôt un objet de politique que d'intérêt. Cette pièce est donc plus faite pour le cabinet que pour le théâtre ; mais c'est un des ouvrages distingués de l'auteur ; la touche en est fière, mâle, hardie, et le génie de Voltaire s'y montre encore avec beaucoup d'éclat.

L'ORPHELIN DE LA CHINE.

Corneille que l'on regarde assez généralement comme le poète de la liberté, parce qu'il sut en donner l'attitude fière et imposante à quelques-uns de ses personnages, mais qui, dans Cinna et même dans les Horaces, a consacré plus d'une maxime de servitude ; Corneille a présenté le premier au théâtre l'exemple d'un de ces sacrifices que l'on serait tenté de croire impossibles, si l'on ne savait jusqu'où peut s'étendre l'ascendant des préjugés. Léontine est censée, dans la tragédie d'Héraclius, avoir livré son propre fils à la mort, pour sauver la vie du fils de son empereur. Le fait est purement de l'imagination de Corneille : aucun des enfants de Maurice n'échappa à la cruauté de Phocas, et le successeur de ce tyran, Héraclius, n'appartenait nullement à la famille de ce malheureux empereur. Il est vrai que dans la tragédie dont nous parlons, le sacrifice de Léontine est achevé long-temps avant que la pièce commence ; c'est bien le fondement de l'action, mais ce n'en est pas le sujet.

Voltaire, dans l'Orphelin de la Chine,

mit au contraire en action ce même fanatisme d'un sujet pour le sang de ses maîtres. Un Mandarin, nommé Zamti, ne balance pas à vouloir sacrifier son fils unique au salut d'un orphelin au berceau, triste et dernier rejeton de la famille impériale, Quelque révoltant que paraisse un pareil sacrifice, nous répétons qu'il n'est pas impossible ; il n'est que trop prouvé par l'histoire que le fanatisme n'appartient pas exclusivement aux opinions religieuses.

Voltaire oppose, dans cette pièce, aux sentiments outrés de Zamti, les sentiments d'une mère qui sait mettre à leur place tous ses devoirs, et qui, en conservant le respect qu'elle doit au sang de ses rois, ne l'exagère pas cependant au point de lui sacrifier les lois primitives, les lois sacrées de la nature ; tel est le personnage d'Idamé, l'un des plus beaux et des plus intéressants que l'auteur ait mis sur la scène.

Ce n'est point le seul mérite de cette tragédie. La sagesse d'une nation policée, qui l'emporte sur la férocité d'une nation conquérante, mais sauvage, et qui finit par faire adopter aux vainqueurs les lois, les usages, les mœurs du peuple vaincu ; le contraste enfin des Chinois civilisés depuis long-temps, et des Tartares encore indisciplinés, donnent à cette pièce un caractère d'originalité philosophique, qui lui conservera toujours un

rang distingué parmi les bons ouvrages de l'auteur.

Quoique cette matière parût abondante, il crut cependant devoir y mêler de l'amour. C'est un dépit amoureux qui semble avoir fait naître à Gengis le projet de conquérir la Chine ; c'est enfin le sentiment d'une ancienne passion, réveillée tout à coup à la vue d'Idamé, qui devient le principal ressort de la pièce. A quelques nuances près, Gengis, passant tour à tour de l'amour à la fureur, et de la fureur à l'amour, est précisément le Pyrrhus d'Andromaque. Quelquefois même il mêle à ses emportements quelques expressions qui rappèleraient plutôt l'idée d'un héros de roman, que celle d'un conquérant tartare : mais on ne retrouve pas moins dans cet ouvrage la manière savante de Voltaire. Le personnage d'Idamé, plusieurs traits de celui de Gengis, de très-beaux détails, enfin un dénouement très-heureux, conserveront cette tragédie au théâtre. Le talent supérieur de Mademoiselle Clairon, chargée du rôle d'Idamé, le célèbre Le Kain, qui se surpassa, et qui n'a pas été remplacé dans celui de Gengis, portèrent au plus haut degré l'illusion de la représentation : de pareils acteurs faisaient disparaître les fautes ; et jamais le génie du poète n'avait été plus heureusement secondé.

SOCRATE.

Des charlatans de théologie ne se bornaient pas à attaquer des charlatans de philosophie, ce qui aurait pu n'être que plaisant; mais ils attaquaient avec fureur cette philosophie qu'il faut toujours respecter, quand elle ne dégénère pas en licence, et que l'hypocrisie a trop souvent calomniée. Voltaire qui n'entendait pas raillerie, pour peu que la philosophie lui parût compromise, et qui nous écrivait à nous-mêmes qu'il était à l'égard des philosophes, ce qu'était Ninon l'Enclos (1) à l'égard des femmes, Voltaire

(1) Ninon convenait bien que parmi les femmes de son temps, il y avait beaucoup de *catins*; mais elle voulait qu'on leur en épargnât le nom. Voltaire, qui ne se connaissait pas moins en philosophes que Ninon en femmes, sollicitait pour eux les mêmes égards: pour l'honneur de la philosophie, il ne voulait pas qu'on leur donnât le nom que plusieurs d'entre eux méritaient; et personne ne le savait mieux que lui.

Voyez, dans les œuvres de Palissot, édition de Didot le jeune, sous la date de 1788, tome 4, page 360, la lettre de Voltaire, où ce singulier aveu lui échappe. On conçoit combien les prétendus philosophes en dûrent être humiliés: mais qu'avaient de commun tous ces charlatans avec la vraie philosophie qu'il faut bien se garder d'insulter?

voulut rendre ces charlatans de théologie ridicules, en mettant leur fanatisme en action dans la Mort de Socrate. L'allusion était évidente : aussi quelques intolérants de Sorbonne, quoique Voltaire se fût déguisé sous le nom de Fatéma, eurent-ils encore le crédit d'empêcher la représentation de la pièce.

Les personnages de Socrate et du jeune Sophronime ont cette noblesse que Voltaire savait toujours donner à la raison ; celui d'Aglaé est plein de candeur et de graces ; enfin le rôle de Xantippe répond assez à l'idée qu'on nous a donnée de la femme de Socrate ; les seuls caractères qui soient un peu chargés, sont ceux des tartuffes de religion, quoiqu'il soit difficile pourtant de calomnier ces messieurs.

On voit qu'au milieu de ses grandes occupations, Voltaire savait à propos lancer une pièce qui ne lui coûtait pas plus qu'une brochure. Il était bien sûr d'être reconnu, et de chagriner ses ennemis : c'est tout ce qu'il voulait, et l'on ne conçoit pas comment cette tête infatigable pouvait suffire à tant de travaux.

TANCRÈDE.

Cette pièce, la dernière de l'auteur qui se soit soutenue avec éclat au théâtre, est une de celles où il a le plus sacrifié la vraisemblance à l'effet. Nous avons développé, dans les remarques particulières, les petits moyens dont il paraît avoir abusé. On pourrait en trouver du même genre dans Zaïre, nous le savons, et nous l'avons observé : mais qu'il y a loin du style de Zaïre à celui de Tancrède! Dans cette dernière pièce, la décadence, non de l'homme, mais du poète, se fait sentir dès les premières scènes. On y reconnaît une main fatiguée, qui cherche à se dissimuler sa faiblesse par une innovation qui ne la rend que plus sensible. L'auteur substitua les vers à rimes croisées au rythme qu'il avait employé jusqu'alors, et cette nouvelle mesure, dénuée de précision et d'énergie, n'offrait plus aux connaisseurs qu'un coloris presque effacé. Corneille, à la fin de sa carrière, s'était servi du même expédient. En changeant de manière, dans Agésilas, il avait cru rajeunir son style : mais Agésilas est le plus médiocre de ses mauvais ouvrages, au lieu qu'il reste dans Tancrède du mouvement, des scènes heureuses, quelques situa-

tions fortement tragiques, enfin plusieurs traits de génie. Les rôles de Tancrède et d'Aménaïde, tous deux supérieurement rendus dans la nouveauté de la pièce, parurent offrir encore de très-grandes beautés. Ces deux rôles sont devenus même des rôles de début pour les jeunes acteurs qui se croyent appelés aux grands effets de la scène ; et tant qu'ils seront bien remplis, Tancrède pourra se soutenir à la représentation.

Les mœurs, le costume de l'ancienne Chevalerie, qui n'avaient point encore été présentés au théâtre, parce qu'ils semblaient peut-être appartenir plutôt au genre des romans qu'à celui de la tragédie, furent pour le public une nouveauté attrayante, et favorable au succès de l'ouvrage. On ne pouvait du moins se dispenser d'admirer la fécondité de l'auteur, et les ressources qu'il conservait encore dans un âge où toutes les facultés de l'imagination dégénèrent chez les hommes les plus heureusement organisés. Le génie poétique de Voltaire commençait à s'éteindre, mais il était toujours l'honneur de la France, et si nous l'osons dire, le chef de son siècle. Personne encore ne pensait et ne s'exprimait plus fortement que lui ; en un mot, il aurait pu, même dans sa vieillesse, se fonder une réputation qui eût honoré bien des jeunes gens ; et jusqu'à sa mort, aucun de nos écrivains ne mérita de lui être comparé.

L'ÉCOSSAISE.

FRÉRON abusait depuis long-temps de son métier d'écrivain folliculaire, pour décrier, s'il l'avait pu, ceux des gens de lettres qui s'étaient le plus distingués par leurs talents. Il avait surtout fatigué Voltaire de ses critiques injurieuses. Ce grand homme que le mépris eût beaucoup mieux vengé, ne dédaigna pas de descendre dans l'arène avec l'écrivain de feuilles, et le livra non seulement au ridicule, mais à la haine publique, dans l'Écossaise. Sous le nom de Frélon, remplacé au théâtre par celui de *Wasp*, qui veut dire *Guêpe* en anglais, il fit de ce malheureux la plus maligne caricature. Les traits sans doute étaient fort exagérés ; Fréron avait dans l'esprit plus de malice que de noirceur, et ses torts tenaient moins à son caractère qu'à son métier. Cependant la nation, périodiquement insultée dans les hommes qui, par leur célébrité, avaient le plus de droits à ses suffrages, légitima, si nous l'osons dire, la vengeance de Voltaire, en l'applaudissant. Aujourd'hui pourtant ce n'est plus le personnage de Wasp, qui paraît at-

tirer les spectateurs, mais celui de Lindane, et surtout celui de Fréeport, caractère vraiment original et digne de la bonne comédie : ce qui prouve que l'auteur, même dans un genre où il n'était point appelé par la nature, pouvait avoir des bonnes fortunes. Il est évident que c'est le personnage qui a servi de modèle au Bourru bienfaisant de l'estimable Goldoni, et que par conséquent le succès mérité de ce dernier ouvrage appartient en partie à Voltaire.

L'Écossaise est écrite en prose; et dans le style de la comédie, qui doit être familier sans bassesse, la prose de l'auteur nous paraît beaucoup plus naturelle que ses vers. Cette pièce présente en effet des détails plus vrais, plus rapprochés du genre, qu'aucune autre de ses comédies ; elle n'est pas cependant du véritable genre comique, que Voltaire n'avait tenté qu'une seule fois dans l'Indiscret.

C'est un roman intéressant, que quelques situations pathétiques et le rôle piquant de Fréeport ont conservé au théâtre depuis près de trente ans. L'auteur l'écrivit très-vîte ; mais il savait imprimer sur les ouvrages même qu'il avait le moins travaillés, un cachet qui n'appartenait qu'à lui, et qui était presque toujours un présage de succès.

LE DROIT DU SEIGNEUR.

Cette comédie fut d'abord représentée en cinq actes, sous le titre peu convenable de *l'Ecueil du Sage*. L'auteur crut devoir la réduire ensuite en trois actes, telle que nous l'avons donnée dans notre édition, et telle qu'elle fut remise au théâtre en 1778, peu de temps après sa mort.

Comme elle est fondée sur un de ces abus féodaux dont on respectait encore le principe, quoique tout le monde en reconnût l'absurde injustice, on ne permit point à Voltaire de désigner ouvertement cet abus seigneurial dans le titre de la pièce; et c'est une nouvelle preuve de la tyrannie que, même dans de petites choses, les inquisiteurs de la pensée exerçaient alors sur les gens de lettres.

L'usage ridicule et immoral dont il s'agit dans cette comédie, a réellement existé, et c'était une de ces institutions bizarres établies par le despotisme des grands sur leurs vassaux. Ce droit du seigneur s'appelait droit de *cuissage* ou de *prélibation;* les jeunes mariées y étaient assujéties le jour de leurs noces. Il est arrivé que des moines jouissaient de ce droit, et l'on imagine bien

qu'ils n'étaient pas les moins exacts à le prélever. De nos jours la décence l'avait aboli ; mais il en existait une foule d'autres, qui tous ont disparu à l'époque de la liberté, et qui ne renaîtront pas.

Cette pièce, mêlée d'intérêt, de comique et de burlesque, comme toutes les comédies de l'auteur, à l'exception de l'*Indiscret*, de *Nanine* et de l'*Écossaise*, qui ne sont point entachées de ce genre trivial, est écrite dans cette mesure de vers que l'auteur semblait avoir adoptée depuis l'*Enfant Prodigue ;* mais le style en est moins soigné. Elle a quelques détails très-piquants, mais toujours accompagnés de ces bizarreries que nous avons remarquées avec peine dans ses autres pièces du même genre. Elle a, vers la fin, quelque ressemblance avec Nanine. Le marquis du Carrage y devient amoureux d'une jeune paysane, dont il est tenté de faire sa femme, malgré le préjugé du rang : mais il ne l'épouse qu'en apprenant qu'elle est véritablement une fille de qualité. On voit que Voltaire faisait ici quelque sacrifice au préjugé qu'il avait combattu dans Nanine ; mais Nanine est restée, et le Droit du Seigneur n'a pas eu le même succès. Ce n'est pas que dans toutes les parties susceptibles d'intérêt, ou qui peuvent donner lieu à des idées philosophiques, on ne retrouve toujours le talent et la manière de l'auteur.

OLYMPIE.

Le sort d'Olimpie semble fixé ; elle a paru et reparu au théâtre avec un médiocre effet. L'auteur, âgé de soixante-neuf ans, crayonna cette tragédie en six jours. Par sa longue habitude du travail, il avait acquis cette inconcevable facilité, et il s'y livrait entièrement dans les dernières années de sa vie. On sent tout ce qu'une pareille facilité devait entraîner de négligences, et combien, au déclin de sa carrière, cette manière expéditive pouvait compromettre sa réputation.

Olympie aime Cassandre, comme Zaïre aime Orosmane; elle retrouve Statira sa mère, comme Zaïre retrouve Lusignan ; elle apprend aussi, comme elle, qu'elle doit sacrifier les plus doux sentiments de son cœur, et haïr ce qu'elle avait adoré. Olympie éprouve les mêmes combats ; mais Voltaire était loin des beaux jours où il fit Zaïre. Le besoin de produire existait encore ; mais le feu du génie ne se faisait plus sentir que par intervalles.

Aucune des pièces qu'il a données depuis n'étant demeurée au théâtre, quoiqu'on dût peut-être essayer d'y en remettre quelques-unes (1), la plupart même n'ayant pas été représentées, elles n'ont fourni à notre édition que très-peu de remarques. Il nous eût paru trop dur de nous appesantir sur la décadence d'un grand homme, dont nous avons toujours respecté le génie et chéri la gloire. Au lieu de chercher dans ses dernières pièces les tristes preuves de l'inévitable effet du temps, notre principale attention s'est portée sur un petit nombre de vers heureux que nous avons eu soin de faire observer, et sur quelques traits de maître (car il s'en trouve encore) où son génie semble se réveiller avec force et se rapprocher de son ancienne splendeur.

Nous avons dit que dans ses plus faibles ouvrages, il n'était pas descendu à la médiocrité des dernières pièces de Corneille, et en lui rendant cette justice, nous n'avons

---

(1) Telles qu'Olympie elle-même, les Scythes, Sophonisbe surtout, etc. etc. Ces pièces débarrassées de quelques négligences, et de quelques longueurs, serviraient du moins à varier le répertoire des comédiens, et leur permettraient d'en laisser reposer d'autres, dont ils ont épuisé le succès, et qu'ils aviliront même, comme nous l'avons déjà dit, à force de les prodiguer.

pas prétendu lui attribuer sur ce grand homme une supériorité qu'il ne doit qu'à la différence des temps. L'art que Corneille avait élevé si haut, n'avait pas cependant été porté, par ce fondateur du théâtre, à la perfection qu'il devait atteindre. Quand la vieillesse eut glacé son génie, il dut nécessairement conserver les formes sauvages, qu'il n'avait pas entièrement perdues, même dans les jours de sa gloire. La langue avait fait des progrès depuis ses chef-d'œuvres, et personne n'avait plus contribué que lui-même à la perfectionner ; mais enfin, cette langue enrichie n'était plus celle de sa jeunesse, et Corneille tenait involontairement aux habitudes de ses premières années ; un sentiment de fierté pouvait même l'y retenir, et lui faire dédaigner ce qu'il regardait comme des innovations, dont son génie avait su se passer : telles furent sans doute les causes de l'extrême bizarrerie de ses derniers ouvrages. Voltaire, né dans des temps plus heureux, ne pouvait descendre que relativement à lui-même, et à l'époque où il avait vécu : ses dernières pièces ne purent donc devenir barbares. Racine, qui eut l'avantage de ne pas vieillir, Racine, s'il eût vieilli, aurait pu tomber dans la froideur, dans la faiblesse, et non dans la barbarie. C'est aussi ce qui arriva à Voltaire ; mais il conserva toujours l'empreinte de cette phi-

losophie dont lui-même avait tant étendu l'empire, et qu'il avait en quelque sorte rendue populaire. Le poète s'était éclipsé, mais on retrouvait toujours le penseur; et c'est ce caractère qui distingue encore ses derniers ouvrages.

LE TRIUMVIRAT.

VOLTAIRE n'avait jamais montré l'intention sérieuse de se cacher au public, que lorsqu'il voulut essayer un nouveau genre dans l'Enfant Prodigue. Ce fut à l'époque du Triumvirat que, sans pouvoir en imposer à ceux qu'une longue expérience avait familiarisés avec son style, il prit l'habitude de donner ses pièces sous des noms supposés. Le Triumvirat fut annoncé et représenté comme l'essai d'un jeune auteur.

Il voulait faire passer les Guèbres pour un ouvrage posthume de Desmahis.

Il prenait le nom de Lantin dans Sophonisbe, etc. etc.

Peut-être imaginait-il que le public commençait à se lasser de sa gloire : il connaissait trop bien les hommes pour ne pas savoir que l'admiration est un des sentiments qui leur pèse le plus, et qui s'use le plus vite ; il aspirait encore à des succès, mais il était fatigué de lutter contre l'envie, et il se flattait de lui donner le change : cependant il aurait dû prévoir l'inutilité de ces déguisements. Quelque nom qu'il prît, sa manière était trop connue, et ne tardait pas à le déceler. Ce n'est pas, comme l'a prétendu

une femme de beaucoup d'esprit (1), qu'il n'eût qu'une même couleur, un même ton dans tous ses ouvrages. Aucun homme, au contraire, n'a traité plus de genres dans le style propre à chacun d'eux, et par conséquent n'a mieux su changer de manière.

Assurément on ne retrouve point dans la Pucelle le pinceau de la Henriade, l'auteur du siècle de Louis XIV dans Babouc, ni celui de Mérope dans le Pauvre Diable. En admettant que cette femme d'esprit se trompât de bonne foi, ce qui est difficile à supposer, son erreur doit paraître bien étrange. Il était aisé sans doute de reconnaître Voltaire, non que son style fût toujours le même, mais parce que, dans chaque genre, l'homme supérieur à ses contemporains se montrait toujours, et que, même dans les productions de sa vieillesse, on retrouvait encore quelques traces de son génie.

Quoi qu'il en soit (et ce trait seul eût suffi pour le faire soupçonner), dans un avis qui précédait les premières éditions du Triumvirat, il disait « que l'auteur de cette pièce » ne l'avait composée que pour avoir occa» sion de développer dans des notes les ca» ractères des principaux Romains à cette

(1) Madame de Genlis, très-inférieure à madame de Sévigné, et malgré l'universalité de ses prétentions, aussi incapable qu'elle de juger le génie.

» époque fameuse, et pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions qui effrayent et qui déshonorent » la nature humaine, depuis la proscription » de vingt-trois mille Hébreux en un jour, » à l'occasion d'un veau d'or, et de vingt-quatre mille en un autre jour, pour une » fille madianite, jusqu'aux proscriptions » des Vaudois du Piémont ».

Nous avons placé, dans notre édition, ces notes curieuses à la suite de cette tragédie, ainsi que l'avait fait l'auteur, dont il faut toujours suivre les intentions. Il paraît en effet que le sujet de cette tragédie ne l'avait tenté, que parce qu'il retraçait à son souvenir l'histoire de ces proscriptions qui ont si long-temps désolé la terre, et qu'il ne se lassait pas de rappeler, dans l'espérance qu'à force de les rendre exécrables, il ne s'en renouvèlerait plus d'exemples. Il en eût été, à la vérité, bien cruellement détrompé, à l'époque affreuse d'un triumvirat plus funeste à la France (1) que ne le fut aux Romains celui des trois brigands qui se disputaient l'empire du monde : mais sa mort, qui précéda de quelques années cette longue suite de crimes, lui épargna du moins l'horreur d'un spectacle auquel il n'aurait pas survécu, et fut pour lui un bienfait du Ciel.

---

(1) Robespierre, Couthon et Saint-Just.

LES SCYTHES.

PERSONNE n'avait employé dans la tragédie les contrastes de mœurs plus heureusement que Voltaire ; on en a vu de beaux exemples dans Alzire et dans l'Orphelin de la Chine. Il voulut en donner un nouveau dans cette pièce, en opposant les mœurs des anciens Scythes, c'est-à-dire les mœurs d'un peuple agreste et libre, à celles des Persans corrompus par le luxe, par les arts, et surtout par l'esclavage. Ces mœurs étaient à-peu-près les nôtres, et cette belle intention de Voltaire était bien digne d'un poète philosophe. Mais il nous semble que son but devait être de faire chérir cette liberté, dont le sentiment était si profondément gravé dans son cœur et dans la plupart de ses ouvrages ; cependant, il faut l'avouer, il habilla de couleurs si séduisantes les vices polis des cours, et il prêta à la simplicité rustique des Scythes une austérité si dure, si rapprochée même de la férocité, qu'on est tenté de leur préférer les Persans. Athamare, prince d'Ecbatane, et Obeïde, sont les personnages sur lesquels il a rassemblé le plus d'inté-

rêt : ce n'est donc pas la liberté que l'auteur fait aimer. Il est vrai qu'il la prend, pour ainsi dire, dans l'état de nature ; alors c'est un arbre qui n'a pas encore été greffé, et dont le fruit peut paraître amer, surtout à des hommes amollis par l'habitude des jouissances. Le poète, à la vérité, est bien le maître de choisir le système qu'il juge le plus favorable à l'intérêt qu'il veut jeter sur son ouvrage ; mais nous croyons qu'un philosophe devait en choisir un plus favorable à la liberté.

La décoration de la scène fut pour le public une nouveauté agréable ; il fut étonné de voir des cultivateurs remplacer, pour la première fois, les personnages brillants de la tragédie. A quelques inégalités près, l'exposition de la pièce est très-belle : les deux premiers actes nous paraissent renfermer ce qu'il y a de plus heureux ; l'ouvrage dégénère ensuite, et l'intérêt ne se soutient plus que faiblement et par intervalles.

CHARLOT

OU

LA COMTESSE DE GIVRY.

Cette bagatelle, représentée chez l'auteur, n'était, comme il le dit lui-même, qu'un amusement de société, écrit avec précipitation et négligence. Quoiqu'on y trouve quelques vers heureux, elle méritait d'autant moins d'être conservée, que l'objet en est bien peu philosophique, et tend à favoriser un préjugé que l'auteur avait combattu dans plusieurs de ses ouvrages. Son but paraît être de prouver que la naissance imprime un caractère ineffaçable de noblesse ou de roture dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions. Il faut avouer qu'aux yeux de la saine raison, il n'est pas de préjugé plus insoutenable et plus démenti par les faits. Dans ce ridicule système, ni le fils d'un grand ne pourrait être dégradé, quelques vices que l'on suppose dans son éducation, ni le fils d'un paysan s'élever au-dessus de

sa sphère, quelque soin que l'on se donnât pour l'instruire. Ce sujet absurde avait déjà été traité dans une mauvaise comédie de Dufresny, et plus récemment dans une pièce non moins mauvaise de Destouches, intitulée *la Force du Naturel.* Ces adulations pouvaient flatter l'orgueil de la Noblesse, mais comment des écrivains, comment Voltaire surtout pouvait-il, même dans un amusement de société, se permettre un pareil outrage à la raison !

LES GUÈBRES.

CETTE pièce est un des derniers combats que l'auteur ait livrés au fanatisme. On voit dans le discours qui la précède, toute la passion qu'il conservait encore pour son art, mais surtout ce desir, qui fut celui de sa vie entière, d'inspirer aux hommes la tolérance et la paix. Cette grande et belle intention semblait ranimer son génie, et véritablement on trouve dans cette pièce quelques morceaux où l'on reconnaît Voltaire. Il osa y introduire un simple agriculteur, nouveauté à laquelle il nous avait déjà préparés par la tragédie des Scythes, et dont les Grecs, plus rapprochés de la nature que nous, avaient donné plus d'un exemple sur leur scène moins fastueuse, mais souvent plus intéressante que la nôtre.

Cependant on n'appercevra que trop la décadence de l'âge dans la langueur de l'action; les négligences de détail s'accumulaient; le style devenait lâche et diffus; on ne retrouvait plus enfin ce coloris qui avait tant de fois couvert ses fautes et l'irrégularité de ses

plans. Le fanatisme eut encore assez de crédit pour empêcher la représentation de cette pièce; la gloire de l'auteur y perdit peu : c'est de toutes ses tragédies, après les Pélopides, celle qu'on est le moins tenté de relire, et elle n'eût jamais soutenu l'éclat de la scène.

SOPHONISBE.

Notre ancien théâtre pourrait fournir aux amateurs un grand nombre de pièces qui ne demanderaient qu'à être rajeunies. C'est un exemple que Voltaire n'a pas dédaigné de donner, et peut-être ne pouvait-il pas choisir un sujet plus heureux que la Sophonisbe de Mairet.

Cette tragédie, faite plusieurs années avant le Cid, dut étonner à l'époque où elle parut; elle fit même à son auteur une réputation qui n'est pas encore entièrement effacée. Quelque défectueuse que pût en être l'exécution, l'ordonnance en est très-régulière, et ce mérite était prodigieux pour le temps. Cette seule considération aurait dû détourner Corneille de traiter le même sujet. S'il a mis plus d'art dans la composition de sa pièce, si le style en est plus soutenu, la Sophonisbe de Mairet, que nous venons de relire, plaît encore par sa naïveté même, et nous paraît beaucoup plus attachante. Osons dire même que le grand nom de Corneille n'a pu sauver la sienne de l'oubli, et qu'il est peu de tragédies plus ennuyeuses.

Voltaire, en se bornant à corriger l'ancienne Sophonisbe, ne put éviter les défauts du sujet ; il y laissa subsister le vieux Siphax, qui n'y joue d'autre rôle que de surprendre un billet de sa femme, d'en témoigner une jalousie assez peu tragique, et de mourir dans l'intervalle du premier au second acte.

Il ne put éviter de représenter Massinisse humilié par les Romains : mais ce prince du moins ne s'abaisse point devant eux, comme dans la tragédie de Corneille ; il répond à Lélius, à Scipion même, avec la fierté de son rang, et finit par mourir en héros.

La beauté de ce dénouement en action, le grand talent que le Kain sut y déployer, le style même de la pièce, beaucoup moins négligé que celui des Guèbres et des Scythes, nous ont souvent fait regretter qu'elle n'ait pas joui plus long-temps des honneurs du théâtre, où elle serait très-digne de reparaître.

LES LOIS DE MINOS.

Cette pièce peu digne de Voltaire, n'est, à proprement parler, que le sujet des Guèbres essayé de nouveau, mais non plus heureusement. On y retrouve, dans des lieux et sous des noms différents, le même intérêt; et rien, à ce qu'il nous semble, ne prouvait mieux l'épuisement de Voltaire, que ce retour d'une imagination affaiblie sur les mêmes idées.

La seule intention nouvelle qu'il paraisse avoir eue dans cette pièce, c'est d'y faire allusion aux troubles qui divisaient alors la Pologne, et d'établir en maxime qu'avec les meilleures institutions, un roi gêné dans l'exercice de sa puissance, et dont l'autorité se trouve à chaque instant contrariée par des autorités rivales, est dans l'impuissance absolue de faire le bien.

En effet, le principal personnage des Lois de Minos, est un roi que l'auteur a placé dans une position délicate; il est dominé, dans ses propres états, par l'ambition des grands et par le fanatisme des prêtres; mais uniquement occupé du bien public, il par-

vient à se rendre absolu, et ce roi vraiment citoyen n'aspire à la toute-puissance, que pour n'être pas contrarié dans ses intentions bienfaisantes.

Il était permis au poète de feindre un pareil personnage, mais non de partir de cette supposition pour établir des maximes favorables au pouvoir arbitraire. Il est trop avéré que ce pouvoir est funeste de sa nature, qu'il conduit infailliblement à la tyrannie, et que c'est à la faiblesse des nations qui n'ont su ni s'en garantir ni s'en délivrer, qu'il faut imputer les malheurs du monde.

Voltaire haïssait avec justice l'aristocratie des parlements, des prêtres et des nobles ; mais dans la crainte d'avoir plusieurs tyrans, il semblait donner une préférence trop décidée à la monarchie absolue. Il eût été plus digne d'un philosophe tel que lui de rejeter ces deux espèces de servitude, qui ont disparu sous l'heureux gouvernement du héros libérateur de la France. Mais les idées de liberté n'avaient point encore passé le sol de l'Amérique anglaise, et personne ne pouvait prévoir la facilité avec laquelle ces plantes exotiques se naturaliseraient, non-seulement parmi nous, mais dans une partie de l'Europe.

DON PÈDRE.

Cette tragédie, commencée par l'auteur en 1761, et qu'il n'acheva qu'en 1775, n'a pas été représentée ; nous croyons cependant qu'au théâtre elle aurait eu de quoi plaire à ceux pour qui les sujets d'invention, quelque bien traités qu'ils soient, ont moins d'attrait que les sujets historiques. C'était, comme on le sait, un des genres où Voltaire excellait le plus, parce que personne n'avait mieux étudié l'histoire, et don Pèdre en offrait une nouvelle preuve. Le caractère de ce malheureux roi de Castille, trop calomnié peut-être par les historiens, nous paraît tracé d'une main fidèle et savante ; il en est de même du beau personnage de du Guesclin; celui de Léonore, à la vérité, quoique l'invention n'en soit pas sans mérite, n'eût été que d'un effet médiocre ; mais enfin la pièce, telle qu'elle est, nous semble infiniment supérieure à la tragédie de Pierre-le-Cruel, donnée quelques années auparavant, par du Belloy.

Cet auteur avait la prétention de passer pour notre premier poète national, et véri-

tablement il puisait dans notre histoire la plupart de ses sujets : mais il ne savait en tirer que des mœurs et des situations romanesques ; il était d'ailleurs, de tous nos écrivains dramatiques, celui qui avait le plus prodigué dans ses pièces l'esprit d'adulation et de servitude. Si la tragédie de Pierre-le-Cruel est encore représentée, elle est du moins au rang de ces ouvrages que personne ne lit : au lieu que, dans celle de don Pèdre, non-seulement on retrouve assez fréquemment le pinceau de Voltaire, mais quelques scènes dignes encore de servir de modèle aux jeunes amateurs de l'art. Telle est surtout la seconde scène du quatrième acte de cette pièce, entre don Pèdre et le célèbre du Guesclin, laquelle, dans notre édition, nous a fourni la remarque suivante :

« Si une très-belle scène et quelques détails heureux ont suffi pour conserver jusqu'à nos jours au théâtre la tragédie de Sertorius, qui n'est pas très-intéressante, pourquoi la belle scène qui s'offre ici aux lecteurs, n'engagerait-elle pas les comédiens à représenter la pièce ? Nous convenons qu'elle est faible, si on la compare aux meilleurs ouvrages de Voltaire ; mais Sertorius n'est-il pas aussi très-inférieur aux chef-d'œuvres de Corneille ? . . . . . Ne retrouve-t-on pas dans don Pèdre quelques traces du grand caractère de son au-

» teur ; des idées philosophiques, mûries
» par l'expérience, et toujours précieuses à
» ceux qui éprouvent le besoin de penser ?
» Enfin la vieillesse d'un écrivain tel que
» Voltaire, ne vaut-elle pas mieux que l'es-
» sor prématuré de tant de jeunes gens, qui
» ne se présentent si intrépidement sur la
» scène, que parce qu'ils en ignorent les
» difficultés et le danger ? »

LE DÉPOSITAIRE.

La célèbre Ninon Lenclos, peinte par Voltaire qui avait pu en conserver quelque souvenir, semblait promettre un ouvrage intéressant, et l'auteur n'était jamais descendu si bas. Que l'on parcoure seulement la quatrième scène du troisième acte, entre un avocat Placet et l'aîné Gourville, et l'on verra que le burlesque de Scarron, si justement décrié, était à-la-fois beaucoup plus plaisant et d'un meilleur ton que celui de cette scène. L'avocat Placet, la famille Agnan, le laquais Picard et le marguillier Garant sont au-dessous de la critique ; et le déclin de Voltaire ne s'était fait sentir à ce degré dans aucune de ses tragédies : c'est que ce dernier genre était éminemment le sien, au lieu que la comédie ne fut jamais pour lui qu'un simple amusement.

Si l'on considère, sous le seul rapport commun qui pouvait être entre eux, Voltaire et Molière comme philosophes, on sentira que le caractère de leur philosophie n'avait aucune ressemblance. D'Alembert l'avait très-bien observé dans un parallèle qu'il fit de ces

deux grands hommes, et dont on ne saisit d'abord ni l'à-propos, ni la justesse. Molière, dit-il, était au spectacle un philosophe observateur, qui démêlait avec finesse les travers de ses semblables, et les corrigeait avec gaîté en les faisant rire les uns des autres; Voltaire, un philosophe sensible, qui compatit à leurs erreurs, à leurs faiblesses, qui les éclaire, les console, et leur apprend à s'aimer.

A cette différence très-marquée, M. de Condorcet, qui ne juge pas toujours aussi bien, en ajoute une autre, qui nous semble expliquer plus heureusement encore pourquoi Voltaire n'avait eu dans la comédie que des succès médiocres : c'est qu'il avait à un très-haut degré le talent de saisir le ridicule des opinions, mais non celui des caractères; le seul pourtant qui, mis en action, soit vraiment propre au genre comique.

LES PÉLOPIDES.

DANS le fragment placé par Voltaire à la tête des Pélopides, on trouve quelques observations de goût sur la tragédie d'Atrée ; mais en général la critique en est beaucoup trop sévère. Cette tragédie, malgré ses défauts, est un des ouvrages qui honore le plus la mémoire de Crébillon ; et c'est ce que Voltaire voulait en vain se dissimuler.

Il était trop instruit pour ignorer à quels excès, dans les temps que nous nommons héroïques, l'homme encore sauvage portait la barbarie et l'atrocité des vengeances. L'injure faite par Thyeste à son frère ne laissait entre eux aucun espoir de réconciliation. De nos jours même, le ressentiment d'une pareille injure serait implacable. La colère d'Atrée, quoiqu'assoupie en apparence par le temps, devait donc se réveiller plus impétueuse que jamais à la vue de Thyeste jeté dans ses états par une tempête : il n'est rien là qui ne soit dans la nature d'une passion violente.

D'un autre côté, le long intervalle qui s'est écoulé depuis le crime de Thyeste jusqu'au moment où il est jeté dans l'Argolide avec

Théodamie sa fille, sollicite la compassion en sa faveur : il paraît assez puni, et par les remords qu'il n'a cessé d'éprouver, et par cette dernière infortune. Recueilli sur le rivage par son propre fils qu'il ne connaît pas, qui ne se connaît pas lui-même, et qui se croit le fils d'Atrée, Thyeste se félicite de la pitié qu'il inspire à Plisthène (c'est le nom de ce jeune prince), et se flatte de se dérober, par son appui, à la vengeance de son frère. Plisthène éprouve pour Thyeste le plus tendre intérêt, sans se douter que ce soit un mouvement de la nature : il éprouve un sentiment plus doux encore pour Théodamie, et il prend pour de l'amour ce penchant qui l'entraîne vers sa sœur sans la connaître. Telle est la situation des personnages ; et quoiqu'en dise Voltaire, il y a certainement dans cette situation un intérêt que l'on chercherait vainement dans les Pélopides. Cependant Atrée reconnaît Thyeste avec une joie barbare. Il s'applaudit d'avoir en sa puissance ce Plisthène, qu'il n'a conservé que pour en faire un jour l'instrument de sa vengeance. Il le destine à tuer Thyeste, comme Mahomet destine Séide à tuer Zopire; il flatte, pour l'encourager au meurtre, la passion que ce jeune prince croit ressentir pour Théodamie, de même que Mahomet laisse espérer la main de Palmire à Séide, s'il remplit l'affreux devoir qui lui est im-

posé. Dans l'une et l'autre pièce, l'inceste est le prix du parricide, et cet emprunt fait par Voltaire à la tragédie d'Atrée, semblait exiger qu'il parlât de cette pièce avec un peu plus de ménagement. On connaît la catastrophe terrible qui la termine, et ce mot sublime de Thyeste, à la vue du sang qu'Atrée lui présente :

Je reconnais mon frère :

mot qui est précisément l'*agnosco fratrem* de la tragédie de Sénèque.

Il faut avouer que ce n'était pas sans témérité que Voltaire, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, osait lutter contre un ouvrage de la jeunesse de Crébillon, ouvrage plein de force tragique, et d'un style mâle et soutenu, malgré quelques incorrections que nous ne prétendons ni dissimuler ni justifier.

Nous avons ailleurs rendu hommage à la supériorité de Voltaire ; nous avons fait observer combien, dans les sujets d'Electre, de Catilina, et surtout de Sémiramis, il s'était élevé au-dessus de Crébillon ; mais le temps de ses triomphes était passé. Nous osons dire que, dans toute la tragédie des Pélopides, on ne trouverait pas un vers comparable à ce beau vers de Plisthène dans Atrée :

Et nous sommes perdus, s'il invoque les Dieux.

Voltaire conservait encore avec amertume

le souvenir des injustes préférences que Crébillon avait obtenues sur lui ; mais en abusant de la vengeance, il s'exposait enfin à se compromettre. Heureusement pour lui, les Pélopides ne furent point représentés ; il ne put cependant éviter une ironie à laquelle il fut très-sensible. Le fils de Crébillon, l'un des censeurs du théâtre depuis la mort de son père, exprima avec non moins de finesse que de malignité, dans la formule d'approbation qu'il mit à la fin de la pièce, le plaisir qu'elle lui avait causé, et cette épigramme n'avait pas besoin d'explication.

Disons pourtant, à la gloire de Voltaire, que lui-même a souvent reconnu que l'auteur de Rhadamiste et d'Electre était né avec un génie fortement tragique, et qu'il ne lui avait manqué que cette culture sans laquelle le plus heureux naturel reste toujours beaucoup au-dessous de sa valeur.

La justice que nous venons de rendre à la tragédie d'Atrée est d'autant plus impartiale que nous n'en avons jamais aimé le sujet. Nous croyons même que s'il n'eût consulté que le caractère de son génie, Voltaire ne l'eût jamais traité. Quoiqu'il dise, dans la lettre qui précède les Pélopides, « qu'il a toujours » regardé la famille d'Atrée comme l'atelier » où l'on a dû forger les poignards de Mel- » pomène », la sensibilité douce et tendre, l'humanité, la philosophie qui respire dans

presque tous ses ouvrages, devaient lui inspirer peu de goût pour ces personnages forcenés, et son coloris brillant ne l'invitait pas à peindre des monstres.

On a pu observer que, par un sentiment de respect pour sa mémoire, nous avons graduellement diminué, dans notre édition, le nombre de nos remarques à mesure que son déclin nous a paru plus sensible ; nous nous dispenserons, par le même sentiment, de rien ajouter à ce que nous venons de dire sur les Pélopides.

IRÈNE.

C'EST ici la dernière de ses tragédies que l'auteur ait vu représenter. Après un long exil (car pourquoi dissimulerions-nous ce qui n'est humiliant que pour ses persécuteurs), le desir de revoir sa patrie l'avait ramené à Paris dans sa quatre-vingt-cinquième année. Nous avons dit comment il y fut accueilli, et l'hommage, jusque-là sans exemple, que lui rendit le public à une des représentations d'Irène. Cette espèce d'apothéose, que l'envie n'osa troubler, fut le prix de soixante années de gloire. Alors on put lui appliquer ce que Corneille avait dit de Sophocle :

Tel Sophocle, à cent ans, charmait encore Athènes.

Quel mérite n'ajoutait pas la présence de Voltaire à ce dernier fruit de son génie! Non-seulement la pièce n'avait aucun des défauts que lui-même peut-être avait reprochés trop durement à la vieillesse de Corneille, mais on y retrouvait encore quelques étincelles du feu de ses premières années. On y remarqua, comme une singularité piquante, le person-

nage de Léonce, désabusé de l'ambition et des intrigues orageuses des cours, retiré dans un cloître, et ayant puisé loin du monde cette rigide austérité qui remplace les passions dans l'ame d'un cénobite : ainsi, même en finissant sa carrière, l'auteur s'occupait encore d'agrandir celle de l'art; il nous enhardissait, par cet exemple, à introduire sur notre scène de nouveaux costumes et de nouvelles mœurs.

Le caractère impétueux et tendre d'Alexis Comnène rappelait du moins le souvenir du peintre qui avait tracé avec plus de vigueur ceux d'Orosmane et de Vendôme.

Mais Irène, placée entre un devoir inexorable et un sentiment qui a pris sur elle d'autant plus d'empire, qu'elle a toujours été forcée de le combattre ; Irène, sacrifiant le plus violent amour à ce devoir si cruel, à la piété filiale, aux préjugés de la religion, et ne pouvant le sacrifier qu'en s'ôtant la vie, était, nous l'osons dire, un personnage digne des pinceaux de sa jeunesse. Secondé de l'illusion du théâtre et des talents d'une actrice célèbre (1), ce personnage, d'un caractère

(1) Madame Vestris, digne de regret par ses talents, et plus digne encore des pleurs de l'amitié par son ame noble, sensible et bienfaisante ; elle n'en fut pas moins persécutée par la plupart de ses camarades, qu'elle avait presque tous obligés.

vraiment tragique, quoique faiblement prononcé, obtint encore le plus flatteur de tous les suffrages : Voltaire eut la satisfaction de voir couler des larmes.

Ce n'était plus sans doute la marche rapide et le style brûlant de ses belles années ; mais toujours pur, à quelques négligences près, et ne s'écartant jamais du naturel, c'était, comme on le dit alors, les derniers accents du cygne ; et la nation les entendit avec respect. Bientôt elle eut à pleurer ce même homme qui, par son génie, avait régné si long-temps sur elle, et dont l'influence inappréciable s'est répandue sur l'Europe entière. Nous avons parlé ailleurs, et de l'injure que le fanatisme osa faire à sa cendre, et des honneurs que lui décerna la France dès qu'elle fut libre : honneurs non moins glorieux pour elle que pour lui, et dont la mémoire ne s'éteindra jamais

AGATHOCLE.

PEUT-ÊTRE n'aurait-on pas dû livrer à la représentation une pièce que l'auteur ne regardait pas comme achevée, et qui n'était qu'une esquisse encore informe : mais nous l'avons déjà dit, la juste admiration que l'on avait pour Voltaire, s'était changée un moment en superstition, et nous avons remarqué combien cette superstition avait eu d'influence sur le trop complet de l'édition de Khell. Multiplier ainsi les volumes aux dépens de la gloire d'un grand homme, c'est en quelque sorte ériger en reliques ses infirmités, et nous ne connaissons guère d'abus plus déplorable.

Agathocle pouvait cependant mériter d'être conservé, comme on a conservé une étude de Racine sur Iphigénie en Tauride, qu'il avait, dit-on, eu le dessein de traiter. Quelques gens de lettres observeront avec intérêt, peut-être même avec fruit, comment Voltaire esquissait ses ouvrages. Mais on devait sentir qu'au théâtre une pareille esquisse ne produirait d'autre effet que de rappeler

un moment au souvenir de la nation la perte irréparable qu'elle venait de faire ; et la représentation anniversaire d'un de ses chef-d'œuvres eût été pour sa mémoire un hommage d'un meilleur choix, et beaucoup plus digne de lui.

SAÜL.

Cette plaisanterie satyrique n'est pas toujours d'un très-bon goût, et n'aurait pas de rang parmi les ouvrages dramatiques de l'auteur, si elle n'en conservait la forme. Elle est du genre de celles qui ont fait dire à Horace :

. . . . . *Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque secat res.

Voltaire n'est pas le premier philosophe qui ait été scandalisé des éloges prodigués à David dans le livre consacré dans la Bible à l'histoire des rois. Non-seulement l'auteur de cette histoire le présente comme le modèle des souverains, mais il lui donne le titre de roi selon le cœur de Dieu. Il n'en parle apparemment ainsi que d'après sa pénitence ; il est fâcheux seulement qu'il ne fasse mention de cette pénitence qu'à l'occasion de l'adultère de ce prince avec Bethsabée. Ce crime, aggravé par l'assassinat le plus perfide, était certainement abominable ; mais David avait à en expier beaucoup d'autres. Bayle en fait le dénombrement dans un arti-

cle célèbre de son dictionnaire, et le drame de Voltaire n'est, pour ainsi dire, que cet article mis en dialogue et en action.

On sait à quelle persécution Bayle fut exposé de la part du fanatique Jurieu et du consistoire de Rotterdam, pour avoir parlé avec cette liberté d'un roi mis au nombre des prophètes : cependant il était de l'intérêt de l'humanité de détruire une superstition d'autant plus dangereuse, qu'elle a donné lieu à des attentats sans nombre. Cette superstition, qui n'est pas encore éteinte, consiste à regarder comme des actions approuvées de Dieu, des faits qui n'ont eu que trop d'imitateurs, précisément parce qu'ils sont rapportés dans l'Ecriture. Tels sont, par exemple, les assassinats commis par Aod, Judith, etc.

Il était digne d'un philosophe tel que Bayle, de prouver que ces actions ne sont pas proposées comme des règles de conduite, et qu'enfin la Bible n'approuve pas tout ce qu'elle raconte. Voltaire, non moins philosophe que Bayle, était aussi dans la même opinion ; et il serait en effet trop étrange que les crimes d'un Juif, rapportés dans un livre juif, parûssent moins atroces, moins dignes d'horreur que les crimes d'un autre homme, rapportés dans tout autre livre.

OPÉRAS.

Les pièces dont il nous reste à rendre compte, n'offrent plus aux lecteurs que des opéras, des comédies mêlées de chant et de danse, enfin des fêtes données à la cour; et Voltaire était encore moins appelé à ce genre qu'à celui de la vraie comédie. Il est curieux cependant de le suivre et de l'observer dans les différentes carrières qu'il a parcourues; il n'en est point, comme nous l'avons déjà dit, où il n'ait eu quelques bonnes fortunes. Si la sévérité de son génie se refusait à des ouvrages de commande, tels que des divertissements de cour, la souplesse de son esprit savait y descendre, quelquefois même y jeter de l'agrément. On en peut juger par quelques détails assez piquants de la Princesse de Navarre, qui fut donnée en fête à Versailles, pour célébrer le premier mariage du dauphin, fils de Louis XV, avec une infante d'Espagne. Cet ouvrage de complaisance valut à Voltaire ce que la cour

appelait des graces ; lui-même en témoignait sa surprise par ces vers qu'on eût pu prendre à Versailles pour une épigramme, et qui prouvent en effet combien cette cour mettait de caprice dans ses faveurs :

Mon Henri quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire ;
Les honneurs et les biens enfin pleuvent sur moi
Pour une farce de la Foire.

Tout ce que Voltaire a fait dans le genre lyrique, isolé de ses autres ouvrages, n'eût ajouté qu'un faible éclat à sa réputation ; cependant on a de lui, sinon de belles odes, du moins des strophes que ni Malherbe ni Rousseau n'auraient désavouées ; et dans le genre même de l'opéra, il a traité d'une manière assez heureuse quelques scènes de Samson et de Pandore. Quoiqu'il affectât pour Quinault une admiration souvent trop exagérée, il a donné dans ces scènes le modèle d'une poésie, moins propre au chant peut-être, mais plus fière, plus élevée que ne l'est communément celle de ce poète lyrique. Voltaire pouvait manquer de cette douce et facile mélodie dont Quinault s'était réservé le secret ; il n'avait pas non plus cette mollesse gracieuse qu'il ne faut pas confondre avec la faiblesse, et qui n'est que l'abandon d'une ame sensible, délicate et passionnée ;

mais il était infiniment plus poète ; et si l'opéra n'est pas condamné à d'éternelles langueurs, Voltaire est encore un des premiers qui ayent fait voir qu'on pouvait donner à cette scène un caractère plus imposant. Ainsi, par la supériorité de ses vues, il servait même les arts qu'il n'avait pour aisi dire qu'effleurés, et s'il s'en était occupé davantage, on voit qu'il eût pu s'élever à des succès. Mais combien de plaisirs il nous aurait fait perdre, s'il se fût borné à déployer, dans un seul genre, toutes les ressources de son génie !

Nous savons que ses ennemis lui ont souvent reproché cette insatiable avidité de louanges qui lui a fait tenter toutes les routes de la gloire ; ils ne voyaient pas que cette vaste émulation n'était qu'une suite nécessaire de l'organisation privilégiée qu'il avait reçue de la nature ; ils auraient voulu circonscrire dans le lit étroit d'un ruisseau, un fleuve dont ils étaient incapables de mesurer l'étendue.

En convenant avec eux qu'il est des genres où ce grand poète paraît évidemment inférieur à lui-même, nous sommes loin de partager leur injuste jalousie. C'eût été pour lui sans doute un magnifique partage que de porter le plus difficile et le plus beau des arts, l'art de la tragédie, à un degré de perfection qui l'eût élevé au dessus de ses mo-

dèles : mais eût-il surpassé Brutus, Alzire, Mérope, Athalie même, pourrions-nous ne pas regretter que, pour obtenir cette supériorité en un seul genre, il eût sacrifié ses succès dans l'Épopée, dans l'Histoire, dans des poésies fugitives d'un goût exquis, en un mot, une si belle partie de sa gloire ?

SAMSON.

Ce poème, quoiqu'il fût appuyé des noms de Voltaire et de Rameau, ne fut point représenté. Le clergé s'était fait un scrupule, depuis le succès de Jephté, de permettre à l'Opéra des sujets empruntés de la Bible.

Quelques détails heureux, le monologue surtout qui ouvre le cinquième acte de Samson, et qui commence par ces vers :

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi, etc.

Donnent l'exemple d'un style souvent supérieur à celui des anciens monologues de notre scène lyrique. Le monologue d'Arcabonne, entre autres, dans l'opéra d'Amadis, paraîtrait bien trivial en comparaison, et nous croyons qu'on n'entendrait plus sans rire :

Amour, que veux-tu de moi ?
Mon cœur n'est pas fait pour toi, etc.

Il nous semble que Quinault n'eût pas dé-

savoué cette invocation de Dalila à Vénus, pour la prier d'amollir le cœur de Samson:

Vénus, inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Venus, il semble né pour embellir ta cour:
Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'Amour.

il était difficile d'imiter mieux un beau vers du Tasse.

On peut remarquer encore, dans le rôle de Samson, ces vers qu'il adresse aux Hébreux pour les consoler:

Dieu m'a prêté sa force et sa puissance;
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir.
En domptant les lions, j'appris à vous servir;
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

Nous ne nous sommes permis ce petit nombre de citations que parcequ'elles nous paraissent prouver que M. de la Harpe s'est exprimé trop durement, dans son Cours de Littérature, sur les Opéras de Voltaire. Il a observé avec beaucoup de goût et de raison, que le génie de ce grand poète était peu propre à ce genre d'ouvrages, et qu'il n'entendait pas même trop bien la coupe des vers lyriques: mais dans le petit nombre d'essais que Voltaire a pu se permetre, même dans des genres auxquels il n'etait point appelé, il en est fort peu dont on ait droit de parler avec une dureté qui approche du mépris; et

M. de la Harpe devait, plus que personne, ne pas s'écarter de cette loi de convenance.

Nous nous dispenserons de parler de l'Opéra de Tanis et Zélide, qui n'a rien de très-remarquable, qui ne trouva pas de musicien, que Voltaire n'avait jamais compris dans aucune édition de ses œuvres, et que, par conséquent, Beaumarchais n'aurait pas dû faire entrer dans la sienne, ainsi que beaucoup d'autres superfluités qui n'y sont pas moins déplacées. Passons à l'Opéra de Pandore que Royer d'abord, et long-temps après, La Borde mirent en musique, et qui pourtant eut le sort de Samson, et n'a pas été joué.

PANDORE.

Cette pièce, que Voltaire appelait, en badinant, le péché originel, parce que la fatale curiosité de Pandore ressemble assez à celle qui porta la main d'Eve sur le fruit défendu, et que l'une et l'autre allégorie paraissent avoir eu pour but d'expliquer l'origine du mal, fut mise en musique par deux musiciens célèbres, et n'a jamais été représentée, sans que nous puissions en deviner la raison.

Il y a d'heureux détails dans l'ouvrage, et le spectacle en eût été très-beau : mais Voltaire, en voulant exprimer les premières sensations de Pandore, est tombé dans le défaut de tous ceux qui ont essayé de faire parler l'homme au moment de sa création ; aucun, sans en excepter Buffon, n'a senti que la situation devait nécessairement exclure les idées métaphysiques, les traits d'esprit surtout, en un mot tout ce qui va au-delà des simples sensations que peut éprouver une créature nouvellement animée.

De nos jours, dans une tragédie dont le sujet touche à l'enfance du monde, et qui a fourni un poème intéressant à Gessner, l'au-

teur de la Mort d'Abel (c'est le titre de la pièce), a fait dire à ce personnage :

Un frère est un ami que donne la nature.

Cette faute, et beaucoup d'autres du même genre, ne lui seraient pas échappées, s'il se fût transporté sévèrement à l'époque de son sujet. Il aurait vu que l'idée de l'amitié ne saurait se présenter aux individus peu nombreux d'une famille par qui le monde est censé commencer, et que ce mot de *nature* est un mot abstrait, qui ne pouvait être inventé ni compris par les enfants du premier homme. C'est ce qui rend ces sujets prodigieusement difficiles, peut-être même impossibles à traiter.

LA PRINCESSE DE NAVARRE.

On voit dans cette comédie l'habitude dominante de Voltaire, qui se permettait toujours d'allier le burlesque au comique, comme s'il eût eu besoin, pour être plaisant, de cette triste ressource. Les rôles de don Morillo et de Sanchette sont extrêmement chargés : il est vrai que ce burlesque pouvait ne pas déplaire à la cour. La pièce, malgré ce défaut, dut former un spectacle agréable ; il règne, dans les personnages de Constance et du duc de Foix, un ton de galanterie assez noble.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Cette fête fut donnée à Versailles la même année que la Princesse de Navarre. C'était Louis XV que l'auteur avait voulu désigner sous le nom de Trajan : la postérité ne s'en doutera pas. Voltaire crut qu'il pouvait lui être permis de demander à Trajan, s'il avait été content, et Trajan ne lui répondit que par un regard de hauteur. On voit qu'à la cour les philosophes mêmes sont réduits à flatter, et que l'adulation leur réussit moins qu'aux courtisans : c'est donc un séjour qui doit être étranger pour eux.

L'allégorie qui place la caverne de l'Envie dans les avenues du temple de la Gloire, est très-juste et très-belle. Voltaire, dans une gravure qui fut mise à la tête de cette pièce, avait fait représenter l'Envie entourée d'un serpent bien noir, et qui par cette couleur, et par la manière dont il était placé, faisait une allusion assez maligne au cordon de Saint-Michel dont le poète Roi était décoré. Ce poète était un des plus violents détracteurs de Voltaire, et ne ressemblait pas mal à l'Envie.

C'est ici que finissent les ouvrages dramatiques du digne successeur de Corneille et de Racine ; et c'est le titre qu'il mérita dès sa tragédie d'Œdipe.

Dans une édition, telle qu'on devrait la faire si l'on ne consultait que sa gloire, il serait peut-être d'une sévérité trop rigoureuse de supprimer toutes les tragédies qu'il donna depuis Tancrède. Les lecteurs perdraient encore, dans quelques-unes de ces pièces, d'heureux détails, de belles intentions, et même quelques parties d'exécution très-brillantes : mais on pourrait supprimer sans conséquence les Guèbres, les Lois de Minos et les Pélopides.

Il faudrait, sans balancer, retrancher de ses comédies, la Prude, la Femme qui a raison, le Droit du Seigneur, où l'on perdrait peu de chose, Charlot, et surtout le Dépositaire.

On ne ferait aucune grace aux opéras ; et l'on se garderait bien de réimprimer jamais deux ou trois opéras bouffons trouvés dans ses papiers après sa mort, que peut-être il n'avait faits que pour en amuser sa société, qui n'étaient pas même connus, et dont Beaumarchais eut grand tort de surcharger son édition. Nous n'avons pas à nous reprocher d'en avoir appauvri la nôtre.

Quoique Voltaire fût un de nos écrivains les plus purs, il lui est échappé contre la

langue quelques fautes remarquables. On est étonné, par exemple, que dans la tragédie de Mariamne, qu'il a corrigée tant de fois, et qui est un des beaux ouvrages de sa jeunesse, il ait toujours laissé subsister ce solécisme ; Varus dit à Mariamne :

Dans son perfide sang Mazael est plongé,
Et, du moins à demi mon bras vous a *vengé*.

Il fallait *vengée*.

Il a répété la même faute (et l'on en est moins étonné) dans Tancrède, qui est un ouvrage de sa vieillesse.

. . . . . Et l'eussé-je *aimé* moins,

dit Tancrède en parlant d'Aménaïde; il fallait *aimée*.

Mais, dans Nanine, on trouve un barbarisme plus étrange, dont nous prîmes la liberté de lui témoigner notre surprise; il convint de la faute, mais il oublia de la corriger :

En s'épousant ils crurent qu'ils *s'aimèrent* ;

Cette locution n'a jamais été française; il fallait : Ils crurent qu'ils *s'aimaient*, ou qu'ils *s'aimeraient*.

Dans la même pièce (et du moins il n'est pas là de faute contre la langue), on a remarqué ce vers affligeant pour l'oreille :

Non, il n'est rien que Nanine n'honore.

Nous nous permettons de citer ce petit nombre d'incorrections, bien pardonnables à un auteur à qui nous devons tant de beaux ouvrages; et nous leur appliquons ce vers d'Horace.

. . . Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Mais de jeunes gens qui se feraient une autorité de ces négligences, et qui, à l'exemple de Voltaire, se permettraient quelques rimes insuffisantes, ou même quelques vers où la mesure serait violée, tels qu'il s'en trouve dans ses comédies, ont besoin d'être avertis qu'on ne leur pardonnerait pas ces licences.

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

De tous les ouvrages de l'auteur, le plus piquant, le plus original, celui dans lequel Voltaire s'est montré le plus entier, c'est ce poème inégal, mais charmant, qui semble réunir tous les genres, tous les tons, tous les styles, et qui était encore sans modèle dans notre littérature.

L'auteur enviait à l'Italie la gloire d'avoir produit l'*Orlando Furioso ;* il se proposa de l'imiter autant que notre langue pouvait le lui permettre ; mais son génie libre et indépendant se refusait à une imitation servile ; et si, par la magnificence de son ensemble, le poème italien l'emporte incontestablement sur le poème français, du moins on ne peut nier que Voltaire n'ait souvent saisi en maître la manière de l'Arioste, et qu'il n'ait su l'égaler, le surpasser même quelquefois dans une foule de détails pleins de grace, et qui n'appartiènent qu'à lui.

On a prétendu (car notre manie est toujours de comparer), que la Pucelle avait

éclipsé la Henriade. Si l'on s'était contenté de dire que Voltaire, quoiqu'à une grande distance de l'Arioste pour l'imagination, en avait montré beaucoup plus dans l'un de ces poèmes que dans l'autre ; que non-seulement il avait donné plus de mouvement aux personnages de la Pucelle, mais qu'il en avait plus fortement prononcé les caractères, en y jetant d'ailleurs plus de variété, on eût rendu justice à ce dernier poème, mais sans rien ôter au mérite de la Henriade. Que peuvent en effet avoir de commun deux ouvrages d'un genre si opposé ? Supposons, pour développer notre pensée, qu'après sa Jérusalem délivrée, le Tasse eût traité le sujet de l'Arioste, et qu'un seul homme eût suffi à cette double gloire, n'eût-on pas trouvé aussi plus de richesse d'imagination dans le second de ces poèmes que dans le premier ? pourrait-on dire cependant que l'un eût éclipsé l'autre ? Ce n'est pas qu'en nous permettant cette supposition, nous prétendions assimiler ni la Pucelle au Roland furieux, ni la Henriade à la Jérusalem délivrée : nous ne voulons comparer que les genres ; et il est certain que Voltaire, par une fécondité que n'avait eue avant lui aucun poète français, a rempli d'une manière brillante les deux carrières.

Le seul regret que nous laisse la Pucelle, c'est que l'auteur qui avait conçu ce singu-

lier ouvrage dans la pleine vigueur de son génie, ait été forcé de l'abandonner à plusieurs reprises, et qu'il n'ait pu mettre tous ses soins à le perfectionner. Personne n'ignore les alarmes, les emportements, les menaces des dévôts, lorsqu'ils furent à portée de connaître quelques détails de ce poème. L'auteur en fut effrayé : ses amis mêmes tremblaient qu'on ne lui en dérobât quelques fragments, ce qui l'eût alors exposé aux plus redoutables persécutions. Il n'avait point encore assez mûri la raison publique par ses autres ouvrages, pour qu'il pût se flatter de faire paraître celui-ci impunément : il crut donc devoir l'abandonner par prudence, ou s'il se permit d'y travailler, ce fut de loin à loin, et d'une verve réfroidie par la crainte : il savait que le fanatisme, qu'il avait tant de fois démasqué, n'attendait que cette occasion de vengeance.

Mais une perfidie, qu'il était loin de prévoir, déconcerta en un moment toutes ses mesures. Deux de ces brigands littéraires, à qui rien n'est sacré lorsqu'il s'agit de nuire, et dont l'un était un ex-capucin, avaient trouvé moyen de s'emparer d'un manuscrit de la Pucelle ; et, si nous l'osons dire, c'était pour eux une double proie que de se partager les dépouilles de Voltaire, et de lui ravir la paix de ses derniers jours. Heureu-

sement il fut averti que deux éditions allaient paraître. Nous pouvons assurer que jamais il n'éprouva d'inquiétude plus cruelle; nous l'avons vu dans cet accablement, et nous n'exagérons pas en disant qu'il se crut perdu sans ressource.

Bientôt cependant une idée, non moins singulière qu'heureuse, lui rendit tout son courage. Il imagina d'employer à Paris même un grand nombre de copistes occupés jour et nuit à répandre dans le public des manuscrits de la Pucelle. Tous ces manuscrits différaient les uns des autres; tous étaient plus ou moins chargés de vers détestables ou de turpitudes révoltantes que lui-même y faisait insérer à dessein. L'empressement qu'on avait de jouir de ce poème, quelque défectueux qu'il pût être, faisait acheter toutes ces copies. Chacun se flattait d'avoir la meilleure. Quelques-unes même furent enrichies d'ornements de luxe et payées à un prix exorbitant : ce bénéfice, ajouté au salaire des copistes, multiplia les exemplaires, au point qu'il n'était guère de société qui n'eût son manuscrit.

Ce singulier moyen de défense (1), qu'on ne peut guère reprocher à un vieillard me-

(2) Remarquez qu'il fallait être riche pour employer un pareil moyen, et que Voltaire pauvre eût été infailliblement la victime de ce brigandage.

nacé d'une persécution si cruelle, lui fournissait un prétexte plausible de désavouer hautement un ouvrage qui semblait être devenu l'objet des spéculations d'une foule de corsaires. « Ce n'est point là ma Pucelle, » disait l'auteur appuyé de tous ses amis. Qui » pourrait me reconnaître à de pareils vers? » Qui oserait me soupçonner d'avoir écrit » ces infamies? » Le succès de ses réclamations passa ses espérances. Non seulement il vint à bout d'échapper à la persécution, mais il fit tourner à son avantage le complot même des brigands, qui s'étaient promis de le perdre. Leurs éditions furtives l'autorisèrent à publier enfin ce poème attendu depuis long-temps. Ce qui est peut-être sans exemple, c'est qu'il ne perdit rien à cette longue attente; il fut accueilli comme il devait l'être, et placé par l'opinion publique au rang de ses meilleurs ouvrages : la Henriade même ne fut pas plus souvent réimprimée.

De cette profusion de manuscrits, il ne résulta qu'un seul inconvénient. D'ignorants éditeurs crurent de bonne foi que les turpitudes qui s'y trouvaient interpolées, devaient faire partie de l'ouvrage, et ils les adoptèrent toutes avec avidité. Les éditeurs de Khell eux-mêmes n'ont pu se défendre d'en conserver quelques-unes parmi les variantes du poème, en observant, à la vérité, qu'elles portent évidemment un caractère de sup-

position, et que l'on n'y reconnaît ni la manière ni le style de Voltaire : mais alors, pourquoi les employer ? Nous avons eu plus de respect pour le texte de l'auteur et pour le public; nous avons prodigué beaucoup moins les variantes, et nous n'en avons admis aucune de suspecte. Il en est véritablement quelques-unes d'importantes, telles que le chant de Corisandre, entr'autres, non-seulement parce que ce chant est complet, mais parce qu'il nous paraît très-supérieur à celui que Voltaire lui a préféré.

A travers tous ces changements, on apperçoit bien que, pour se délivrer de toute inquiétude, il fut obligé de sacrifier, malgré lui, quelques morceaux qu'on ne lui eût point encore pardonnés, et de renoncer même à quelques-unes des idées que peut-être il affectionnait le plus ; mais d'ailleurs il embellit son poème de plusieurs chants qui n'étaient pas indignes des premiers ; d'autres paraissent avoir été composés trop à la hâte, et se ressentent de l'inévitable déclin des années ; tel qu'il est néanmoins, et malgré tous ses défauts, cet ouvrage est un de ceux qui ont ajouté le plus d'éclat à sa réputation poétique.

On lui a reproché d'avoir avili presque tous ses personnages, en ne leur prêtant que des aventures ridicules : mais il fallait observer qu'ayant à décrire les mœurs d'un siècle

de superstition et d'ignorance, il n'avait pas eu le choix de ses couleurs. Ce mélange bizarre de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, formait, comme l'a judicieusement observé M. de Condorcet, le véritable caractère du siècle que Voltaire s'était proposé de peindre, et jamais imitation ne fut plus naïve et plus piquante. S'il ne réussissait pas à saisir, dans la comédie, le ridicule des caractères qu'il n'avait point assez observés, personne ne savait saisir plus heureusement celui des opinions, et ne possédait plus éminemment le talent de la plaisanterie satyrique.

Nous avouons cependant que s'il a peint avec fidélité les mœurs de l'époque qu'il a choisie, il eût dû se ressouvenir que lui-même, dans la Henriade, avait appelé la Pucelle,

. . . . . Cette brave Amazone,
La terreur des Anglais, et le soutien du trône.

Quoiqu'il soit évident à tout lecteur instruit que la Pucelle ne fut bien réellement qu'une machine dont la superstition du temps se servit pour relever le courage de Charles VII, l'intrépidité de cette malheureuse fille, qui fut en effet utile à la France, et surtout sa fin tragique, auraient, à ce qu'il nous semble, dû détourner Voltaire de la présenter sous un aspect si ridicule dans un

poème qui ne vivra pas moins que l'histoire, et qui perpétuera le reproche que nous nous croyons en droit de lui faire.

Nous savons que Virgile se permit non-seulement un anachronisme à l'égard de Didon (1), en la faisant contemporaine d'Énée, mais qu'il la peignit infidèle à son mari, malgré le témoignage unanime de l'histoire; nous savons tout ce qui est permis aux poètes; mais dès le temps de Virgile, Didon se perdait dans une antiquité très-reculée, et d'ailleurs, loin de la déshonorer, il en a fait le personnage le plus intéressant de son Enéïde; au lieu que Voltaire semble avoir pris plaisir à rassembler sur la Pucelle tous les traits du ridicule. Peut-être, sans la fin tragique de Jeanne-d'Arc, ce caprice de l'auteur n'aurait point passé les bornes de la liberté poétique : mais, s'il peut nous être permis d'en juger par le sentiment que nous avons éprouvé nous-mêmes, il nous semble que ce souvenir doit toujours mêler quelqu'amertume au plaisir que fera l'ouvrage.

Nous ne dissimulerons pas qu'on lui a fait un reproche plus grave, l'obscénité des détails. Il pourra paraître singulier que, dans la

(1) Cet anachronisme est aujourd'hui contesté par des hommes très-instruits, et qui nous paraissent avoir raison.

licence actuelle de nos mœurs, il se soit trouvé de prétendues âmes timorées qui ayent cru devoir sonner l'alarme sur ce poème, et le représenter comme un ouvrage de la plus grossière indécence. Nous avouons qu'à l'exception d'un seul chant, dans lequel l'auteur avait réellement imité de trop près une des imaginations licencieuses d'Apulée, et dont il ne subsiste plus que des traces à peine sensibles dans les éditions publiées de son aveu, ces reproches nous ont toujours paru non-seulement exagérés, mais très-injustes. Nous ne doutons pas un moment qu'après avoir lu la Pucelle, qui l'aurait beaucoup amusé, le bon la Fontaine n'eût dit d'elle, comme de ses contes :

Chassez les soupirants, Belles, prenez mon livre,
Je réponds de vous corps pour corps.

Jamais un ouvrage de plaisanterie ne fut très-dangereux pour les mœurs; et, nous osons nous en permettre l'aveu, nous verrions avec moins d'inquiétude la Pucelle entre les mains d'une jeune femme, que l'Héloïse de Rousseau. Tout ce qui ne fait que sourire à l'imagination, ne s'adresse point au cœur, et par conséquent ne saurait le corrompre; il n'en est pas de même de ces peintures brûlantes des passions qui ont rendu tant de romans célèbres, sans que jamais on se soit avisé d'en calomnier les auteurs. De

tous nos écrivains libres, Voltaire est peut-être celui qui a été le plus mesuré, le plus chaste dans ses expressions, et c'est à lui cependant que quelques fanatiques ont reproché le plus durement d'avoir violé toutes les bienséances : jamais plus d'hypocrites n'avaient crié avec plus de fureur au scandale.

Qu'il nous soit permis de remettre ici sous les yeux de nos lecteurs, ce que nous avons dit à l'occasion de Regnier, dans nos Mémoires sur la littérature : il nous semble qu'auprès des âmes vraies, impartiales et honnêtes, Voltaire n'a pas besoin d'une meilleure apologie.

« Il y aurait dans ce siècle un excès de » rigueur à vouloir assujétir l'imagination » des poètes à des lois trop austères, et à » traiter de cyniques des peintures enjouées, » telles que notre La Fontaine a pu s'en per- » mettre d'après l'Arioste, et d'après les » écrivains les plus généralement estimés » chez les nations voisines. Pourquoi nous » donnerions-nous des entraves que des peu- » ples plus religieux que nous ne se sont » point données? Loin de nous tout soupçon » de vouloir encourager la licence! mais il » nous semble que de tout temps une con- » vention générale a permis à la poésie des » libertés qu'elle interdit rigoureusement à » la prose. La raison de cette différence est

» sensible. Tout ce qui est facile sans être
» agréable ne suppose aucun talent, et ne
» mérite par conséquent aucune indulgence :
» or, quoi de plus facile et de plus capable
» de révolter les esprits délicats, que de
» braver la décence dans une langue qui est
» celle de tout le monde ? Telle est, sans
» doute, la cause secrète du mépris public
» pour quelques ouvrages licencieux, comme
» *les bijoux indiscrets* par exemple, tandis
» que l'Arioste, La Fontaine et le petit nom-
» bre d'écrivains qui leur ressemblent, sont
» le charme des connaisseurs. C'est que la
» poésie s'adresse plus à l'imagination qu'aux
» sens, et qu'elle porte, si on l'ose dire,
» sa gaze avec elle. Les difficultés qu'elle est
» forcée de vaincre ; le joug de la rime ou
» de la mesure qu'elle doit porter sans gêne,
» en s'imposant toujours la nécessité du mot
» propre ; le langage figuré qu'elle emploie,
» enfin la réunion des talents qu'elle sup-
» pose, sollicitent en faveur du poète l'in-
» dulgence de tous ceux qui, par leur état,
» ne sont point condamnés à l'hypocrisie.
» Que l'expression soit chaste, et jamais,
» aux yeux des gens du monde, l'écrivain
» n'aura péché contre les bienséances. Ce
» n'est donc pas pour les libertés qu'il a pu
» se permettre, que nous reprochons à
» Regnier d'avoir donné un mauvais exem-
» ple ; c'est au contraire parce que, sans

» ménagement pour ses lecteurs, il les a con-
» duits dans des lieux de débauche; c'est que,
» dans le style le plus familier, il a peint
» des objets crapuleux, dégoûtants même
» pour quiconque a conservé quelque pu-
» deur; c'est qu'enfin il n'est qu'ordurier
» dans quelques-unes de ses satyres, et qu'au
» lieu d'un coloris avoué des Muses, il n'a
» employé que des crayons grossiers, dont
» la licence n'est rachetée par aucune grace ».

Depuis sa conversion, sur laquelle nous n'élevons aucun doute, et qui nous paraît prouvée autant qu'elle peut l'être, M. de la Harpe a parlé du poème de la Pucelle, dont il avait fait, étant profane, de si magnifiques éloges (1), comme d'un ouvrage de

(1) Dans un Éloge de Voltaire, qui parut chez Pissot libraire, en 1780, et qui se trouve inséré en entier dans l'avant-dernier volume de l'édition de Beaumarchais.

On verra mieux encore combien Jeanne était chère à M. de la Harpe, dans la réponse qu'il fit à Voltaire, sous le nom d'Horace, en 1773, et où l'on trouve ces vers heureux :

Français, Grecs ou Romains, ici chacun t'admire ;
A l'Élysée en pleurs Racine a lu Zaïre.
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus.
Sophocle et Cicéron, embellis et vaincus,
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le Chantre d'Angélique.

Jeanne et Zaïre rapprochées ainsi prouvent à quel point M. De la Harpe était alors éloigné de regarder la Pucelle comme un ouvrage de corps-de-garde.

corps-de-garde, *inepte et grossier*, ce sont ses termes; et traiter avec ce mépris, un ouvrage qu'il avait si constamment admiré, c'était, de sa part, un sacrifice d'amour-propre, qui ne put être que l'effet d'une grace bien victorieuse. Après un si grand effort sur lui-même, et cet apprentissage d'humilité si pénible à l'orgueil humain, on dut être étonné que, vers le même temps, M. de la Harpe eût succombé à la tentation de publier, en quatre volumes, sa Correspondance Russe, dans laquelle il restait quelques traces un peu trop sensibles du vieil homme, et qu'il ne pouvait regarder comme un titre bien essentiel à sa gloire. Mais la Pucelle n'était que l'ouvrage d'un autre, et la Correspondance Russe était un de ses enfants. La tendresse paternelle mit alors la grace en défaut; et rien ne prouve mieux que l'abnégation complète de soi-même est le plus difficile de tous les sacrifices.

Nous convenons avec M. de la Harpe, qu'il se trouve en effet, dans la Pucelle, quelques détails que la liberté des poètes grecs et romains ne justifie pas, du moins dans notre langue beaucoup plus chaste que la leur; mais le reproche d'*ineptie* nous paraît tellement inapplicable à ce poème qui fit si long-temps ses délices, et que personne ne savait embellir autant que lui, quand il avait la complaisance d'en réciter quelques

chants, que nous avons peine à croire que M. de la Harpe le lui ait fait sérieusement, même dans la plus grande ferveur de sa pénitence. La religion peut changer le cœur, sans doute; mais elle n'éteint pas l'esprit à ce degré-là. Cette bizarre métamorphose d'un homme de beaucoup d'esprit en sot, appartiendrait plutôt à l'orgueil qu'à la religion : c'est du moins ce que notre longue expérience nous a prouvé par une foule d'exemples qui nous fourniraient des anecdotes bien curieuses et bien piquantes, si, comme plusieurs de nos amis nous en sollicitent, il nous prenait la fantaisie d'écrire nos souvenirs d'environ soixante ans, fantaisie qui pourra bien occuper nos derniers jours. On y verrait à quel excès la seule vanité peut égarer des hommes, qui ne sont d'ailleurs dépourvus ni d'esprit ni même de talents. A l'opinion démesurée qu'ils ont de leur mérite et du rang qu'ils croyent tenir dans la société; à la fureur surtout, qui se renouvèle sans cesse de parler d'eux-mêmes, fureur dont ils n'entrevoyent pas le ridicule, on serait tenté de croire (et nous ménageons les termes) qu'ils ont bu dans la coupe de Circé.

Il n'en était pas de même, il faut en convenir, dans le siècle du génie et des bienséances. La modestie était alors en proportion des talents; mais, de nos jours, l'or-

gueil des prétentions a tellement prévalu, que Molière n'aurait jamais été mieux fondé à dire :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà, dans l'État, d'importantes personnes.

Observez que Molière n'en comptait que trois de son temps; et, sans le moindre effort de mémoire, nous en citerions aujourd'hui plus de cinquante, à commencer par messieurs..... Mais nous n'en sommes pas encore à l'histoire de nos souvenirs, dans laquelle le vrai ne sera pas toujours vraisemblable. Bornons-nous maintenant à déplorer un mal qui ne cesse de s'accroître, et qui, si Dieu n'y met remède, finira par avilir complètement la littérature.

VARIANTES DU POÈME DE LA PUCELLE.

Il est bien avéré que, pour prévenir les persécutions dont il était menacé, l'auteur crut devoir réformer en partie son premier plan, et changer surtout le dénouement du poème. La première des éditions furtives faites par ses ennemis, ne contenait que quinze chants, et en cela elle était d'accord avec les meilleurs manuscrits : mais bientôt l'avidité en publia de nouvelles qui paraissaient augmentées, et qui ne l'étaient pas. On en fit en dix-huit et même en vingt-quatre chants. Le moyen était bien simple ; il ne s'agissait que de diviser plus ou moins les chants, et d'en couper quelques-uns en deux.

Ce fut alors que Voltaire prit le parti d'en publier une, augmentée de plusieurs chants qui n'étaient pas encore connus ; ce sont les 8, 9, 16, 17, 19 et 20e de notre édition. Il y en ajouta un autre depuis, qui est le dix-huitième ; ainsi le poème est en 21 chants.

Mais il supprima le chant de Corisandre, que nous regrettons, et beaucoup de morceaux qui appartenaient à son ancien plan, et

que nous avons placés dans les variantes épurées de toute interpolation. Nous n'en avons admis aucune qui ne soit bien certainement de lui. C'est en étudiant ces variantes que nous avons reconnu avec surprise une omission bien étrange, à laquelle Voltaire, dans les bouleversements qu'il fut obligé de faire à son poème, n'avait pas pris garde, et qui, à plus forte raison, est échappée aux éditeurs de Khell.

On lit dans l'argument qui est à la tête du quinzième chant : » *Grand repas à l'hôtel de* » *ville d'Orléans, suivi d'un assaut géné-* » *ral. Charles attaque les Anglais. Ce qui* » *arrive à la belle Agnès et à ses compa-* » *gnons de voyage* » ; et dans ce même chant il n'est question nulle part ni d'Agnès ni de ses compagnons. Cette lacune, qui coupe absolument le fil des évènements, ne se trouve remplie que dans notre édition qui, par là et par l'exactitude du texte, doit être regardée comme la première véritablement complète qui ait encore paru. Il ne fallait, pour remplir ce vuide, que restituer au quinzième chant des vers très-bien faits, et placés mal à propos dans les variantes. Mais comment cette omission, dénoncée pour ainsi dire par l'argument qui précède le chant, n'a-t-elle pas été apperçue plus tôt? On voit de quelle importance il était de comparer, non seulement les éditions, mais les différents manus-

crits. Nous en avons vu à Genève, que nous avons consultés avec d'autant plus de soin qu'ils avaient été communiqués à l'auteur, et corrigés en plusieurs endroits, d'après ses propres indications. C'est là que nous avons puisé quelques-unes des leçons que nous avons adoptées. La célébrité de l'ouvrage, et le rang distingué qu'il tiendra toujours parmi les productions de Voltaire, nous prescrivaient de ne rien négliger de ce qui pourrait contribuer à la pureté du texte.

LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE.

VOICI ce qu'on lit dans l'édition de Khell, à la tête de cet ouvrage : » On a fait un crime » à M. de Voltaire d'avoir publié ce poème ; » nous ne doutons pas que les chantres de la » Sainte Chapelle n'ayent aussi trouvé Boi- » leau un homme bien abominable. »

Rien n'était plus mal adroit, à ce qu'il nous semble, que de rappeler, à propos de la guerre de Genève, le Lutrin de Boileau. D'une querelle de chanoines, occasionnée par un pupitre, ce grand poète fit un des plus beaux ouvrages qui ayent enrichi notre langue ; il sut allier au badinage le plus ingénieux et le plus piquant, le style et les formes de l'épopée ; et loin de trouver l'auteur abominable, les chanoines de la Ste. Chapelle applaudirent eux-mêmes, avec toute la France, à cette plaisanterie pleine de sel et de graces. On vit, une fois du moins, que le génie pouvait avoir le secret d'apprivoiser l'amour-propre. Il est vrai cependant (car il faut être juste) que Boileau composa le Lutrin dans la pleine vigueur de son âge, et que la Guerre

de Genève fut une des dernières productions de Voltaire : il ne faut donc pas s'étonner, quoique son sujet prêtât beaucoup plus à l'imagination, s'il n'en fit qu'un ouvrage si faible et d'une ordonnance si médiocre. Ce n'est pas que, dans quelques détails, on ne puisse y reconnaître une main habile et exercée ; mais, en général, il y domine un sel âcre, rarement tempéré par quelques plaisanteries d'un bon genre.

Rousseau de Genève y est traité avec tout l'emportement de la satyre ; ce n'est pas seulement ce qu'Horace appelait la fureur d'Archiloque ; Rousseau y ressemble exactement à Marsyas sous le couteau d'Apollon, et ce n'était point à Voltaire de réaliser ce que cette fiction mythologique a de révoltant. Les ennemis mêmes du citoyen de Genève furent indignés ; et si nous n'eussions craint de fournir aux nôtres un prétexte de calomnier notre édition, en nous accusant d'avoir mutilé Voltaire, nous eussions fait de ce poème un sacrifice à sa gloire.

Ce n'est plus l'heureux badinage de l'Arioste ; il faudrait, du moins, être d'un goût bien dépravé pour chercher, dans le personnage odieux de *Vachine*, par exemple, quelques traits de ressemblance avec *Alcine* : les Harpies ne sont pas plus loin des Graces.

Les lecteurs instruits remarqueront assez

combien la fable de ce poème est mal tissue, combien le style en est négligé, et à quel point la satyre en est amère et violente : cependant ils y remarqueront aussi plusieurs détails dignes de Voltaire. La tempête du troisième chant, entre autres, nous paraît d'une grande beauté. On y distinguera ce trait où la manière d'Ovide est si heureusement imitée, qu'on le croirait d'Ovide lui-même :

La tendre amante, étendant ses beaux bras,
Et s'élançant vers son héros fidelle,
Disait : Cher Co . . . l'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.

La situation physique de Genève, le vieux monument consacré à l'Inconstance, et le portrait de cette déesse, celui de la Renommée, enfin la description des différents procédés par lesquels le vieux linge se change en papier, ensuite en livres, finit par être la proie des flammes, et, en dernière analyse,

Devient fumée aussi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire :
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

Tous ces détails, quelques plaisanteries d'un très bon sel, et beaucoup de ces vers heureux qui naissent proverbes, et dont la conversation s'empare, rappèlent encore les belles années de l'auteur. La vieillesse ne s'y montre à découvert que dans la maigreur,

la sécheresse ou plutôt la nullité du plan. Nous avons déjà observé, et nous répétons que c'est, de la part des éditeurs de Khell, une très-grande maladresse, d'avoir mis en regard le Lutrin de Boileau et la Guerre de Genève.

Au reste, l'édition que nous en avons donnée, est très-supérieure, pour l'exactitude, à cette édition de Khell ; et pour s'en convaincre, il suffirait de jeter les yeux sur l'*Errata* de cette dernière.

POÉSIES FUGITIVES.

PARMI ces poésies fugitives, il en est de plus importantes et d'un plus grand caractère les unes que les autres : mais, en ce genre, Voltaire n'a eu ni supérieurs ni rivaux. Plusieurs de nos poètes se sont distingués par des pièces plus ou moins piquantes ; aucun n'en a produit un aussi grand nombre, et n'en a fait de plus exquises. Le ton de la meilleure éducation, l'atticisme, la gaîté, les graces, la variété, se trouvent réunies, dans ce recueil, à l'expression la plus heureuse, et à la plus riche abondance d'idées : car, jusque dans les saillies de son imagination, Voltaire laissait presque toujours appercevoir le philosophe. Ce qui ajoute à l'étonnement, c'est que ces fleurs paraissaient ne lui rien coûter ; elles naissaient, pour ainsi dire, sous ses pas, au milieu de ses occupations les plus sérieuses. On l'a comparé ingénieusement à Phidias qui, en travaillant au Jupiter Olympien, couvrait son attelier de fragments d'or et d'ivoire.

Ce qui est peut-être plus étonnant encore, c'est que ce talent ne l'abandonna jamais.

Il avait plus de quatre-vingts ans, lors qu'il adressa à Madame Dudeffant la pièce charmante qui commence ainsi :

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse faible et surannée
Ose encor fredonner des vers, etc.

Il est même remarquable qu'en vieillissant, il mêlait à ses pièces une teinte de sensibilité douce et tendre qui en augmentait le prix, et qui lui était moins familière à l'âge où, si nous l'osons dire, il prodiguait l'esprit à pleines mains.

Peut-être fallait-il, dans une si grande abondance, sacrifier quelques pièces qui, n'ayant que la valeur du moment ou de l'à-propos, deviendront indifférentes pour la postérité, et c'est ce que nous nous sommes permis quelquefois. D'ailleurs, quelques-unes étant douteuses, et toutes n'étant pas d'un égal mérite, c'était le cas d'appliquer le proverbe : *In sylvam ne ligna feras.*

Remontez de Chaulieu à Voiture, remontez même à des époques plus éloignées, et réunissez tous ceux de nos poètes qui se sont acquis une grande célébrité par leurs poésies fugitives ; tous ensemble ne formeraient pas en ce genre une collection égale à celle de Voltaire ; et (ce que nous n'oserions dire d'aucune autre) que l'on ouvre celle-ci au hazard, on y trouvera presque par-tout

l'abandon, la facilité, la grace, souvent même la profondeur.

Autant qu'il nous a été possible, nous avons conservé dans ces pièces l'ordre chronologique, plus indispensable encore dans la poésie que dans la prose, parce qu'on ne peut saisir sans lui les progrès de l'imagination et du talent.

Nous avons supprimé les différents noms sous lesquels Voltaire se plaisait à se cacher dans ses dernières années. Il avait pris tour à tour ceux de Guillaume Vadé, de Jérôme Carré, de l'abbé Caille, de M. Aléthof, de M. de Morza, etc., etc. Ces noms n'avaient jamais trompé personne pendant sa vie, et doivent disparaître après sa mort, ainsi que toutes les plaisanteries auxquelles ils avaient pu donner lieu, et dont le sel ne nous a jamais paru très-piquant. Ces travestissements bizarres, et les longues notes dont il surchargeait quelques-uns de ses derniers ouvrages, étaient une espèce de tic qu'il avait contracté dans sa vieillesse.

LE TEMPLE DU GOÛT.

Cet ouvrage, où l'auteur exposait avec une liberté qui n'était pas même hardie, des opinions purement littéraires, lui suscita une foule d'ennemis. C'est ce que la postérité aurait peine à croire, si chaque siècle ne ramenait pas les mêmes preuves du délire de nos passions. N'a-t-on pas vu de nos jours un philosophe célèbre (1) menacé d'une persécution violente, pour une querelle de musique ? Ces anecdotes humiliantes prouvent qu'il existe au fond de nos cœurs un germe de fanatisme toujours prêt à se développer. On s'est battu long-temps pour des arguments de théologie, et telle est l'intolérance hu-

(1) Jean-Jacques Rousseau : mais cette persécution n'était qu'une farce, si on la compare à celle que le fanatisme lui suscita depuis à l'occasion de son Emile. Notez que ce qu'on lui pardonnait le moins, c'était la *Confession du Vicaire Savoyard*, c'est à dire, ce qu'il y avait de plus admirable dans l'ouvrage, un peu gâté d'ailleurs par quelques paradoxes, comme la plupart des écrits de l'auteur.

maine, qu'elle se livrerait aux mêmes fureurs pour les opinions les plus indifférentes : il y a loin de ces excès à la paix universelle de l'abbé de Saint-Pierre.

L'orage qu'excita le Temple du Goût, paraîtra bien plus singulier, si l'on considère qu'à l'exception d'un seul jugement injuste et dicté par l'humeur contre J.-B. Rousseau, la postérité a confirmé tous les autres, et qu'elle a mis cet ouvrage ingénieux au rang des plus agréables productions de Voltaire.

L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

A la suite de quelques-uns de ces discours, nous avons conservé quelques anciennes leçons de l'auteur, parce que nous les croyons égales en mérite, ou même supérieures à celles qui les ont remplacées. Les corrections de Voltaire n'étaient pas toujours heureuses, surtout lorsqu'il se permettait de retoucher les ouvrages de ses belles années, dans un âge où son imagination s'était nécessairement réfroidie.

Il fallait, sans doute, conserver ces variantes de choix, mais non cette foule de vers que l'auteur avait constamment rejetés de ses éditions, et qui n'étaient que ses premières ébauches.

Que dans la collection peu volumineuse de quelques écrivains du premier ordre, tels que Racine ou Boileau, on ait imaginé de recueillir un petit nombre de leurs variantes, ce n'était qu'un abus sans conséquence : mais on sent trop qu'en les prodiguant, comme on l'a fait, dans une collection aussi étendue que celle de Voltaire, cet abus ne tendait qu'à multiplier les volumes. Les seules

variantes du Temple du Goût occupent plus d'espace, dans l'édition de Beaumarchais, que l'ouvrage même, qui en paraît, pour ainsi dire, écrasé. Pourquoi s'obstiner à reproduire ce que l'auteur avait cru devoir sacrifier ? Pourquoi ne pas s'en tenir aux leçons adoptées depuis long-temps dans les éditions publiées de son aveu ?

Lorsque nous nous sommes permis de rétablir dans le texte une ancienne leçon (ce que nous n'avons fait qu'avec la plus grande réserve), ce n'est qu'après en avoir pesé les motifs : nous n'en citerons qu'un exemple.

Dans le Discours sur la Liberté, Voltaire voulant faire valoir l'objection la plus pressante que l'on puisse élever contre le système du Fatalisme, avait dit que par une conséquence nécessaire de ce système,

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

Dans les éditions postérieures, il mit à la place de ce beau vers :

Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.

Il était très-flatteur sans doute pour l'abbé Pucelle d'être substitué à Caton ; mais, sans prétendre affaiblir les droits qu'il pouvait avoir à l'estime publique, on ne peut se dissimuler que cet ancien conseiller au parlement ne ressemblait pas plus à Caton, que l'abbé Desfontaines à Catilina ; et si réelle-

ment Voltaire avait eu l'idée d'établir entre eux quelque parité, l'exagération en bien et en mal serait évidente. Nous avons donc rétabli le premier vers, et préféré les noms célèbres à des noms moins connus. La postérité ne s'intéressera que faiblement aux passions de Voltaire, à sa haine pour l'abbé Desfontaines, ou à son amitié pour l'abbé Pucelle : mais un vers bien fait, un vers né proverbe, et qui d'ailleurs donne plus d'éclat à la pensée de l'auteur, méritera toujours la préférence de quiconque se connaît en poésie.

LE POÈME DE FONTENOI.

Ce poème, qui devait être si flatteur pour la nation, n'eut pas d'abord le succès que l'auteur devait en attendre. La Cour, à la vérité, crut devoir à Voltaire quelques-unes de ces distinctions qu'elle accordait si rarement au mérite ; mais ces distinctions mêmes soulevèrent contre lui la jalousie des gens de lettres, et les gens du monde ne lui furent guère plus favorables. Il n'avait pu se dispenser de donner quelques éloges à ceux de nos officiers qui s'étaient le plus distingués à cette journée mémorable ; mais il en avait nécessairement oublié un grand nombre. La reconnaissance des premiers fut très-faible, parce qu'ils ne se crurent point assez loués ; le ressentiment des autres fut très-vif, et c'est ce que Voltaire devait attendre de l'amour-propre. Mais le poème est resté, et aucun des poètes contemporains de l'auteur n'a élevé un plus beau monument à la gloire de cette journée. Le style noble et soutenu qui règne dans cet ouvrage, n'appartenait

alors qu'à lui seul ; il est vrai que le modèle en existait déjà dans les belles épîtres de Boileau à Louis XIV ; mais personne n'avait eu le mérite d'en approcher de plus près.

M. De la Harpe a jugé ce poème qu'il n'eût pas été capable de faire, avec beaucoup de sévérité, dans son Cours de littérature. Nous connaissons peu d'exemples, dans nos meilleurs poètes, d'une période plus riche et plus nombreuse que celle de l'exorde, si heureusement terminée par ce vers :

Venez le contempler aux champs de Fontenoy.

Cette brillante journée trouva donc encore un poète digne de la célébrer : mais ce qui n'annonce que trop notre décadence actuelle, ce qui nous afflige, ce qui nous humilie même sur l'état déplorable où notre littérature est descendue, c'est qu'à l'époque où nous voyons, pour ainsi dire, renaître pour nous les prodiges de la Fable, le héros qui les efface tous aux yeux de l'Europe étonnée, n'ait pas retrouvé un Voltaire.

LA LOI NATURELLE.

L'AUTEUR n'a pas fait d'ouvrage plus intéressant par l'importance de son objet. L'hommage qu'il y rend à la loi naturelle, cette souveraine des religions, suffirait seul pour confondre ceux qui ont calomnié ses principes, et qui se permettent encore de l'accuser d'impiété. Voltaire était sans doute incapable de s'avilir par la superstition ; mais ce poème prouvera combien il savait respecter les idées morales, et principalement celle d'un Dieu rémunérateur et vengeur; tout ce que les religions peuvent enseigner de véritablement utile, est non-seulement reconnu, mais prouvé dans ce bel ouvrage. A l'égard des dogmes qu'elles y ajoutent, il paraît évident que, dans la supposition la plus favorable, ces dogmes n'étant que des vérités purement spéculatives, ne peuvent avoir aucune influence sur les mœurs. Il importe bien réellement à la morale qu'il y ait un Dieu juge et témoin de nos actions ; mais que ce Dieu soit *un* en essence et *triple* en personnes, ce mystère

inaccessible à la raison, peu important d'ailleurs au bonheur des hommes, n'est lié par aucun rapport à la vertu. Ces vérités dogmatiques peuvent mériter nos respects ; mais quelques-unes d'elles ne paraîtraient-elles pas plus oiseuses qu'utiles ? Ne pourrait-on pas même les regarder comme dangereuses, puisqu'elles ont toujours divisé les hommes au lieu de les concilier, et qu'en cela elles produisent précisément l'effet contraire de la morale ?

Mais ce qui achève de prouver qu'elles sont au moins inutiles, c'est que l'examen des preuves sur lesquelles ces religions appuyent la révélation dont elles se vantent, étant physiquement impossible à la plupart des hommes, cet examen ne peut être pour eux d'une obligation rigoureuse.

Quoique cet argument n'ait jamais été réfuté, cependant on persiste à soutenir qu'il n'est point de salut hors de la religion révélée : mais, ou l'on exige une foi sans motif, ou si cette foi est, comme on le prétend, d'une nécessité absolue, il faut qu'en faveur de chaque prosélyte, les preuves qui ont établi la certitude de la révélation se renouvèlent à chaque instant. Nous savons qu'on a essayé de répondre à cette difficulté, en appelant bienheureux ceux qui croiraient sans avoir vu : mais, de bonne foi, cette réponse peut-

elle être sérieuse ? Quoi ! ceux qui n'ont vu aucun des prodiges dont on assure que la révélation fut accompagnée à son origine, doivent en être aussi fermement persuadés que ceux qui en ont été les témoins ? Quoi ! plusieurs siècles se sont écoulés entre les faits surnaturels qui ont attesté, dit-on, la vérité de la révélation et mon existence, et on osera soutenir que je dois y croire d'une foi non moins inébranlable que ceux qui les ont vus ? Mais dans cette étrange hypothèse, Dieu ne serait-il pas manifestement injuste ? Ceux-ci auraient cru sans mérite, puisqu'on suppose qu'ils ont vu ; mais comment pourrais-je démériter par mes doutes, moi réduit à croire sur parole, moi forcé de faire un choix entre une foule de sectes qui toutes se prétendent révélées, à l'exclusion les unes des autres ? N'est-il donc pas infiniment plus conforme aux lumières de la raison et aux idées qu'elle nous donne d'un Dieu juste et bienfaisant, de n'admettre d'autre loi que celle qu'il a lui-même gravée dans nos cœurs ? Toutes les religions s'accordent à reconnaître l'existence et la sainteté de cette loi. Ce point commun, dans lequel elles se réunissent toutes, n'est-il pas évidemment la vérité ? C'est l'opinion de Voltaire que nous venons d'exposer.

Observons toujours que ce grand homme est le premier qui ait embelli ces idées morales des couleurs de la poésie. On retrouve souvent dans ce poème le style de ses Discours sur l'homme. Il est vrai pourtant qu'il commençait à se permettre alors quelques familiarités, quelques négligences que les connaisseurs remarqueront assez ; mais ces fautes n'étaient pas encore fréquentes, et elles sont rachetées par une foule de beaux vers.

L'ECCLÉSIASTE,

ET LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

QUOIQUE Voltaire, en livrant au ridicule les cantiques sacrés, ou ce qu'il appelait, par dérision, les chansons hébraïques de M. de Pompignan, ait paru peu frappé des beautés de la Bible, cependant il ne pouvait mépriser sérieusement un livre qui a fourni à Rousseau de si belles odes, et à Racine tant de traits sublimes. Nous avons été à portée de juger par nous-mêmes que non-seulement il ne le méprisait pas, mais qu'il se l'était rendu familier, au point d'en citer souvent de longs passages; et le livre de Job, entre autres, était un de ceux qu'il se rappelait avec le plus de complaisance; enfin c'est dans cette source qu'il a puisé cette traduction libre de l'Ecclésiaste et du Cantique des cantiques. Ces deux ouvrages fournissent une nouvelle preuve, et de son étonnante fécondité, et de la facilité plus

étonnante encore avec laquelle il savait se plier à tous les genres. Ils ont, si nous l'osons dire, une physionomie particulière qui les distingue de ses autres poèmes; et si la maturité de son âge s'y fait sentir, on n'y apperçoit encore aucune trace de déclin.

CONTES.

La Fontaine, fabuliste, n'avait eu que des imitateurs, et point de rivaux; il en était de même pour ses contes, lorsque ceux de Voltaire parurent.

La Fontaine a mis dans les siens plus de naïveté, plus d'abandon. Ceux de Voltaire ont plus de rapidité, plus de finesse, et beaucoup moins de négligence.

Les contes de La Fontaine se ressemblent presque tous par le fond : ce sont toujours des maris ou des tuteurs trompés, des aventures de moines ou de religieuses : les contes de Voltaire sont plus variés, et la philosophie, qu'il savait placer par-tout, leur prête un charme de plus, du moins pour tous ceux qui aiment à penser. Il paraît d'ailleurs avoir inventé la plupart de ses sujets.

Voltaire, par ce seul genre, aurait donc pu se faire une réputation d'autant plus méritée, qu'il était difficile de ne pas être inférieur à La Fontaine. Sans chercher à l'imiter, ce qui ne lui eût pas réussi, parce que

la naïveté ne se contrefait pas, il a su se placer à côté de lui. Nous osons dire même que parmi ses contes, il en est un (celui qui est intitulé les Trois Manières), dont l'originalité nous paraît si piquante, que nous n'en connaissons aucun dans La Fontaine qui pût soutenir la comparaison.

Dans ce grand nombre de pièces fugitives, Voltaire n'a essayé que rarement le genre de l'épigramme, et quoique ses écrits satyriques en abondent, son talent ne paraissait pas propre à la précision que ce genre exige. Il en fut de même de Boileau, qui répandait à pleines mains le sel dans ses satyres, et dont les épigrammes sont en général assez médiocres. La plus originale et la plus plaisante que Voltaire ait faite, est celle qu'il adressa à M. Titon sur son Parnasse en bronze, où il avait placé quelques Poètes peu dignes de cet honneur.

Dépêchez-vous, Monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon ;
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet et Nadal ;
Qu'on voye armés du même archet
Saint-Didier, Nadal et Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Cette épigramme est très-gaie, et n'a pas l'âcreté que Voltaire s'est trop permise dans quelques autres.

Au reste, on pouvait se dispenser d'insé-

rer dans le recueil de ses pièces fugitives, celles qui sont purement de société, dont le plus grand mérite est dans l'à-propos, et dont s'enrichissaient, chaque année, ces Almanachs des Muses, devenus si misérables. Il en était en effet de très-piquantes pour le moment; et rien n'atteste mieux la grande réputation de Voltaire, que le soin avec lequel on les a conservées. Nous savons cependant que l'intention de ce grand homme, à qui ces ingénieuses bagatelles coûtaient si peu, n'était pas qu'on en chargeât sa collection; il en est qu'il désavouait, ou comme supposées, ou comme indignes de lui, et qui se trouvent dans l'édition de Khell, qui n'a su rien exclure. Cette monnaie courante, et trop souvent altérée, devait, il faut en convenir, occuper moins de place dans une succession si opulente.

Nous n'estimons pas également, à beaucoup près, tout ce que nous avons adopté nous-mêmes dans notre Edition; mais du moins nous avons évité l'abus autant que nous l'ont pu permettre ceux qui nous avaient devancés, et qui ne manqueront pas de nous reprocher ce que nous n'avons écarté que par respect pour le public et pour la mémoire de l'auteur.

Ce qui nous paraît le plus digne d'attention, même dans ces bagatelles, c'est que Voltaire avait su conserver, jusqu'à la fin

de sa longue carrière, dans ce genre de poésie, la fraîcheur, la légèreté, la grace de ses plus belles années. Au déclin de sa vie, il était encore l'homme de France qui eût le plus d'esprit; et il est tel de ces petits ouvrages que l'on eût pris pour des saillies de sa jeunesse.

LETTRES MÊLÉES DE VERS.

PARMI ces lettres mêlées de vers, il en est plusieurs sans doute (et les lecteurs les distingueront bien) qui méritaient d'entrer dans la collection de l'auteur. Mais, quoique nous ayions été plus sévères, dans le choix, que les éditeurs de Khell, nous convenons que nous en avons conservé quelques-unes à regret, et par le seul motif de nous épargner le reproche d'avoir mutilé Voltaire. L'influence d'un premier abus en nécessite d'autres, comme nous l'avons dit dans notre *Prospectus*, et la surabondance de nos prédécesseurs ne nous a forcés que trop souvent de passer les limites que nous comptions nous prescrire. Mais nous ne pouvons trop prouver qu'en nous montrant beaucoup plus sévères, nous n'eussions fait que remplir les intentions du grand homme dont on a profané la collection : voici ses propres paroles, d'après lesquelles nous demandons que l'on nous juge :

» Je me donnerai bien de garde de vous » envoyer les petites pièces fugitives que vous

» me demandez (1). Tous ces vers ne sont
» bons que pour les sociétés seules et pour
» le seul moment où ils ont été faits. Il est
» ridicule d'en faire confidence au public....
» La plupart de ces petites pièces sont des
» fleurs éphémères, qui ne durent pas plus
» que les nouveaux sonnets d'Italie et nos
» bouquets pour *Iris*. On n'a que trop re-
» cueilli de ces bagatelles passagères dans
» toutes les misérables éditions qu'on a don-
» nées de moi, et auxquelles, dieu merci,
» je n'ai aucune part. Soyez persuadé que,
» de même qu'on ne doit pas écrire tout ce
» que les rois ont fait, mais seulement ce
» qu'ils ont fait de digne de la postérité, de
» même on ne doit imprimer d'un auteur
» que ce qu'il a écrit de digne d'être lu.
» Avec cette règle honnête, il y aurait moins
» de livres, et plus de goût dans le public...
» J'aurais voulu supprimer beaucoup de cho-
» ses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse,
» et que la raison condamne dans un âge
» avancé. Je voudrais de même pouvoir sup-
» primer les vers contre Rousseau (2), qui
» se trouvent dans l'épître contre la Calom-
» nie, parce que.... Rousseau a été mal-

---

(1) Lettre de Voltaire à un membre de l'Académie de Berlin, à Postdam, 15 avril 1752.

(2) Jean-Baptiste Rousseau.

» heureux, et qu'en bien des choses il a fait » honneur à la littérature française ».

Il ajoute qu'une édition faite sur ce plan serait pour lui une consolation dans le regret qu'il a d'avoir trop écrit.

Nous le demandons aux lecteurs, ces réflexions pleines de sagesse, de raison et de goût, ne sont-elles pas évidemment un manifeste contre l'édition de Khell ? Si nous avons à nous repentir de quelque faute, c'est de n'en avoir pas mieux profité nous-mêmes, et cela par un sentiment de faiblesse. La crainte de nous exposer à des reproches injustes, mais toujours accueillis par les sots, nous a rendus plus réservés que nous n'aurions dû l'être.

ROMANS.

Les romans se rapprochent de la poésie, parce qu'ils tiènent, comme elle, à l'imagination; et c'est ce qui nous a déterminés à placer ceux de Voltaire avant ses ouvrages d'histoire et de philosophie.

L'envie semble quelquefois capituler avec la gloire; elle appelait Voltaire le plus bel esprit de son siècle, et ne lui rendait cet hommage que pour lui disputer plus inflexiblement le titre d'homme de génie. Cependant il avait imprimé à la plupart de ses ouvrages un caractère d'originalité, auquel le bel esprit ne saurait atteindre, et qu'on n'apperçoit pas moins dans ses romans que dans ses écrits d'un ordre supérieur; peut-être même s'y fait-il remarquer encore plus, précisément parce qu'on n'espérait pas l'y trouver.

Qui pouvait en effet s'attendre à de nouvelles découvertes dans un genre qui semblait condamné à la frivolité, et que l'on regardait d'ailleurs comme épuisé depuis

long-temps? Mais l'auteur sut l'enrichir d'intentions philosophiques souvent très-profondes, sans lui rien ôter de son agrément; et l'on conçoit à peine comment aux idées les plus sérieuses il savait allier un badinage exquis, et tout ce que son imagination avait de graces. Le plus beau des prestiges, sans doute, est un tour de force qui paraît ne coûter aucun effort : telle est, si nous l'osons dire, le prestige toujours nouveau des romans de Voltaire.

Nous ne connaissons pas de critique plus ingénieuse et plus philosophique à la fois, que celle qui est enveloppée sous l'allégorie de *Memnon*. L'auteur y combat le projet insensé de l'inexpérience, qui se flatte de pouvoir s'élever au-dessus des faiblesses humaines, et qui, dans l'absence des passions, imagine follement qu'elle peut se dérober à leur empire.

Zadig est la preuve de l'inévitable ascendant de la destinée sur tous les évènements de la vie. On y voit par quel enchaînement de circonstances, sa main souveraine nous conduit toujours où elle veut, en nous laissant l'illusion de nous croire libres.

Le système de l'Optimisme est réfuté dans *Candide*, par le tableau malheureusement trop vrai de toutes les calamités humaines. Qui croirait que l'imagination pût égayer un sujet si triste? C'est un des prodiges de Vol-

taire. On rit, même aux éclats, de la manière dont il a eu l'art de le présenter. Ce n'est pas qu'on ne démêle, dans ce singulier ouvrage, le caractère d'un homme désabusé de tout, et par conséquent malheureux : telle devait être alors la situation de l'auteur ; la vieillesse commençait à peser sur lui, et il paraît avoir eu l'intention de se peindre lui-même dans le personnage de *Pococurante:* cependant, nous le répétons avec surprise, il n'a rien écrit de plus gaî que *Candide*. La scène du Carnaval de Venise, entr'autres, et du *souper des six rois*, est une des plus plaisantes imaginations qu'il ait eues, et nous l'avons toujours regardée comme une bonne fortune du génie.

L'Ingénu nous paraît encore une de ces créations originales qui ne pouvaient appartenir qu'à lui. La scène du vieux janséniste civilisé à la Bastille par un Sauvage, n'est peut-être pas inférieure à celle dont nous venons de parler : mais ce qui doit étonner le plus dans ce roman, c'est l'art avec lequel, à travers les saillies d'une gaîté quelquefois immodérée, l'auteur a su se ménager le dénoûment le plus pathétique (1). Voltaire seul,

(1) En relisant, peut-être pour la dixième fois, cet ouvrage original commencé avec tant de saillie, et qui finit par une scène si touchante, nous sommes frappés surtout de cette abondance d'idées philoso-

il faut en convenir, avait le secret de faire naître ainsi, à volonté, les émotions les plus douces, après les traits les plus vifs de la plaisanterie. Rabelais, dans ses meilleurs moments, ne prodigua pas le sel avec plus d'abondance : mais s'il eût été capable d'imaginer quelques-unes des situations de *Candide*, il n'eût jamais eu le talent de tracer la scène touchante de la mort de mademoiselle de Saint-Yves. Rien n'a plus d'intérêt, plus de charme, que cette dernière scène de l'*Ingénu*, et nous ne saurions auquel de ces

---

phiques que l'auteur a trouvé le secret d'y répandre. Il avait alors toute la maturité de l'expérience, et personne n'avait observé mieux que lui l'influence de l'opinion sur les hommes, et les résultats de cette influence. C'était une idée bien neuve et bien digne de lui, d'avoir mis, si nous l'osons dire, aux prises la nature avec les préjugés, en réunissant dans une même prison un jeune sauvage et un vieux janséniste. Il n'appartenait qu'à Voltaire d'imaginer cette situation, et lui seul du moins pouvait la traiter avec autant d'intérêt. A partir de cet épisode de la Bastille, ce roman nous a toujours semblé supérieur à tout ce qu'il a fait en ce genre. Les imaginations de Zadig et de Candide, quoique l'intention en soit aussi très-philosophique, manquent souvent de vraisemblance, et l'*Ingénu*, plus dénué de merveilleux, nous paraît avoir, par cette simplicité là même, plus de charme pour la raison. Nous ne connaissons d'ailleurs rien de plus aimable, de plus intéressant que le caractère de Mademoiselle de Saint-Yves, et de plus pathétique que sa mort.

deux romans adjuger la préférence. Observons cependant que Voltaire a quelquefois altéré le mérite de l'un et de l'autre par quelques exagérations burlesques, et par quelques idées licencieuses.

En relisant ces singuliers ouvrages, nous nous demandons sans cesse comment il était possible qu'un homme né avec un si grand fond de gaîté, se fût montré constamment si inférieur à lui-même, quand il a voulu faire des comédies. On aurait peine à concevoir que la seule difficulté du dialogue, difficulté qu'il avait l'habitude de vaincre avec tant de succès dans la tragédie, pût devenir pour lui, dans le genre comique, assez insurmontable pour enchaîner, si nous l'osons dire, le talent qui, par tout ailleurs, le portait si naturellement à la plaisanterie. Faudrait-il donc supposer qu'il existe en effet des distances infinies entre les genres qui paraissent le plus se rapprocher? Nous avouons que nous n'avons jamais pu résoudre ce problême d'une manière aussi précise que nous l'eussions desiré.

Dans l'énumération de ces romans, nous ne devons oublier ni *Micromégas*, l'un des plus piquants et des plus ingénieux badinages de l'auteur, ni *Babouc*, ni *Scarmentado*, ni même quelques jolis détails de la *Princesse de Babylone ;* tous ces ouvrages, si variés par leur forme et par leurs intentions,

sont de la même famille ; tous portent l'empreinte du même cachet. On voit que la plaisanterie satyrique était le caractère dominant de la physionomie de Voltaire. Il y était prononcé, même dans son extérieur, avec tant de force, que peut-être c'était celui auquel il semblait le plus appelé par la nature.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Les rêveries politiques des économistes, mêlées de quelques vérités utiles, mais dont les erreurs pouvaient être infiniment dangereuses ; des systêmes de physique très-étranges, qui avaient pris un commencement de faveur, par l'attrait de la nouveauté, et qui n'ont servi qu'à prouver de plus en plus combien on doit se méfier de l'esprit de systême, sont ici l'objet des plaisanteries de Voltaire. Il n'imagina cette espèce de roman que pour les y faire entrer; et en effet, les lecteurs s'appercevront assez que cet assemblage de parties hétérogènes, quoique liées par un même titre, ne pouvait former un véritable roman. Les plaisanteries de l'auteur ne sont pas toutes également piquantes ; mais on y reconnait toujours sa manière ingénieuse de jeter du ridicule sur les opinions qui pouvaient en être susceptibles, et ce talent si rare de mettre à la portée du peuple des questions d'une philosophie souvent très-abstraite.

LA PRINCESSE DE BABYLONE.

On ne trouve plus dans cet ouvrage l'imagination brillante des premiers romans de l'auteur. Ce n'est pas que le merveilleux n'y soit prodigué ; mais cette profusion n'est pas toujours un signe de richesse. Il n'est pas de contes à dormir debout dans lesquels on ne puisse trouver, ou des mines inépuisables de diamants, ou des oiseaux qui parlent, ou des licornes d'une vîtesse prodigieuse, et dont une seule suffirait pour mettre en fuite plusieurs armées. Horace donnait à ce délire d'imagination le véritable nom qu'il mérite : *ægri somnia*, et rien, en effet, ne ressemble mieux aux rêves d'un malade.

Mais ce qui nous afflige plus que cet étrange merveilleux, ce sont quelques détails insignifiants et burlesques dont nous donnerons, pour exemple, les mauvaises plaisanteries que l'auteur s'est permises *sur le besoin que les filles ont toujours d'un apothicaire*. Ajoutez à ces détails la question à laquelle ils donnent lieu, et vous vous demanderez à vous-même comment il était

possible que Voltaire s'abaissât à des trivialités si choquantes.

Les différents pays que parcourt Amazan n'offrent guères qu'une répétition affaiblie des Voyages de Scarmentado. L'auteur ne paraît avoir eu d'autre but que de prodiguer des adulations à quelques princes du Nord, dont il avait la faiblesse de rechercher la faveur, comme si sa renommée pouvait s'aggrandir du suffrage de ces princes. Les traits un peu chargés sous lesquels il a peint les Français étaient alors très-ressemblants ; mais lui-même aujourd'hui ne les y reconnaîtrait plus. Il avouerait que le merveilleux de son roman n'approche pas de ce qui se passe actuellement sous nos yeux ; et véritablement on croirait que, de Voltaire à nous, il s'est écoulé plusieurs siècles. Enfin c'est dans ce faible ouvrage que sa vieillesse commence à se décéler par une répétition fatigante d'idées qu'il avait déjà rebattues jusqu'à la satiété. Ces signes d'épuisement étaient sans doute bien pardonnables à un auteur de soixante et quatorze ans ; mais comment cet âge ne l'avertissait-il pas de renoncer aux ouvrages d'imagination ?

Cependant, malgré la faiblesse de ce roman, on peut y remarquer encore, et la facilité rapide de la narration, et quelques idées philosophiques, toujours empreintes de son cachet, enfin quelques-unes de ces

saillies originales qui n'étaient familières qu'à lui, et qui l'eussent infailliblement fait reconnaître, quand même il aurait eu l'intention de se cacher. Mais peut-être eût-il fallu séparer cet or de l'alliage qui le dégrade, et ne donner que par extrait quelques-uns de ses derniers ouvrages. On eût trouvé, dans un grand nombre de ses lettres, et jusques dans les pièces que lui-même n'eût pas manqué de mettre au rebut, de quoi faire un choix très-piquant, si l'on n'en eût tiré que ce qu'elles présentent quelquefois d'exquis. Il est telle phrase, tel trait, tel mot où dans ses lettres les plus frivoles, Voltaire que l'on croyait éclipsé, reparaît tout d'un coup de la manière la plus inattendue et la plus brillante: mais pour faire cet excellent choix, il falloit oser réduire à quelques pages certains volumes de sa correspondance, et malheureusement les éditeurs de Khell ont toujours préféré la quantité à la qualité.

Nous nous bornons à ces romans. Les lettres d'Amabed, l'Histoire de Jenny, le Taureau blanc, et la Princesse de Babylone elle-même, pouvaient être exclus d'un recueil où le goût aurait présidé; mais l'intérêt s'y opposa. On voulait multiplier les volumes, et on ne se rappela point assez ce vœu que Voltaire avait tant de fois exprimé pour qu'on n'admît dans sa collection que des ouvrages dignes de sa gloire.

CHARLES XII.

Cette Histoire, le premier essai de Voltaire en ce genre, étonna, parce qu'on ne l'attendait pas d'un poète dont les succès au théâtre avaient fait jusqu'alors la principale réputation : mais ce qui étonna davantage, c'est que dans ce genre si nouveau pour lui, il eût écrit de manière à en devenir un des modèles (1). Il fallut bien ad-

(1) M. de la Harpe qui, avant et depuis sa conversion, n'a cessé de parler avec les plus grands éloges des tragédies de Voltaire, et à qui sans doute on l'avait reproché, s'était apparemment imposé pour pénitence, vers la fin de sa vie, de décrier, autant qu'il serait en lui, d'autres ouvrages qu'il n'avait pas moins admirés. On a déjà vu comment il avait traité la *Pucelle*, et avec quelle légèreté il avait parlé du poème de Fontenoi ; mais il va plus loin dans le treizième volume de son Cours de littérature, page 87. Il prétend que chez Voltaire le poète est bien au-dessus du prosateur. Nous pensons précisément le contraire ; cependant il avait dit que Voltaire, dans son histoire de Charles XII, *avait lutté contre l'éloquence antique, contre les* Quinte-Curce *et les* Tite-Live, *et qu'il*

mirer cette étendue de talents capables de se plier à des tons si divers : mais pour se consoler, les ennemis de l'auteur s'empressèrent de publier que cette histoire n'était qu'un roman où l'imagination poétique s'était jouée des lecteurs et de la vérité.

---

avait donné à notre langue toute la richesse et la majesté de leur style.

Il avait dit du siècle de Louis XIV, que cet ouvrage devait être placé parmi les monuments de notre histoire, *au même rang que la Henriade parmi ceux de notre poésie.*

Il avait dit que l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations était une grande et magnifique conception, *dont on chercherait en vain le modèle dans l'antiquité*, et il ne balançait pas à mettre Voltaire au-dessus de Tacite (*).

Or, comme il est très-indifférent à la religion que Voltaire ait été plus ou moins grand dans un genre d'écrire que dans l'autre, on ne peut attribuer ces variations de jugement de M. de la Harpe, qu'à l'instabilité d'un caractère sujet à se contredire. Eh ! qui sait si cette instabilité, avec le concours de la grace, n'aurait pas été un des stimulants de sa conversion ?

Mais le hasard nous met à l'instant sous les yeux, dans ce même treizième volume, page 327, une bévue de M. de la Harpe, bien plus étrange que ses contradictions. Occupé à recueillir tout ce que sa dévotion lui faisait juger nécessaire, pour abaisser l'homme qui avait été son ami et son bienfaiteur, il lui reproche ce qu'il appèle ses humiliantes variations envers le roi de Prusse, qu'il avait nommé si long-temps le Salomon du nord, et qu'il désigne en effet d'une ma-

(*) Voyez l'éloge de Voltaire par M. de la Harpe.

Le caractère singulier et vraiment un peu romanesque de Charles XII, pouvait donner quelque apparence à cette accusation. Ce prince, si plaisamment caractérisé depuis dans ce vers de la Pucelle :

Ce roi soldat, Don-Quichotte du nord,

ne dût paraître d'abord qu'un être de rai-

---

nière un peu moins flatteuse dans un de ses discours en vers, intitulé : *de la modération en tout*. M. de la Harpe qui paraît indigné de cette inconséquence, ajoute cependant qu'elle n'est rien en comparaison de ce que Voltaire écrivit, quand Frédéric *mort* ne fut plus à craindre.

Il fallait que la piété de M. de la Harpe eût dérangé sa mémoire, car Voltaire mourut le 30 mai 1778, et le roi de Prusse, plus de huit ans après, le 17 août 1786.

Cette singulière méprise est d'autant plus inconcevable, que le même M. de la Harpe, dans son éloge de Voltaire, après avoir parlé des nuages passagers qui vinrent obscurcir l'union de ce grand homme avec Frédéric, dit en propres termes: « Sans prétendre juger » entre les deux, j'observerai seulement deux faits » peu communs dans l'ordre des choses et des desti- » nées : l'un, qu'après l'éclat d'une rupture, ce fut le » prince qui revint le premier; l'autre, qu'après cette » liaison renouée, que rien n'altéra plus entre le mo- » narque et l'homme de lettres, *ce fut le premier qui* » *fit l'oraison funèbre de l'autre* ».

M. de la Harpe ne pouvait donc ignorer que Voltaire était mort avant le roi de Prusse. Des contradictions si absurdes seraient inexplicables, si l'on ne supposait quelque désordre de cerveau dans celui qui se les est permises.

son aux Français, généralement assez mal instruits, ou même peu jaloux de s'intruire de la situation et des intérêts de ces contrées lointaines, et qui n'avaient entendu parler que confusément des aventures du roi de Suède.

Peut-être aussi Voltaire, dans ses premières éditions, avait-il donné trop de confiance à des mémoires dont il reconnut depuis qu'il aurait dû se défier. Ce qui est très-vrai, c'est que dans les éditions postérieures, il fit successivement des changements considérables, et ces changements même attestent avec quelle ardeur il cherchait la vérité. Mais, que cette histoire fût embellie ou non par l'imagination, le public ne put se défendre de la séduction du style, et l'auteur a donné peu d'ouvrages dont les éditions ayent été plus multipliées.

Enfin les ennemis de sa gloire furent déconcertés, lorsque le roi de Pologne, Stanislas, duc de Lorraine, l'un des hommes les mieux instruits de la vie aventurière de Charles XII, et l'un des principaux personnages de son histoire, donna, de son propre mouvement à l'auteur, qui ne le sollicitait pas, le témoignage le plus authentique de la vérité de tous les faits. Que pouvait opposer l'envie à une déclaration si humiliante pour elle ? Elle fut un moment forcée

à se taire ; mais bientôt elle reprit courage, en répétant jusqu'au dégoût qu'au lieu d'un poème, Voltaire n'avait fait, dans la Henriade, qu'une histoire en rimes, et que sous le nom d'histoires, il n'avait donné que des romans ou des poèmes en prose.

ESSAI

Sur les mœurs et l'esprit des Nations.

Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit de cet important ouvrage, dans l'éloge historique de Voltaire, et au témoignage honorable rendu par le savant Robertson à ses connaissances profondes dans l'histoire. On voit, jusque dans ses moindres fragments en ce genre, avec quelle attention il l'avait méditée, et combien elle lui était toujours présente. C'est enfin, nous le répétons, un des genres d'écrire qui convenait le mieux à son génie, et l'un de ceux où il a le mieux mérité de son siècle et de la postérité.

Il ne lui était pas donné, sans doute, de prévoir, dans toute leur étendue, les révolutions dont nous avons été les témoins, et qui, après tant d'excès, ont amené la restauration de la France sous le Héros qui nous gouverne. Mais personne n'ayant attaqué plus de préjugés, personne n'ayant plus contribué que lui à répandre l'esprit de lu-

mière, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir préparé, non pas les scènes sanglantes auxquelles elles ont donné lieu, et qu'il eût détestées autant que nous les détestons, mais ce que la raison peut en avouer, et ce qui subsiste. Nous savons qu'on lui a reproché quelques complaisances pour les vanités de la grandeur, peut-être aussi d'avoir employé trop d'esprit à flatter l'orgueil de quelques importants ou de quelques femmes de la Cour; c'est-à-dire, qu'on a voulu lui faire un tort d'avoir conservé les habitudes du temps où il a vécu. Mais ne sait-on pas que l'on n'abjure jamais entièrement ces formes extérieures auxquelles on a été plié dès l'enfance; qu'elles deviènent une partie de nous-mêmes, et qu'au temps de la jeunesse de Voltaire, elles tenaient non-seulement aux usages reçus, mais qu'elles étaient regardées comme une partie essentielle de l'éducation? Ceux qui se permettent envers lui ces injustes reproches, nous paraissent bien loin d'avoir saisi le caractère dominant de ses ouvrages. A quelques exceptions près, qu'il serait encore facile de justifier, ils respirent tous une hardiesse d'opinion qui ne pouvait appartenir qu'à une ame libre et indépendante. Osons même ajouter qu'il devait une partie des graces de son style à ces mêmes habitudes, à ce bienfait du hasard qui le porta, dès ses premières années, dans les

sociétés les plus choisies du grand monde, enfin à cette urbanité qui caractérisa toujours les excellents écrivains du siècle de Louis XIV, dont il eut l'avantage d'être, en quelque sorte, le contemporain, et qu'il eut le bon esprit de choisir pour ses modèles.

Félicitons-nous d'une révolution à laquelle nous devons une liberté qui n'est plus souillée par la licence ; mais craignons de devenir sauvages ; craignons de dénaturer le génie d'une langue que ces grands hommes avaient fixée, et dont ils avaient établi la gloire au-delà même de l'Europe. Déjà nous voyons une foule de mots inusités prendre du crédit dans nos tribunes, comme si de nouveaux mots pouvaient être un besoin, lorsqu'ils n'ont pas à représenter de nouvelles idées. Déjà (que l'on nous pardonne cette expression) nous tendons à *orientaliser* notre langue, en la surchargeant de figures et de métaphores excessives, comme si le langage emphatique de l'Orient était celui de la liberté, tandis qu'au contraire tout dépose qu'il a toujours été celui de la servitude. Eh quoi ! n'était-ce donc pas dans les plus beaux jours d'Athènes et de Rome libres, que ces juges si délicats des convenances, les anciens, ont écrit avec cette noble et majestueuse simplicité que nous admirons encore, et qui nous a toujours paru l'un des

attributs essentiels de la liberté ? Il le faut avouer, ces vaines exagérations que l'on prend pour des tours de force, commencent à alarmer tous ceux qui s'intéressent encore à la conservation des beaux arts.

De toutes parts, il s'élève d'audacieux détracteurs des meilleurs écrivains qui ayent honoré la France ; peu s'en faut qu'on ne leur fasse un crime d'avoir vécu sous nos anciens monarques. Nous l'avons entendu avec douleur ; quelques esprits jaloux ont osé dire, et d'autres ont répété avec complaisance, que la Henriade avait été frappée du même coup qui a fait tomber le monument consacré à la mémoire de son héros ; monument pour qui la Henriade même sollicitait une exception qui eût été, d'ailleurs, la plus humiliante des satyres de toutes les statues uniquement érigées par l'adulation.

Qui aurait pu le prévoir, et ne pas s'en affliger pour la gloire de la patrie ? Il devient à la mode de décrier jusqu'à ces ouvrages du génie qui avaient régné si longtemps sur tous les théâtres de l'Europe, et l'on pardonne à peine au plus éloquent, au plus enchanteur de nos poètes, d'avoir tiré des Annales Juives le sujet d'un de ses plus étonnants chef-d'œuvres. Serait-il d'une fatalité malheureuse que l'esprit humain ne pût combattre le fanatisme que par un autre fanatisme ?

Que cette pièce, à la bonne heure, puisqu'en effet elle pouvait sembler trop favorable à des préjugés qu'on voulait abolir, ait disparu quelque temps de nos théâtres, et que, par des créations nouvelles, et par l'attrait des spectacles qu'il serait si facile de faire tourner à l'avantage de l'instruction publique, les jeunes poètes qui peuvent nous rester, cherchent à fortifier en nous les nobles sentiments de cette liberté sage dont nous jouissons, et la seule qui puisse être durable; mais qu'ils révèrent encore comme leur maître le grand homme qui, en traçant le caractère de Néron, sut fixer d'une manière si précise les progrès du crime dans une ame égarée par le sentiment de sa toute-puissance, et qui n'est pas encore entièrement dépravée. Telles sont les grandes leçons que le génie savait donner aux peuples sous le despotisme même, et long-temps avant l'époque de la liberté. N'était-ce pas déjà servir sa cause, que d'exposer ainsi aux regards des nations l'affreux simulacre de la tyrannie?

Nous devions à la gloire de ces maîtres de l'art, que l'on s'efforce en vain d'obscurcir, et particulièrement à celle de Voltaire qui s'est montré leur égal, lorsqu'il a peint les deux Brutus, ces réflexions que nous a fait naître le délire insensé dont la persévérance nous afflige. Eh! qui ne serait pas ré-

volté de voir la scène en proie à cette foule d'écrivains barbares qui se disputent à qui outragera le plus, dans leurs pièces, la raison et les bienséances ? Bientôt, si le goût n'en fait pas justice, le public, familiarisé avec ces nombreuses inepties, ne saurait plus distinguer ni sentir les beautés de la nature, et ce qui serait plus à craindre encore, le caractère de la nation ne tarderait pas à se pervertir. La liberté est nécessairement l'amie des mœurs, ou plutôt elle ne peut exister sans elles, et il est une sympathie secrète entre la pureté des mœurs et celle du goût. « Rien n'est beau que le vrai », disait Boileau, dont l'esprit juste avait saisi ces rapports, et qui prouvait, par cette sagacité même, combien il était digne de donner des lois au génie.

Français, au nom de votre ancienne réputation, qui a plus facilité que vous ne pensez vos succès actuels, au nom de la gloire que vous promettent vos nouvelles destinées, cessez de parler, cessez d'écrire en énergumènes.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Cet Ouvrage, que nous n'avons jamais relu sans éprouver le même plaisir, le même intérêt qu'il nous avait inspiré dans sa nouveauté, a toujours été regardé comme un des plus beaux monuments qui soient sortis des mains de Voltaire. L'introduction qui le précède, et qui avait paru long-temps avant qu'il en publiât la suite, faisait desirer cette suite avec la plus vive impatience; et détachée même de l'ouvrage, elle passait pour un des plus précieux morceaux de notre littérature.

On fit cependant à cette histoire le même reproche qu'on avait fait à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations;* on prétendit que l'auteur n'eût pas dû la diviser par chapitres. On lui opposait sa propre histoire de Charles XII, qu'il avait traitée, disait-on, d'une manière infiniment plus noble et plus simple, en la fondant, pour ainsi dire, d'un seul jet. Enfin on ne manquait pas de se prévaloir de l'exemple des anciens qui, dans leur manière large, traçaient toujours à

grands traits, et sans division, les tableaux historiques qu'ils jugeaient dignes d'être offerts à la postérité.

Il est vrai que les anciens ne se permettaient pas des sections aussi fréquentes ; ils divisaient néanmoins ou par olympiades, ou par lustres, ou par décades, ou même par livres, et nous ne voyons pas qu'il y ait plus d'inconvénient à diviser par chapitres, lorsque chacun d'eux devient une portion intéressante d'un grand tout qui forme lui-même un bel ensemble. Cette division nous paraît avoir l'avantage de ménager du repos au lecteur, et de lui épargner la fatigue d'une attention trop continue. Nos administrations, d'ailleurs, deviènent aujourd'hui si compliquées en comparaison de celles des anciens; on trouve si rarement chez eux les détails qu'on y desirerait sur l'état de leurs finances, de leur commerce, de leur industrie, de leurs arts, et ces mêmes détails sont devenus si indispensables dans l'histoire moderne, qu'il serait injuste de ne pas reconnaître que cette seule différence nécessite en quelque sorte, les divisions. Jamais on ne vit chez les anciens deux autorités rivales rompre l'unité du gouvernement. Les opinions religieuses y étaient nulles, ou du moins sans conséquence : chez nous, au contraire, la trop grande importance que nous leur avons donnée a presque toujours été fu-

neste ; et depuis l'établissement du christianisme, l'histoire des nations n'a été longtemps que celle des guerres de l'Empire et du Sacerdoce. Or, quel historien pourrait se flatter d'embrasser d'un coup d'œil tant d'intérêts politiques et tant d'intérêts regardés comme sacrés (1). On a fait à l'histoire du siècle de Louis XIV un reproche plus important, et qui s'aggrave de jour en jour par la révolution qui s'est faite dans les esprits, et par le renversement de l'ancienne monarchie. Louis XIV, qui n'aurait pu souffrir la liberté hardie avec laquelle il est jugé dans plusieurs endroits de cet ouvrage, et qui n'eût pas manqué d'en punir l'auteur, y paraît aujourd'hui beaucoup trop flatté : tant les idées présentes ont prévalu sur les anciennes opinions!

Si Voltaire pouvait avoir besoin d'apologie à cet égard, aux yeux de ceux qui savent

(1) C'est ce qui nous paraît justifier, dans l'histoire du règne de Louis XIV, ces chapitres du calvinisme, du jansénisme, du quiétisme, et des disputes sur les cérémonies chinoises. Jamais le ridicule ne fut lancé d'une manière plus délicate sur ces questions oiseuses de théologie, si étrangères à la gloire de ce beau siècle, mais dont Voltaire pourtant ne pouvait se dispenser de parler. Combien Louis XIV eût épargné de malheurs à la France, s'il eût eu lui-même le sens assez droit pour mépriser, autant qu'elles le méritaient, ces querelles scholastiques, dont on ne doit conserver le souvenir que pour humilier la raison humaine!

penser, nous répéterions que, malgré toute sa philosophie, il était impossible qu'il abjurât entièrement les habitudes et les préjugés de son éducation. Né plus de vingt ans avant la mort de Louis XIV, à qui le consentement de l'Europe semblait avoir décerné le nom de *Grand*, flatté de l'éclat qui paraissait en rejaillir sur la France, et sur un siècle dont il fut lui-même un des plus précieux rejetons, il ne put se défendre d'admirer ce qui était alors admiré sans contradiction, et ce qui mérita toujours, sous tant de rapports, l'admiration de la postérité.

Peut-être cette réunion de grands hommes en tout genre, qu'un hasard singulier rendit tous contemporains de Louis XIV, et qu'il eut du moins le mérite d'encourager, parlait plus haut en faveur de ce prince, à l'imagination de Voltaire, que tous ces défauts qu'on lui reproche maintenant avec tant de sévérité, et sur lesquels la plupart des mémoires, publiés depuis, gardaient encore le silence. Quiconque est impartial, doit sentir en effet combien il était difficile qu'un homme, accoutumé dès l'enfance à la renommée de Louis XIV, et d'ailleurs né sous son règne, ne confondît pas souvent ce monarque avec la majesté de son siècle. Il était sans doute animé de ce sentiment, lorsqu'enivré de la gloire de ce beau siècle, dont il s'est toujours applaudi d'avoir vu du moins les der-

nières années, il le célébrait ainsi dans la Henriade :

> Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
> De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
> C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts;
> Sur toi tout l'avenir va porter ses regards.
> . . . . . .
> . . . . . .
> Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes:
> Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes, etc.

Loin qu'il y eût de l'exagération poétique dans ces vers, Voltaire, historien, ne put que répéter ce même tableau : « Ce serait, » dit-il, un temps digne de l'attention du » temps à venir, que celui où les héros de » Corneille et de Racine, les personnages de » Molière, les smyphonies de Lulli, toutes » nouvelles pour la nation, et (puisqu'il ne » s'agit ici que des arts) les voix des Bossuet, » des Bourdaloue, se faisaient entendre à » Louis XIV, à Madame, si célèbre par son » goût, à un Condé, à un Turenne, à un » Colbert, et à cette foule d'hommes supé- » rieurs qui parurent en tout genre. Ce temps » ne reviendra plus où un duc de la Roche- » foucault, l'auteur des *Maximes*, au sortir » de la conversation d'un Pascal et d'un » Arnaud, allait au théâtre de Corneille ».

Toute cette splendeur avait, si nous l'osons dire, environné le berceau de Voltaire, et l'on peut juger combien cette illusion était puissante pour entretenir en lui, jusque dans

ses dernières années, ce sentiment d'admiration que toute la France conservait encore pour un monarque dont la gloire avait ébloui si long-temps les étrangers mêmes. Si nous, venus tant d'années après Voltaire, et placés si loin de lui, nous n'avons pu, dans notre jeunesse, nous défendre de partager cet enthousiasme, comment ce grand homme n'en eût-il pas toujours conservé quelque trace, lui le principal héritier de la gloire d'un siècle si mémorable, et de ce feu sacré dont à peine nous oserions nous flatter d'avoir recueilli quelque étincelle?

Cependant Voltaire fut loin d'être adulateur, comme on l'en accuse. Il n'a dissimulé ni la superstition qui déshonora la fin du règne de Louis XIV, ni les cruautés de ses dragons missionnaires, ni la plaie sanglante qu'il fit à la France par la révocation de l'Edit de Nantes. Il a eu tort, sans doute, de faire grace à quelques traits de despotisme voilés d'une apparence de grandeur. La magnificence de ce prince, et l'espèce de dignité avec laquelle il savait représenter son personnage de roi, paraissent en avoir imposé à l'historien, qui ne s'est pas toujours assez rappelé que cette magnificence n'était fondée que sur la misère du peuple. Peut-être encore Voltaire, séduit par l'opinion publique de son temps, s'est-il trompé dans les éloges qu'il a trop prodigués à l'administration de

Colbert. Ces erreurs ont été combattues, dans l'édition de Khell, par quelques notes qui nous ont paru la seule partie qui ait été bien traitée dans cette édition, et que nous eussions été jaloux de conserver dans la nôtre, si la délicatesse eût pu nous permettre de nous enrichir du travail d'autrui. Mais si l'auteur de ces notes combat quelquefois l'opinion de Voltaire, c'est en homme digne d'associer ses idées aux siennes ; et nous ne doutons pas qu'il ne soit persuadé, comme nous, que, malgré les fautes qu'il y remarque, l'histoire du siècle de Louis XIV ne soit un monument digne de ce même siècle et des suffrages de la postérité.

PRÉCIS DU SIÈCLE DE LOUIS XV.

Ce morceau historique, bien différent de celui qui le précède, n'est et ne pouvait être qu'une simple esquisse, qui sera toujours précieuse à consulter, et pour les faits, et par ce qu'elle est de Voltaire, témoin des évènements qu'il raconte. Ici le sujet manquait au peintre, et nous n'avons pas besoin d'observer combien, de Louis XV à son bisaïeul, l'intervalle était immense à tous égards. La saine philosophie cependant fit alors de grands progrès, quoiqu'un assez grand nombre de charlatans, qui se disaient philosophes, par imitation, se soient précipités dans une licence d'opinion capable de jeter du ridicule sur la philosophie même, si le siècle n'eût été trop éclairé pour s'y méprendre. C'est par ces seuls progrès de la raison humaine que cette époque fut remarquable, et Voltaire fut un de ceux qui contribuèrent le plus à les avancer. Cette gloire était encore un des produits du siècle de Louis XIV, et, sans elle, celui de Louis XV n'eût mérité pour historien qu'un écrivain satyrique nourri du fiel de Juvénal.

HISTOIRE DU PARLEMENT DE PARIS.

VOLTAIRE avait écrit impunément, et, quoi qu'on en dise, en homme libre, l'histoire de plusieurs souverains ; mais il fut contraint de se cacher lorsqu'il écrivit celle du Parlement : tant l'esprit de corps est redoutable, et tant, après les préjugés religieux, il était dangereux d'attaquer ceux de la magistrature!

Les parlements, en effet, n'étaient guère moins intolérants que les théologiens, et ils avaient d'ailleurs une puissance toujours active, que les rois mêmes étaient forcés de ménager. Fidèles, non-seulement à leurs anciennes formes, mais à de vieilles opinions, qui avaient jeté des racines d'autant plus profondes qu'elles n'avaient jamais été parfaitement éclaircies, ils étaient restés constamment au-dessous de leur siècle, et jamais le progrès des lumières n'était arrivé jusqu'à eux. On les avait vus protéger de toute leur puissance les erreurs de l'ancienne physique, et traiter de novateurs et presque de séditieux, ceux qui tenteraient de faire en philosophie de nouvelles découvertes; ils avaient proscrit l'émétique, l'inoculation, et

malgré le ridicule qui en avait rejailli sur eux, ils ne prodiguaient pas moins les réquisitoires contre des vérités dont ils eussent mieux fait de s'instruire, que de persécuter ceux qui avaient le courage de les répandre.

Voltaire examinait les titres sur lesquels ils fondaient leurs vastes prétentions. Lui-même avait donné l'idée la plus juste des différentes opinions qui s'étaient élevées pour et contre leurs prérogatives, dans ce passage du Siècle de Louis XIV : « Cette compagnie » (le parlement) était regardée bien différemment par la Cour et par le peuple. Si » l'on en croyait la voix de tous les ministres et de la Cour, le parlement de Paris » était une Cour de justice, faite pour juger » la cause des citoyens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des rois ; il » n'avait, sur les autres parlements du royaume, d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, et d'un ressort plus considérable ; » il n'était la Cour des pairs que parce que la » Cour résidait à Paris ; il n'avait pas plus de » droit de faire des remontrances que les autres Corps, et ce droit était une pure grace. » Il avait succédé à ces parlements qui représentaient autrefois la nation française ; » il n'avait de ces anciennes assemblées rien » que le nom. . . . . Cependant cette erreur » de nom était le prétexte des prétentions » ambitieuses de ces hommes de loi, qui

» tous, pour avoir acheté leurs offices de » robe, pensaient tenir la place des conqué- » rants des Gaules et des seigneurs des fiefs » de la couronne ; mais les citoyens de Paris, » et tout ce qui tenait à la robe, voyaient dans » le parlement un corps auguste, qui avait » rendu la justice avec une intégrité respec- » table, qui n'aimait que le bien de l'Etat, » et qui l'aimait au péril de sa fortune ; qui » bornait son ambition à la gloire de réprimer » l'ambition des favoris, et qui marchait d'un » pas égal entre le roi et le peuple, etc. ».

On n'ignorait pas vers la quelle de ces deux opinions penchait Voltaire : mais comme il laissait alors la question indécise, le parlement ne l'inquiéta pas, et parut même lui savoir gré de ses ménagements.

Dans son histoire du parlement de Paris, au contraire, Voltaire appuyé des monuments historiques, déchira le voile qu'il n'avait fait que soulever ailleurs ; il fit voir que, surtout en France, les usages, les lois, les priviléges, n'avaient été qu'un tableau mouvant, et combien il avait été absurde de vouloir fonder des prérogatives sur de prétendus usages antiques, qui avaient perpétuellement varié depuis l'origine de la monarchie. « A quelle époque, disait-il, voudrait-on » avoir recours, pour fixer l'opinion publi- » que sur les droits que s'arrogent les par- » lements ? Est-ce à celle où le mot de par-

» lement signifiait une assemblée de capitai-
» nes francs qui venaient, en plein champ,
» régler au premier mars le partage des dé-
» pouilles? est-ce à celle où tous les évêques
» avaient droit de séance dans une cour de
» justice nommée aussi parlement? est-ce
» au temps où le baronnage tenait en escla-
» vage les communes? A quel siècle, à quel-
» les lois faudrait-il remonter, à quel usage
» s'en tenir? Un bourgeois de Rome serait
» aussi bien fondé à demander au pape, des
» consuls, des tribuns, un sénat, des comices,
» et le rétablissement entier de la république
» romaine; et un bourgeois d'Athènes pour-
» rait réclamer, auprès du sultan, l'ancien
» aréopage et les assemblées du peuple ».

On voit, en traitant ces questions délicates, sur un corps jaloux de son autorité, à quelles persécutions se fût exposé Voltaire. Aussi, comme nous l'avons observé, non-seulement il crut devoir garder l'anonyme, mais il désavoua constamment cette histoire du parlement de Paris. Elle est, par son sujet même, une des moins intéressantes qu'il ait données, puisqu'enfin ce n'est que l'histoire d'une compagnie; cette compagnie même ayant disparu, l'intérêt que pouvait inspirer son histoire s'affaiblira encore, et finira par s'éteindre lorsque la France, complètement régénérée, ne conservera plus aucune trace des abus de son ancienne administration.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS PIERRE-LE-GRAND.

Si l'on peut s'en rapporter au témoignage d'un homme aussi modeste qu'éclairé, qui a passé plusieurs années en Russie (1), et à qui nous devons une histoire générale de ce vaste empire, Voltaire, d'après des renseignements peu fidèles, s'est trompé souvent dans le cours de cet ouvrage. Ce même écrivain a bien voulu nous fournir, pour notre Edition de Voltaire, des remarques où la plupart de ces erreurs se trouvent non-seulement indiquées, mais corrigées. Ces remarques nous ont inspiré d'autant plus de confiance, qu'elles sont d'un homme étranger à tout sentiment de jalousie ; elles ont d'ailleurs le mérite d'être très-courtes, et n'en sont que plus précieuses.

Ce qui peut excuser les inexactitudes de Voltaire, c'est qu'il n'entreprit cet ouvrage

(1) M. Lévêque, de la ci-devant Académie des Belles-Lettres et des Inscriptions.

qu'à la sollicitation de l'impératrice Elisabeth, et qu'il n'écrivit que sur les mémoires qui lui furent communiqués par ses ordres. On imagine bien qu'ils ne devaient rien contenir qui ne fût à la gloire du Czar. On sait que l'usage éternel des cours, et surtout des cours despotiques, est de dissimuler, comme dangereuses, toutes les vérités qui pourraient éclairer les peuples : cependant l'expérience devait leur avoir appris qu'on n'en impose guère avec impunité.

Si l'on ajoute à ces considérations que le génie, qui veut être parfaitement libre dans ses choix, est toujours enchaîné dans les ouvrages de complaisance, et qu'enfin Voltaire n'était plus dans l'âge heureux (1) où il avait écrit l'Histoire de Charles XII, on sera moins étonné de le trouver ici très-inférieur à lui-même. Quelque imparfait néanmoins que puisse être ce monument, il ne sera pas sans utilité pour ceux qui voudront prendre une idée d'un empire presque ignoré dans l'Europe, jusqu'au temps du Czar Pierre, et qui ne doit qu'au génie de ce prince l'influence politique qu'il s'est acquise de nos jours. En effet, on ne peut guère lui disputer une supériorité de talents et une énergie de caractère qui le distinguent

(1) Il avait près de 70 ans lorsqu'il publia la seconde partie de cette histoire.

du vulgaire des rois : mais le nom de Grand, que ses esclaves ont pu lui donner, ne peut appartenir à aucun despote, et Voltaire surtout n'était pas fait pour le prodiguer. Quoi qu'il en soit, on trouvera encore, dans plusieurs parties de cette histoire, l'esprit philosophique et observateur auquel il se laissait toujours reconnaître, et même ce qu'une longue expérience pouvait avoir ajouté à sa maturité.

ANNALES DE L'EMPIRE.

Ce qui n'eût été, en d'autres mains, qu'un ouvrage sec et aride, prend quelquefois une couleur brillante sous le pinceau de Voltaire. Il composa ces Annales sur le modèle de l'Abrégé chronologique du président Hénault : ainsi ce grand homme savait s'abaisser pour se rendre utile. Si l'ouvrage du président est encore recherché, non-seulement en France, mais en Europe, où cependant sa réputation commence à décliner, parce qu'en qualité d'homme de robe et de courtisan, l'auteur s'est permis d'y consacrer beaucoup de faux principes, l'ouvrage de Voltaire, où l'on reconnaît toujours le cachet de la philosophie et de la liberté, ne doit pas avoir moins de succès.

Ces annales sont à peine remarquées, et disparaissent, pour ainsi dire, dans la foule immense de ses ouvrages, d'autant plus qu'elles ne présentent qu'un livre d'instruction élémentaire, presque dénué de coloris. Mais quelle passion avide de gloire ces travaux continuels de Voltaire ne supposaient-

ils pas ! Peut-on ne point admirer ce besoin de penser qui le tourmentait sans cesse, et cette inépuisable fécondité ? Qui jamais eût imaginé qu'un homme de génie pût allier à des talents aussi rares que les siens, les veilles obstinées et la patience d'un compilateur ? Sa grande fortune, il est vrai, pouvait lui permettre de se faire seconder, et d'avoir à ses ordres quelques mains subalternes qu'il chargeait de lui rassembler des matériaux : mais ce travail est presque compté pour rien par ceux qui savent combien il en coûte pour mettre ces matériaux en œuvre, et combien le talent d'exécuter l'emporte sur ces recherches laborieuses. Phidias n'allait pas chercher le marbre informe et brut dans les carrières : mais le seul Phidias savait donner de la vie à ces blocs inanimés, et en faire un Jupiter Olympien.

LE PYRRHONISME DE L'HISTOIRE.

Ce volume contient quelques réponses de Voltaire à ses détracteurs; il pouvait négliger les satyres qui n'étaient personnelles qu'a lui, mais non les interêts de la vérité que son devoir était de défendre, lorsqu'on l'accusait de ne l'avoir pas respectée. La plupart de ses réponses sont victorieuses; il est cependant quelques objections qu'il élude plutôt qu'il ne les résout, mais avec cette plaisanterie piquante qui lui était si familière, et qu'il savait rendre redoutable à ses critiques, même quand ils n'avaient pas complètement tort.

Quelquefois, comme dans l'écrit intitulé *Défense de mon oncle*, il oppose à l'érudition qui se contente d'être exacte, sans se piquer de raisonner, cet esprit de lumière contre lequel nulle autorité ne peut prescrire, et qui fait sentir aux savants la vanité de la science, lorsqu'elle n'est pas fondée sur cette sagacité de discernement qui sait repousser l'exagération, se défendre du merveilleux, rejeter l'invraisemblable, et n'ad-

mettre pour vrai que ce qui peut être avoué par la raison. Il serait seulement à souhaiter qu'un écrivain si supérieur eût évité avec plus de soin de profaner ses apologies par des injures ; il n'était pas fait pour prendre la livrée des Scaliger et des Scioppius.

Ces fragments historiques peuvent présenter quelques répétitions, mais personne ne sut mieux varier, souvent même embellir ce qu'il était forcé de répéter. On trouve d'ailleurs, dans ces fragments, des choses neuves, et qui achèvent de prouver que l'histoire n'eut pas moins d'attraits pour Voltaire que la poésie, et qu'elle fut dans tous les temps un des principaux objets de ses études.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

Ce fut par ces Mélanges que Voltaire commença sa carrière philosophique.

On a pu voir, dans le prospectus de notre Edition (1), et nous croyons devoir répéter ici, que les éditeurs de Khell, en dispersant par ordre alphabétique, dans un prétendu dictionnaire dont Voltaire n'avait jamais eu l'idée, ses *Lettres sur les Anglais*, qui, dans les anciennes éditions, se trouvent toujours placées à la tête de ces Mélanges, les avaient, en quelque sorte, rendues méconnaissables. Ces lettres, plus conues sous le titre de *Lettres philosophiques*, et qu'on ne retrouve que par fragments dans ce dictionnaire, furent composées quelque temps avant Zaïre; Voltaire était alors à l'époque la plus brillante de sa carrière; et en les rétablissant dans l'ordre qu'il leur avait donné, c'est une véritable restitution que nous avons faite au public.

Il est tel de ces petits ouvrages échappés

(1) Page 4 de ce volume.

à sa plume facile, infiniment plus riche d'idées, que de gros volumes composés sur les mêmes matières. C'était, en général, un des secrets de son génie que d'approfondir ce qu'il ne paraissait qu'effleurer : aussi rien n'a plus contribué que ces mélanges à répandre le goût des lettres, même parmi ce qu'on appelait *les gens du monde*, parce que l'agrément s'y trouve toujours à côté de l'instruction.

Nous en appelons à l'expérience éclairée de quelques lecteurs ; ils savent que même dans la classe des écrivains qui ont mérité de la réputation, il en est bien peu dont on ne quitte les ouvrages sans regret, après les avoir parcourus avec plus ou moins d'attention. Quelquefois on les reprend avec froideur, mais pour les quitter encore ; et s'il arrive qu'on les achève, c'est en se promettant bien de ne les relire jamais. Il n'en est pas de même du célebre écrivain dont nous parlons ; un attrait irrésistible y ramène sans cesse, et cet attrait consiste principalement dans sa variété. Tout prisonnier, à qui l'on n'accorderait qu'un auteur à son choix, ne balancerait pas un moment à choisir Voltaire ; c'est dit-on, ce que l'expérience a prouvé : il n'était pas d'ouvrages plus vivement désirés à la Bastille que les siens, et plus inhumainement refusés.

Si la poésie perd insensiblement sur nous

de son empire, dans l'âge où le feu de l'imagination commence à s'éteindre, cette satiété du moins ne s'étend pas jusqu'aux lettres pour quiconque en a connu le charme. Alors quelle nouvelle source de plaisirs n'offre pas la prose de Voltaire, non moins variée, et peut-être plus attachante encore que ses vers! Le besoin de penser, ce besoin le plus digne de l'homme, semble se faire plus impérieusement sentir à mesure qu'on relit ses ouvrages. C'est ce que nous avons souvent observé, même chez des personnes à qui la littérature était peu familière; et cette magie tient peut-être encore moins à l'abondance de ses idées, qu'à la grace et à la clarté continue de son style.

Nous accordons à ceux de ses détracteurs qui ont été le plus blessés de sa gloire, que dans chaque genre on peut lui opposer des égaux, ou même quelques hommes supérieurs; mais quel écrivain a réuni une plus piquante variété de talents? et sous ce rapport, nous le demandons à ses censeurs, quel est celui qu'ils oseraient lui comparer?

REMARQUES

SUR

LES PENSÉES DE PASCAL.

Les jansénistes ne pardonnèrent point à Voltaire cette critique des pensées de Pascal. Cette liberté, de la part d'un poète, fut regardée comme une espèce de sacrilège. L'esprit philosophique de Voltaire n'était encore connu que de ses amis; et l'on était loin de soupçonner que le même homme pût être à la fois le plus grand poète et le plus grand philosophe de son siècle.

A travers la misanthropie qui se fait sentir dans les pensées de Pascal, on est frappé de quelques éclairs de génie vraiment sublimes; mais cet ouvrage, ou plutôt *ce projet d'ouvrage*, n'est point ce qui lui assure l'immortalité: il la doit aux lettres provinciales, chef-d'œuvre de la meilleure plaisanterie et de la plus sublime éloquence.

LES PAMPHLETS.

Nous comprenons, sous cette dénomination, quelques bagatelles ingénieuses qui n'avaient de prix que par les circonstances et par l'à-propos, mais qui seront absolument nulles pour la postérité, et que par conséquent on devait se dispenser de recueillir. Tels sont, en vers et en prose, les *Quand*, les *Qui*, les *Qu'est-ce*, les *Si*, les *Mais*, les *Pourquoi*, etc. et quelques brochures d'un genre inférieur, dans lesquelles sous les noms supposés de l'abbé Bazin ou de son prétendu neveu, de Robert Covelle, de Guillaume Vadé ou de Jérôme Carré, Voltaire ne dédaignait pas d'emprunter le ton burlesque de Scarron, ou le style emporté du père Garasse.

Nous y comprenons principalement cette foule de petits écrits qu'il répandait avec tant d'indiscrétion, dans les dernières années de sa vie, contre les opinions religieuses, et qui le firent accuser d'impiété, malgré le respect qu'il conserva toujours pour le dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur :

mais le vulgaire, accoutumé à confondre les idées, ne distingue jamais l'incrédulité de l'impiété, quoi qu'il y ait, entre l'une et l'autre, une différence très-sensible.

Nous croyons que, même à l'égard des opinions religieuses, la liberté d'examen et de discussion est non seulement permise, mais qu'elle est de droit naturel. Cependant, lorsqu'une religion est établie et révérée chez plusieurs nations qui s'accordent toutes à la regarder comme un frein salutaire, on ne doit user de ce droit qu'avec une circonspection respectueuse. La sévérité du raisonnement est le seul moyen légitime qu'on puisse employer dans ces discussions (1), et l'on doit surtout en exclure, ce que Voltaire s'est trop souvent permis, le ton de la dérision et de l'insulte.

La licence est incendiaire, la liberté ne l'est jamais; ses progrès sont lents et doux, comme ceux de la raison, et les révolutions qu'elle peut amener, se font toujours sans secousse et sans violence. L'irreligion ne devint populaire chez les Romains, ni par le poème de Lucrèce, ni par les écrits de Cicéron, qui n'étaient point à portée de la multitude. Bayle, contre lequel on a tant

(1) C'est ce qu'a fait constamment, dans ses écrits, le philosophe de Genève, et c'est une justice qu'on doit lui rendre.

déclamé, et qui n'est lu ni des femmes ni du peuple, n'a pas fait le mal dont on l'accuse, et nous ne l'avons jamais regardé comme un écrivain dangereux. Il n'en est pas de même de ces petites feuilles que Voltaire ne cessait de répandre, et qu'il savait rendre agréables même aux dernières classes des citoyens. Malgré les excellents écrits qui font sa véritable gloire et qui la perpétueront, on ne peut nier que cette espèce de manie du déclin de son âge n'ait donné lieu au reproche qu'on lui a fait d'avoir blessé la morale publique : reproche que la haine ne cesse de renouveler avec fureur, quoiqu'il ne puisse s'appliquer, si l'on veut être juste, qu'à quelques instants de sa longue carrière ; mais qui n'en servira pas moins de prétexte éternel à l'hypocrisie pour calomnier sa mémoire.

LES ÉLÉMENTS
DE LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

QUE Voltaire, en cultivant tous les arts, ait trouvé le moyen de n'être pas étranger aux sciences, et d'en connaître parfaitement la langue ; qu'il ait donné les éléments de la philosophie de Newton, lorsque cette philosophie, mal accueillie en France, où le Cartésianisme dominait encore, et presque persécutée, parce qu'elle nous venait des Anglais, avait à peine, dans notre Académie des Sciences, deux ou trois personnes capables de l'entendre, et n'y comptait pas un seul prosélyte ; qu'il ait concouru pour le prix de cette Académie par une dissertation sur la nature et la propagation du feu, remplie de recherches savantes et de faits bien discutés ; qu'enfin il ait présenté à cette même Académie, qui avait rendu un témoignage honorable à ce premier ouvrage, une autre dissertation sur les forces vives, c'est assurément ce qui, avant lui, n'était arrivé à aucun poète, et ce qui prouve com-

bien la nature l'avait favorisé ; mais ce qui ajoute à l'admiration, c'est que, par sa manière toujours précise, toujours claire surtout, il ait su traiter ces matières de physique, non pas en les fardant de bel esprit, comme Fontenelle, ni en les enluminant mal à propos de couleurs poétiques, comme Buffon, mais dans le style qui leur convenait ; tellement qu'en ce genre-là même, il est digne encore d'être proposé comme modèle.

N'exagérons pas cependant son mérite dans les sciences ; ses autres ouvrages attestent assez qu'il ne put leur donner que peu de moments ; il était par conséquent impossible qu'il y réunît la sagacité et la profondeur. On serait tenté de sourire, par exemple, lorsque dans une dissertation adressée à l'Académie de Bologne sur les divers changements arrivés dans notre globe, et sur les pétrifications qui en sont le témoignage, il oppose aux conjectures de Palissi, adoptées depuis par Buffon, que les coquilles qui se trouvent si abondamment dans des terrains éloignés des mers, ou même sur la cime de quelques montagnes, pourraient bien n'être que les traces de ces nombreux pélerins qui, ayant porté leur argent dans la Terre-sainte, n'en rapportaient que des coquillages. Mais le sourire cesse, et l'on pardonne à son excellent esprit cette mauvaise

plaisanterie, lorsqu'il attaque ensuite avec les armes de la plus saine raison, la manie ridicule de bâtir des systêmes sur des fondements qui n'ont pas plus de solidité que ces coquilles. Alors on reconnaît dans Voltaire le digne soutien de la vraie philosophie, qui ne doit s'appuyer que sur l'expérience, et non sur de vaines imaginations.

S'il est une partie dans laquelle ce grand homme semble n'avoir eu que des idées plus superficielles que profondes, c'est, il faut en convenir, sur les objets d'administration ou d'économie politique. Il est vrai que vers les dernières années de sa vie, cette science était encore loin des progrès rapides qu'elle a faits de nos jours (1); mais

(1) C'est ce que Condorcet a judicieusement observé. Il a même, soit dans cette partie, soit dans celle de la physique, enrichi l'édition de Khell de quelques remarques qui lui font honneur. Ce n'est pas que lui-même, à beaucoup près, eût des vues très-profondes en politique; mais on voit du moins qu'il en avait fait une de ses principales études. Il était plus instruit en physique et en géométrie; et sous ce dernier rapport, ses notes sur Voltaire auraient eu l'aveu de Voltaire même. Nous avons déjà témoigné quelque regret, dans notre article sur le Siècle de Louis XIV, de n'avoir pu nous permettre de faire aucun usage de ses remarqnes. Ce n'est pas seulement par un pur sentiment de délicatesse que nous nous en sommes abstenus : mais parce que, dans les matières historiques, son autorité ne nous a jamais paru très-prépondérante.

si, relativement à ces objets, il est tombé dans quelques erreurs, du moins elles n'ont pas été sans utilité. On sent trop qu'elles ne pouvaient être celles d'un homme vulgaire. Loin de l'abaisser dans l'opinion publique, elles prouvent, au contraire, avec quelle ardeur il cherchait à étendre la sphère de ses connaissances : enfin, elles auront même contribué aux progrès de la science, si, comme nous le pensons, il est avéré que l'erreur est presque toujours l'avenue qui conduit à la vérité.

Quoi qu'il en soit, si nous sommes forcés de reconnaître que, par l'extrême vivacité de son esprit, Voltaire était peut-être incapable de ces méditations fortes sans les-

---

Ses notes d'ailleurs, trop prodiguées en général, et trop diffuses, manquent souvent de cette clarté qui est un des principaux charmes du style de Voltaire, et sans la quelle on ne peut, en écrivant, aspirer à aucune gloire. Condorcet était véritablement un penseur, ou, ce qui lui arrivait souvent, un songe-creux, mais d'une littérature assez médiocre ; et quoiqu'en ait dit Voltaire, beaucoup trop indulgent pour ses adulateurs, c'était un écrivain sans essor, et presque toujours dénué de graces et de coloris. Les sciences exactes, telles que la géométrie et la physique, étaient au contraire sa partie brillante ; et par déférence pour le desir que nous en avaient témoigné plusieurs de nos lecteurs, nous avons adopté, dans notre édition, quelques-unes de ses remarques, mais sur ces matières seulement.

quelles on ne peut s'élever dans les sciences à la gloire des découvertes, il n'en est pas moins constant que personne n'a possédé plus éminemment que lui l'esprit philosophique, n'a réuni plus de connaissances à des talents plus variés, et ne s'est distingué dans plus de genres. Il fut incontestablement en littérature le premier homme de son siècle, et peut-être n'a-t-il point eu d'égal chez aucune nation, pour l'infatigable activité de sa pensée.

QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

Dans les premières éditions de ses Questions sur l'Encyclopédie, Voltaire, par une précaution de prudence, s'était souvent enveloppé de manière à laisser dans l'ombre une partie de sa pensée ; cependant, aux yeux de ceux à qui sa philosophie était familière, sa réserve n'était qu'un voile transparent : il était incapable d'employer plus d'art à se déguiser. Bientôt même il se fit un scrupule de ses ménagements ; et dans un volume isolé qu'il publia sous le titre de la *Raison par alphabet* (1), il se permit à la fois et de parler avec une liberté plus hardie, et de faire une guerre plus ouverte aux opinions qu'il regardait comme des préjugés. Ce volume n'était évidemment qu'un sup-

(1) On lui avait donné aussi, dans quelques éditions, le titre de *Dictionnaire philosophique ;* et pour rendre odieux l'auteur et l'ouvrage, le Parlement l'avait compris dans la liste des livres qui avaient perverti ce jeune Labarre, condamné à un supplice si atroce, pour une action qui n'était qu'une étourderie de jeunesse ou peut-être d'ivresse. On sent combien Voltaire dut être pénétré de cette injure, l'une des plus cruelles qu'il eût éprouvées.

plément aux Questions sur l'Encyclopédie ; et à l'exemple des éditeurs de Khell, nous avons réuni ces deux Ouvrages, qui n'étaient pas faits pour être séparés. Nous avons aussi réuni, comme eux, à ces mêmes Questions un petit nombre d'articles que Voltaire a fournis à l'Encyclopédie, et qui, par leur clarté, leur justesse et leur précision, auraient dû servir de modèles aux auteurs de ce fameux Dictionnaire. Il eût été difficile de classer ces articles par-tout ailleurs.

Si les éditeurs de Khell n'eussent pris que des libertés de ce genre, ils se seraient mis à l'abri de tout reproche ; mais, d'abord, il eût fallu ne pas dénaturer le titre que l'auteur avait choisi ; il eût fallu ne pas travestir en articles de dictionnaire des ouvrages qui n'avaient pas été faits dans cette intention, et qui avaient eu la plus grande célébrité sous une autre forme ; enfin il eût fallu ne pas surcharger ces Questions d'une foule de redites et de doubles emplois. C'est à quoi nous avons remédié, du moins en grande partie ; car il était presque impossible d'éviter toute répétition dans un auteur qui se répétait souvent par système, et qui avait pris l'habitude de dire : « Je me » répéterai jusqu'à ce que vous vous soyiez » corrigés. » Il faut avouer d'ailleurs que Voltaire mettait de l'art dans ses redites, et principalement vers la fin de sa vie, c'était

rarement avec les mêmes expressions. C'est ce qui doit donner quelque indulgence pour de certaines répétitions qu'il n'a pas dépendu de nous de supprimer, soit que, dans un travail immense, elles ayent échappé à notre attention, soit qu'elles nous ayent paru, à quelques égards, mériter d'être conservées.

Quoique rédigées par ordre alphabétique, ces Questions sont moins un dictionnaire de mots, qu'une collection d'idées, qui lui parurent un supplément nécessaire à plusieurs articles de l'Encyclopédie. Ici, à l'exemple de Montaigne, Voltaire converse avec ses lecteurs, et les fait penser. Bayle, dans ses Questions d'un provincial, avait donné le modèle d'un pareil ouvrage.

Le siècle dernier abondait en recueils sous le nom d'*Ana;* ces recueils, souvent très-vuides, offraient par intervalles quelques saillies ingénieuses, quelques reparties piquantes, ou quelques anecdotes qui pouvaient flatter un moment la curiosité. Ces Questions sont d'un genre bien différent; s'il en est de purement amusantes, il en est beaucoup plus d'instructives. On est étonné de l'étendue de connaissances qu'elles supposent, et l'on peut juger par elles du charme que Voltaire savait répandre dans la conversation. Il y semait la même variété, les mêmes agréments; mais son esprit, qui

ne s'y montrait qu'en négligé, n'en paraissait que plus aimable. Nous avons eu le bonheur d'en jouir quelquefois, et nous n'exagérons pas, en disant que peut-être il était, dans ses entretiens, plus séduisant encore que dans ses ouvrages. Nous lui devons la justice que, dans ses conversations familières, il semblait moins occupé de ses avantages personnels, que du soin de faire valoir ceux des autres. L'impression nous en est restée très-présente, et nous y faisions une sorte d'allusion dans ce vers de la Comédie des philosophes.

Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.

C'était en effet ce qu'on éprouvait avec Voltaire, et c'est par ce prestige qu'il avait charmé si long-temps Madame du Châtelet, le roi de Prusse, et ce petit nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie, et qu'il avait, si nous l'osons dire, enivrés de sa gloire (1).

Parmi ces Questions, il en est un petit nombre qui ne sont pas de lui, et qu'il n'avait adoptées que pour se ménager au besoin la liberté d'en désavouer d'autres. On peut y remarquer, sans doute, quelques frivolités traitées avec trop d'importance,

(1) Tel que M. Dargental, par exemple, qui sembla n'exister que pour l'aimer et s'occuper continuellement de lui.

ou même quelques objets plus sérieux, qui eussent mérité de sa part une attention moins superficielle. Tout dépendait de la situation où se trouvait Voltaire en les écrivant; et quel homme est toujours égal à lui-même ?

Les derniers volumes nous paraissent moins soignés que les premiers, ou du moins le choix des articles en est moins heureux; mais il fallait bien que le déclin des années se fît sentir, quoiqu'en général il fût moins remarquable dans sa prose que dans ses vers (1). Ces inégalités blessent moins dans un ouvrage tel que celui-ci, que dans des écrits d'un genre plus sévère. D'ailleurs le déclin de Voltaire, quand il n'est pas trop sensible (et il n'est tombé que rarement fort au-dessous de lui-même), est encore une très-belle étude d'Histoire naturelle. Eh ! quoi de plus intéressant et de plus curieux à observer dans toutes ses phases, que les révolutions d'un esprit qui a tenu un rang si distingué dans l'espèce humaine !

(1) Excepté les petites pièces de pur agrément dans lesquelles il n'eut jamais de vieillesse. Son génie s'épuisa, mais son esprit ne perdit jamais la facilité et la grace. Ses ennemis eurent long-temps l'injustice de lui disputer le génie, quoiqu'il en eût beaucoup; mais il est vrai qu'il avait encore plus d'esprit : ce qui peut-être ne le rendait que plus aimable à des yeux français.

TRAITÉ DE LA TOLÉRANCE.

Ce Traité, composé à l'occasion de la mort de Calas, est un des ouvrages qui honore le plus la mémoire de Voltaire. On sait avec quel généreux empressement, et quelle rare persévérance, il vint au secours de la veuve et des enfants de cet infortuné : ce fut l'une des plus belles actions de sa vie. Elle a été dignement célébrée au Théâtre, dans la pièce intitulée Jean Calas, ou l'Ecole des Juges. La salle retentit d'applaudissements, lorsqu'on entendit ces vers adressés, dans l'ouvrage même, à la veuve Calas (1), par celui des Juges qui avait mis le plus de zèle à protéger l'innocence :

. . . . Il est, près des monts helvétiques,
Un auguste vieillard, fléau des fanatiques.
Ami du genre humain, depuis cinquante hivers,
Ses sublimes travaux ont instruit l'univers.
A ses contemporains prêchant la tolérance,
Ses écrits sont toujours des bienfaits pour la France.

(1) Cette respectable infortunée vivait encore, et elle put être témoin, avec ses filles, de l'hommage rendu par le public à la vertu malheureuse.

La gloire, ce durable et précieux trésor,
La gloire, et la vertu plus précieuse encor,
Couronnent à la fois le déclin de sa vie,
Et de leur double éclat importunent l'envie.

MADAME CALAS.

Mais quel droit aurons nous ?....

LE JUGE.

La vertu, le malheur :
Tous les infortunés ont des droits sur son cœur.
Courez vous prosterner aux genoux de Voltaire,
Vous serez accueillis sous son toit solitaire,
(*Il lui remet une lettre*).
Il vous tendra les bras : ses yeux dans cet écrit
Verront de vos revers un fidèle récit.

MADAME CALAS.

Il nous protégera contre la tyrannie ?

LE JUGE.

De ce devoir sacré j'ai sommé son génie, etc.

Le Traité de la Tolérance, appuyé du nom de Voltaire, fit une grande sensation en France et en Europe. L'ouvrage était digne de lui. La question cependant n'y est pas traitée avec autant de solidité et de profondeur qu'elle l'a été par Bayle, dans son fameux Commentaire sur le *Compelle intrare*. C'est le chef-d'œuvre de sa dialectique.

PANÉGYRIQUES,

SERMONS, HOMÉLIES, etc.

Ce volume (le quarante-cinquième de notre édition) commence par un panégyrique de Saint Louis, roi de France. L'anecdote qui donna lieu à ce panégyrique est très-curieuse. Voltaire le fit par complaisance, et pour expier un mouvement de vivacité. Un abbé lui en avait apporté un, très-mauvais sans doute, puisqu'après l'avoir lu, Voltaire le jeta au feu. Cependant l'abbé avait pris des engagements, et n'avait plus de moments à perdre pour se mettre en état de les remplir. Voltaire eut pitié de son embarras, et lui fit, en trois jours, celui dont nous parlons. L'abbé, qui s'était fait une réputation qu'il était incapable de soutenir, s'en tint prudemment à ce premier succès.

On trouve dans ce volume plusieurs dis-

cours vraiment éloquents et forts de preuves sur le dogme sacré de l'existence de Dieu, dont Voltaire fut, toute sa vie, un très zélé défenseur. Il méprisait souverainement les athées, qui ne le pardonnent pas à sa mémoire.

FACÉTIES.

Il parut, en 1760, un volume intitulé les Facéties Parisiennes, auquel Volaire fut soupçonné d'avoir eu part. On y trouve du moins, parmi beaucoup de sottises assez plates, quelques pièces dont il était réellement l'auteur. Elles étaient d'un genre de burlesque auquel il n'eût jamais dû descendre ; mais on le reconnaissait à quelques saillies originales et piquantes qui portaient évidemment l'empreinte de son caractère satyrique.

Les éditeurs de Khell ont imaginé de réunir tout ce que Voltaire a pu se permettre en ce genre, ce qui forme, dans leur édition *in*-12, deux volumes sous le titre de Facéties. Nous doutons que ce grand homme eût souffert qu'une collection burlesque fît partie de ses ouvrages, et qu'il ait jamais aspiré au titre de facétieux.

Que par un régime, nécessaire peut-être à sa santé, il se soit livré, au déclin de sa vie, à quelques accès de grosse gaîté, c'est ce qu'on ne pourrait lui reprocher sans hu-

meur ; mais eût-il permis qu'on insérât, dans un recueil honoré de son nom, cette instruction au frère *Pediculoso*, qui n'est qu'une contr'épreuve assez fastidieuse des Questions de *Zapata?* Eût-il avoué la pièce intitulée Canonisation de Saint *Cucufin*, et celle des *Colimaçons* du révérend père Lescarbotier, par la grace de Dieu, capucin indigne, prédicateur ordinaire et cuisinier du grand couvent de Clermont en Auvergne? Eût-il eu plus d'indulgence pour le Dialogue du chapon et de la poularde, ou pour celui d'un Métaphysicien et de Sœur *Fessue?*

Mais ce que, du moins, les éditeurs de Khell n'auraient pas dû se permettre, c'est de comprendre au rang de ces prétendues Facéties, des ouvrages pleins de raison, tels que *la Voix du peuple et du sage*, ou remplis d'un véritable sel, tels que le *Discours aux Welches* (1), et la *Diatribe du docteur Akakia*; ce qui paraîtra plus étrange, c'est qu'en insérant dans cette compilation burlesque, des pièces qui n'avaient aucun droit à cette singulière alliance, ils en ont exclu d'autres évidemment déplacées partout ailleurs : *les Colimaçons* du père

(1) Nous en exceptons le Supplément à ce Discours, qu'on ne peut guère en séparer, et qui se trouve très-bien placé dans ces *Facéties*.

Lescarbotier, par exemple, qui dûrent se trouver fort étonnés de figurer à la suite des Eléments de Philosophie de Newton, dans le volume de physique.

Nous avons remédié, autant qu'il a dépendu de nous, à tous ces abus, en réduisant à un volume ce recueil de facéties, que nous n'avons conservé qu'à regret, et parce qu'on nous en avait donné le mauvais exemple. Mais combien Voltaire n'eût-il pas été indigné contre des éditeurs qui savaient si peu respecter sa gloire!

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

Nous en avons déjà fait la remarque : cette correspondance ne devait pas s'étendre à une foule de lettres oiseuses et insignifiantes (1 qui ne renfermaient que des ordres donnés à ses gens d'affaires, ou de vains compliments, plus dérisoires que sincères, prodigués à des hommes obscurs, qui se flattaient d'une célébrité d'un moment, dès que Voltaire avait daigné les appercevoir, et qui semblaient lui adresser cette prière :

O Remommée, ô puissante Déesse,
Par charité, parlez un peu de nous !

Nous n'exceptons ni quelques hauts et

(1) Ceux qui ont eu le courage ou la patience de lire toutes ces lettres, qu'ils ne reliront jamais, ne nous accuseront pas d'exagération : mais nous invitons ceux qui ne les connaissent pas, et qui voudraient en prendre une idée, à jeter les yeux sur quelques citations, recueillies au hasard, qu'ils trouveront à la suite de cet article. Ils y verront avec surprise ce qu'on n'a pas eu honte d'imprimer, uniquement pour grossir les volumes.

puissants seigneurs, ni même quelques princes, de cette dénomination d'hommes obscurs, ou faits pour l'être.

L'intime amitié qui avait lié, pendant toute leur vie, M. et Madame d'Argental avec Voltaire, amitié qui ne se démentit jamais, et qui les honore tous trois, nous a paru mériter plus de faveur; cependant elle ne justifie pas cette longue suite de lettres souvent minutieuses, dans lesquelles Voltaire ne se montre, pour ainsi dire, que dans une attitude suppliante aux pieds de *ses anges* (c'était ainsi qu'il les nommait), ou suspendu à leurs ailes. Nous concevons que ces lettres pouvaient faire les délices des sociétés où elles ne parvenaient que successivement et de loin à loin; mais n'avoir fait grace d'aucune, c'est évidemment n'avoir cherché qu'à prodiguer les volumes, non à l'avantage du goût, mais au profit des éditeurs.

Voltaire, vivement affecté de quelques libelles qui se précipitaient d'eux-mêmes dans l'oubli, tandis qu'il avait la faiblesse de s'en occuper, Voltaire fatiguant l'administration de ses plaintes pour en faire punir les auteurs, n'était pas l'homme qu'il fallait offrir à la postérité. Que dans le cours de sa brillante carrière, il ait été tourmenté de quelques tracasseries de comédiens et de gentilshommes de la chambre; qu'il ait pris

part à quelques intrigues pour disposer de quelques places vacantes à l'académie, c'est ce qu'on pouvait laisser dans l'oubli. Ce n'était point les anecdotes communes de sa vie privée qu'on attendait dans un recueil de ses lettres.

On eût souhaité d'y voir le grand poète conversant des secrets de son art, ou du moins de quelques objets de littérature, avec des hommes dignes de l'entendre ; le philosophe qui s'était acquis par son génie une influence si puissante sur l'opinion publique; enfin l'ame généreuse et sensible qui s'était dévouée tant de fois à la défense des opprimés.

Il eût été trop sévère sans doute d'exclure de cette collection un petit nombre de lettres de pur agrément. On peut se plaire à voir un grand homme se livrer, dans une attitude familière, au commerce de sa société. Ce que nous avons dit du charme de sa conversation peut s'appliquer, à plus forte raison, à ses lettres : mais le simple bon sens aurait dû faire sentir qu'il ne fallait pas en porter le recueil à dix-huit volumes. Nous en avons donné beaucoup moins, et nous craignons encore d'en avoir donné beaucoup trop.

Souvent Voltaire écrivait le même fait à vingt ou trente personnes ; et ce fait, peu digne d'attention, tel que (pour en citer un exemple) l'anecdote burlesque de son affi-

liation à l'ordre des capucins, se trouve répétée dans autant de lettres. Ce n'était pas l'instant présent, mais la postérité qu'il fallait avoir en vue. Des éditeurs intelligents sauraient distinguer, dans le porte-feuille d'un grand homme, ce qui est vraiment digne de l'avenir, de ce qui ne peut avoir qu'une existence fugitive et momentanée.

La correspondance de cet écrivain célèbre n'est pas, à proprement parler, son ouvrage. Elle est entièrement du choix de ses éditeurs, qui n'ont pas même pris la peine d'en écarter les répétitions fastidieuses prodiguées jusqu'au dégoût : aussi n'avons-nous pas eu pour cette compilation, suspecte d'ailleurs de beaucoup d'altérations, le même respect que nous avons cru devoir à des productions très-faibles, mais qui sont bien réellement de Voltaire, et que nous regardons comme des instants de sommeil, qui ne peuvent nuire à sa gloire.

Malheureusement il n'en est pas de même de ses lettres, qui n'ont que trop révélé la faiblesse et l'instabilité de son caractère : voilà ce que nous eussions desiré de pouvoir ensevelir dans le silence. Ce n'est pas qu'aux yeux de la philosophie il ne puisse être utile de confirmer, par un grand exemple, qu'il n'est point d'homme supérieur qui ne participe, plus ou moins, aux faiblesses de l'humanité. Mais ce n'est point à cette vue mo-

rale qu'on peut attribuer l'indigne trafic que les amis, ou plutôt les adulateurs de Voltaire, ont fait de ses lettres. Ils avaient contribué, pendant sa vie, à la plupart de ses fautes, et ils se sont fait une joie maligne d'en perpétuer le souvenir. Nous avons conservé, malgré nous, ce qu'il n'était plus en notre pouvoir de cacher, mais sans dissimuler le regret que nous avions d'affaiblir par des ombres l'éclat d'une réputation si brillante. Nous avons même tâché de répandre sur cette partie de nos commentaires, un intérêt d'autant plus piquant, que Voltaire se montrant, pour ainsi dire, plus à découvert dans sa correspondance que dans ses ouvrages d'appareil, nous fournissait lui-même le moyen de le juger.

Nous nous permettons, comme nous l'avons annoncé, de transcrire ici quelques passages qui prouveront à quel point, dans la prétendue correspondance générale de Voltaire, les éditeurs qui nous ont devancés, ont abusé de la confiance publique. Ce serait en abuser nous-mêmes, que de donner trop d'étendue à ces citations : il nous suffira d'en indiquer la source.

Il existait à Paris un abbé Moussinot, prê-

tre janséniste, et chanoine de Saint-Méry, à qui les éditeurs de Khell donnent le titre un peu fastueux de *trésorier* de M. de Voltaire. Cet abbé avait en effet mérité sa confiance, et fut chargé, pendant quelques années, du soin de ses affaires domestiques.

Ce fait, très-indifférent par lui-même, et qui ne semblait pas de nature à être connu du public, fut révélé tout-à-coup, sans produire comme on l'imagine bien, un grand intérêt de curiosité. Des mains avides à qui rien n'échappe, déterrèrent, nous ne savons par quel hasard, la correspondance du poète et du chanoine, et la publièrent en un volume, quelque temps après la mort de Voltaire. Ce volume insignifiant a été jugé de bonne prise par les éditeurs de Khell, et leur a fourni un grand nombre de lettres; voici un léger apperçu de ce qu'elles contiènent:

« Je vous prie d'envoyer chercher par le » frotteur, un jeune homme nommé Baculard- » d'Arnaud; c'est un étudiant en philosophie » au collége d'Harcourt; il demeure rue » Mouffetard : vous lui donnerez douze » francs ».

« Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette » d'une petite table qui puisse servir à-la-fois

» d'écran et d'écritoire, et envoyez-la de
» ma part chez madame de Vinterfeld, rue
» Plâtrière... Il y a un chevalier de Mouhy,
» qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des
» Orties ; ce chevalier veut m'emprunter
» cent pistoles, et je veux bien les lui prêter.
» Soit qu'il viène chez vous, soit que vous
» alliez chez lui, je vous prie de lui dire que
» mon plaisir est d'obliger les gens de let-
» tres, quand je le peux, mais que je suis
» maintenant très-mal dans mes affaires ; que
» cependant vous ferez vos efforts pour trou-
» ver cet argent, et que vous espérez que
» le remboursement en sera délégué de fa-
» çon qu'il n'y ait rien à risquer; après quoi
» vous aurez la bonté de me dire ce que
» c'est que ce chevalier, et le résultat de ces
» préliminaires.... Pardon de toutes ces
» guenilles ».

« Je vous supplie instamment d'envoyer
» à mademoiselle Quinault, rue d'Anjou-
» Dauphine, le joli petit secrétaire que je
» lui ai destiné. L'homme qui le portera,
» ne doit pas laisser à mademoiselle Quinault
» le temps de le refuser : dressez-le donc à
» cela ».

« Prault doit donner cinquante francs à » M. votre frère. Je le veux : c'est un petit » pot-de-vin, une bagatelle qui est entrée » dans mon marché. . . . M. votre frère de- » mandera ensuite à ce libraire, ou à tel au- » tre qu'il voudra, un Puffendorf, la Chimie » de Boërhave la plus complète, une Lettre » sur la divisibilité de la matière, chez » Jombert, etc. etc.

» Autres commissions. Deux rames de » papier de ministre, autant de papier à » lettres, le tout papier d'Hollande; douze » bâtons de cire d'Espagne à l'esprit-de-vin, » une sphère copernicienne, un verre ardent » des plus grands, mes estampes du Luxem- » bourg, deux globes avec leurs pieds, deux » thermomètres, deux baromètres, les plus » longs sont les meilleurs; deux planches » bien graduées, des terrines, des retor- » tes, etc. . . . Je vous prie encore de me » faire acheter un bon fusil, une jolie gibe- » cière, avec appartenances, marteaux d'ar- » mes, tire-bourre, et grandes boucles à » diamants pour souliers, autres boucles à » diamants pour jarretières; vingt livres de » poudre à poudrer, dix livres de poudre de » senteur, une bouteille d'essence de jasmin, » deux énormes pots de pommade à la fleur » d'orange, deux houpes à poudrer, un » très-bon couteau, trois éponges fines, trois » balais pour secrétaire, quatre paquets de

» plumes, une paire de ciseaux de poche » très-bons, deux brosses à frotter, enfin » trois paires de pantoufles bien fourrées, » etc. etc. ».

« J'ai lu l'épître de d'Arnaud ; je ne crois » pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. » Retenez-le à dîner quelquefois ; je payerai » les poulardes très-volontiers ».

Tels sont, d'un bout à l'autre, tous les détails de la correspondance avec l'abbé Moussinot ; et c'est en grossissant leur collection d'une foule de lettres non moins oiseuses, que les éditeurs de Khell sont parvenus à remplir leurs dix-huit volumes. Ils savaient (et nous en convenons) que la gloire de Voltaire pouvait supporter cette surcharge, sans en être considérablement altérée ; mais il était difficile d'abuser davantage de l'indulgence des lecteurs. Nous-mêmes, en remettant sous les yeux du public des détails si peu dignes de lui et de la collection dans laquelle on n'a pas rougi de les admettre, nous sentons le besoin que nous avons d'excuse. Il fallait du moins une fois couvrir de quelque confusion ceux qui, feignant

de regretter sérieusement de pareilles pauvretés, nous reprochent d'en avoir purgé notre édition, et nous accusent d'avoir mutilé Voltaire. Eh! qu'a de commun Voltaire avec cette compilation si étrange et suspecte à tant d'égards? Eût-on osé se la permettre pendant sa vie? et n'est-elle pas évidemment un outrage fait à sa mémoire?

CORRESPONDANCE

AVEC D'ALEMBERT (1).

La correspondance de deux philosophes, tous deux célèbres, quoique très-inégaux en mérite et en renommée, semblait promettre au public de grandes vues, des idées neuves, enfin des résultats utiles, soit au progrès de la raison, soit au bonheur de l'humanité, et c'est ce qu'on y chercherait inutilement. Il faut en faire le triste aveu, ces lettres si fastueusement annoncées, ne présentent guère qu'un commerce d'adulations réciproques entre deux hommes uniquement occupés d'eux-mêmes et des petits intérêts de leur vanité.

Voltaire, avec toute la vivacité de son esprit, et le fonds inépuisable de gaîté qu'il savait répandre sur ce qu'il écrivait, n'y répète pourtant que des idées déjà rebattues

(1) Nous avons inséré une partie de cet article dans nos Mémoires sur la littérature, au mot d'Alembert.

dans sa correspondance générale. Il paraît seulement se mettre plus à l'aise sur certaines convenances, y montrer plus de morgue et d'orgueil ; s'exposer par conséquent (si l'on pouvait oublier qu'il ne croyait pas écrire pour le public) à indisposer contre lui beaucoup de lecteurs ; mais ce que l'on est toujours bien étonné d'y retrouver, quelque familiarisé que l'on soit avec son caractère, c'est une rapidité de mouvements divers dont il est continuellement agité ; cette imagination qui ne se repose jamais, le dévore sans cesse, et semble redoubler de violence à mesure qu'il s'élève dans son ame de nouvelles passions. Une de celles qu'il manifeste le plus dans cette correspondance, et qui ne s'alluma que vers la fin de sa vie, c'est le desir de fonder partout des colonies de philosophes. C'était le songe favori de sa vieillesse, sans qu'il se piquât cependant d'une attention bien sévère sur le choix de ses prosélytes. Toute la philosophie qu'il exigeait d'eux se réduisait au vœu *d'écraser l'infâme*, c'est-à-dire la superstition et l'intolérance : c'était son mot d'ordre, et le signe de ralliement de tous les confédérés. Ce vœu sans doute était digne de lui ; mais on eût souhaité, pour sa gloire, qu'il parût plutôt inspiré par l'amour de la vérité, que par l'orgueil de dominer sur l'opinion, en s'abaissant au rôle de chef de parti.

Quoi qu'il en soit, Voltaire a toujours l'art de rendre ses défauts aimables ; il n'en est pas de même de d'Alembert ; et ceux qui se sont permis de publier ses lettres, ont fait plus de tort à sa réputation, qu'ils n'ont pu nuire à celle de Voltaire, en divulguant des secrets qu'il croyait avoir mis en sûreté dans le sein de l'amitié.

En effet, ce grand homme avait, si nous l'osons dire, un capital de gloire qui pouvait éprouver quelques réductions, sans qu'il parût altéré d'une manière sensible. D'Alembert, au contraire, peu capable de briller d'une lumière qui lui fût propre, n'avait guère, en littérature, que le faible éclat que faisaient rejaillir sur lui ses liaisons avec Voltaire. Attaché à cette grande planète, il en était, en quelque sorte, devenu le satellite ; et pour y parvenir, il n'avait employé que l'adresse facile d'une perpétuelle adulation. Ce n'est pas cependant que nous voulions disputer à d'Alembert cette réputation à part qu'il s'était faite dans les sciences exactes, et spécialement dans la géométrie. Nous ne considérons ici que le personnage qu'il crut jouer dans la littérature ; et, sous ce rapport, ses lettres mêmes prouvent, à ce qu'il nous semble, qu'il ne devait avoir que des prétentions très-modestes. Souvent, sans y ajouter aucun sel, et par conséquent en lui faisant perdre beaucoup de sa grace, il se borne à

répéter l'esprit de Voltaire. Si dans quelques-unes de ses lettres il se permet un moment de contredire, c'est toujours avec la plus grande circonspection, et pour lui ménager ensuite un triomphe plus flatteur, en revenant au plutôt à son avis ; souvent même en y mettant de l'exagération, et en portant plus loin que lui les opininions qu'il avait paru combattre.

Cette correspondance, d'ailleurs très-monotone par le fond, ne roule guère que sur un seul objet qui pouvait alors avoir quelque intérêt pour eux, mais indifférent aujourd'hui pour tout le monde, et qui le deviendra bien davantage à la postérité.

Les deux philosophes se dénoncent mutuellement toutes les persécutions qui, dans toute l'étendue de la France, semblaient menacer ceux qu'ils appelaient leurs *frères;* et à les entendre, ces persécutions n'étaient dirigées que contre la philosophie. Mais étaient-elles bien avérées ces persécutions ? était-il bien constant qu'elles eussent véritablement la philosophie pour objet ? Quelques faits vont nous mettre à portée d'en juger.

Un abbé Morellet, ou *Mords-les* (espèce de mauvais calembourg échappé à Voltaire, et que d'Alembert répète avec complaisance) avait insulté, dans un libelle, une femme respectable et mourante, et avait

porté la barbarie jusqu'à lui annoncer sa mort, qui fut en effet très-prochaine. Voltaire lui-même l'avoue, et s'élève avec force contre cette indignité. L'administration, qui pouvait être plus sévère, se contenta de faire enfermer Morellet pendant quelques semaines ; mais cet abbé avait pris la cocarde philosophique ; c'en est assez : c'est la philosophie qu'on persécute.

Diderot avait donné l'exemple de cette licence. Il avait outragé d'une manière plus audacieuse encore (1) deux femmes dont alors on respectait le rang. Il les avait désignées dans une épigraphe, latine à la vérité, mais du style de l'Aretin, et que personne n'eût osé traduire ; mais Diderot avait aussi sa patente de philosophe : il faut donc que non-seulement il soit impuni, mais que d'Alembert, se faisant violence en faveur de la bonne cause, lui ouvre les portes de l'Académie. C'est du moins ce que proposait Voltaire pour l'honneur de la philosophie, et ce que d'Alembert feignait de promettre, quoique bien résolu de n'en rien faire,

(1) A la tête d'une traduction du *Vero amico de Goldoni*, voici l'épigraphe : *Asinorum et mulorum istorum ingenium in eo consistit quòd sæpè et libenter futuant, rarò autem desinant :* et dût-on nous accuser d'orgueil, c'était à nous que Diderot attribuait ce beau privilége d'histoire naturelle.

parce que la jalousie secrète qu'il nourrissait depuis long-temps contre Diderot, s'était changée enfin en une aversion déclarée.

C'était par de pareilles témérités que se distinguaient chaque jour les recrues du parti philosophique. Ces nouveaux adeptes, brûlant de signaler leur ferveur, aspiraient tous aux honneurs de la persécution, et venaient ensuite se réfugier aux pieds de leur chef, toujours prêt à jeter le gage du combat à quiconque ne respectait pas sa livrée.

Mais, de bonne foi, qu'avait de commun la philosophie avec ces anecdotes scandaleuses? Lisez cependant les lettres de d'Alembert; on croirait qu'il compile, d'après nos légendes, ce qu'elles ont dit de plus exagéré et de plus absurde sur les prétendues persécutions de Dioclétien. Mais fallait-il donc appliquer ce grand mot de *persécution* à de misérables tracasseries dont nous n'eussions jamais réveillé le souvenir, si elles n'étaient pas consignées dans cette correspondance? Que l'on nous cite, à l'époque dont parle d'Alembert, un seul philosophe distingué qui ait éte la victime de ses opinions.

Le fanatisme commit sans doute de grands crimes que nous sommes loin de vouloir dissimuler. Jamais on n'oubliera ni les assassinats juridiques de Jean Calas et du jeune

la Barre, ni la longue proscription de la famille des Sirven, et jamais Voltaire ne se montra plus digne de sa gloire, que lorsqu'il prit, avec une si courageuse persévérance, la défense de ces opprimés ; mais ni les Calas, ni la Barre, ni Sirven n'étaient philosophes.

Il est certain encore (car il ne faut taire aucune vérité) que les despotes de la Cour et du Clergé haïssaient, non-seulement les philosophes qui ne les ménageaient pas, mais la vraie philosophie. Cependant, déjà trop faibles contre elle, ils lui faisaient une guerre plus sourde que déclarée ; guerre qui n'eût tourné qu'à leur désavantage, si les philosophes n'eussent employé contre eux que les armes de la raison. Voltaire était un de ceux qui savait le mieux en faire usage ; mais ces armes, si redoutables dans la main d'un philosophe, n'avaient plus la même vigueur dans celle d'un chef de parti. Voltaire ayant eu la faiblesse d'en accepter le titre, devait nécessairement en éprouver les inconvénients. Ses légions indisciplinées compromirent souvent la paix de ses derniers jours ; lui-même en a laissé plus d'une fois échapper l'aveu ; et ce fut principalement d'Alembert qui le précipita dans ces fausses démarches. Quoique personne ne possédât mieux l'art de dissimuler que ce prétendu philosophe, il s'était reconnu,

comme par instinct, dans cette Comédie où les tartuffes de la philosophie avaient été démasqués. Ce n'est pas qu'il n'eût affecté de répandre que personnellement il n'était point attaqué dans cette pièce : peut-être même serait-il parvenu à le persuader sans les cris de rage et de douleur, sans les injures grossières qui trahirent sa sensibilité. Par une maladresse plus grande encore, ces injures ont été conservées dans l'édition de Khell, et on imagine bien que nous n'avons pas eu l'indulgence de les supprimer dans la nôtre.

Ce fut par ces cris qu'il excita Voltaire à descendre dans l'arène en gladiateur, pour venger une cause absolument étrangère à sa gloire. Ce fut lui enfin qui, appelant l'intrigue au secours de la philosophie, compromit véritablement des philosophes célèbres, en leur donnant pour alliés une foule de charlatans qui ne pouvaient que les avilir.

La conduite imprudente de d'Alembert en cette occasion, et la violence de ses emportements, ne suffiraient pas cependant pour transmettre à la postérité une idée fidèle de son caractère. Il faut étudier le manège sur lequel il avait fondé si long-temps sa réputation usurpée ; il faut le voir tel qu'il s'est peint lui-même dans ses lettres. On y remarquera l'art perfide avec lequel

il savait attiser les passions de Voltaire; ses tentatives pour l'isoler de tous ses amis (1), et principalement du duc de Choiseul, à qui ce grand homme devait de la reconnaissance, et à qui d'Alembert en devait lui-même (2). On sera étonné de l'excès de son orgueil, de l'âcreté de son fiel, du cynisme de ses expressions; mais ce qui le caractérise le mieux, et ce qui peut-être révoltera encore plus, c'est le sentiment de lâcheté qui lui faisait toujours éviter de se compromettre, tandis qu'à chaque page de ses lettres, il ne cesse de sonner la charge, et d'exciter Voltaire à braver tous les dangers. Cette lâcheté était si bien le trait dominant de son caractère, que (le croira-t-on?) lorsqu'après la mort de ce grand homme, il se sentit privé du principal appui de sa frêle ré-

(1) Nous devons dire, à l'éloge de Voltaire, que ces tentatives furent toujours infructueuses, et que même il se plaignait toutes les fois que d'Alembert osa les renouveler.

(2) Le jour même de sa disgrace, et lorsqu'il eût été bien permis au duc de Choiseul de ne s'occuper que de lui-même, il se rappela qu'il n'avait pas signé le brevet d'une pension pour d'Alembert. Ce fut le dernier acte ministériel qu'il fit n'étant plus ministre. Nous tenons ce fait de la personne qui était à portée d'en être la mieux instruite, et dont le témoignage paraîtrait à tout le monde de la plus respectable autorité.

putation, ce fut à nous, à nous-mêmes, non seulement qu'il fit des avances de réconciliation, mais qu'il adressa, en forme d'étrennes, le premier janvier 1779, le volume qu'il donna cette année, sous le titre d'*Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*, et auquel il joignit depuis l'éloge de mylord Maréchal.

Si nous reçûmes alors avec surprise ce présent inattendu, au lieu de le lui renvoyer avec indignation; si même il nous parut convenable de consigner cette anecdote dans une édition de nos OEuvres, c'est que nous ignorions encore, non pas la longue inimitié qu'il avait eue pour nous et qui n'avait pu nous blesser, mais les outrages qu'il avait prodigués, dans sa correspondance, à la princesse de Robecq et au duc de Choiseul, dont nous révérons la mémoire par un sentiment de reconnaissance que rien n'a dû changer, et que le temps n'affaiblira jamais.

Ces injures, si peu dignes d'un philosophe, n'ont été révélées que par l'édition de Khell, et ce sont les seules qui nous ayent affectés.

CORRESPONDANCE

AVEC LE ROI DE PRUSSE.

Cette longue correspondance, unique peut-être dans les fastes du monde, entre un homme de lettres et un roi, méritait bien d'être transmise à la postérité. Voltaire, par son génie et par l'éclat de sa réputation, avait franchi l'immense intervalle que supposait le préjugé entre un simple particulier et un monarque; mais le monarque avait franchi de même l'intervalle, non moins grand, qui sépare le vulgaire des rois de la classe des hommes de génie.

Si quelques hommes ont mérité l'attention de leur siècle et celle de l'avenir, ce sont incontestablement Voltaire et le roi de Prusse. Plus on réfléchira sur la singularité de leurs rapports, plus on reconnaîtra que ces deux hommes devaient se chercher, et qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Leur caractère une fois donné, il eût été facile de prévoir, non-seulement la force du pen-

chant qui agirait réciproquement sur eux, mais les querelles plus ou moins vives qui résulteraient de la trop grande conformité de leurs passions, enfin l'influence prédominante de cette sympathie qui tendait toujours à les rapprocher.

Réunis par le même amour pour la gloire, dont tous deux étaient également avides, ce sentiment devait nécessairement faire naître entre eux quelque rivalité: mais le calme qui succédait bientôt à ces légers orages, et le besoin mutuel qu'ils avaient l'un de l'autre, ne tardaient pas à les réconcilier.

C'était un des phénomènes réservés à notre siècle, et qui peut-être ne se renouvellera pas dans les vastes révolutions du temps, que l'existence simultanée de ces deux hommes rares; l'un qui n'eut point d'égal, ni en renommée ni en génie, parmi ses contemporains; l'autre qui eut la même gloire parmi les rois, et qui mérita, en même temps, un rang distingué pami les gens de lettres.

Ce qui nous paraît surtout digne de remarque dans cette correspondance, c'est qu'elle est infiniment plus curieuse que celle de Voltaire et de d'Alembert, quoique cette dernière semblât promettre un plus grand intérêt; et qu'en général les lettres du roi de Prusse peuvent, non-seulement soutenir la comparaison avec celles de Voltaire, mais qu'elles l'emportent souvent par le fonds et

même par la forme. Il est vrai qu'entre un roi et un simple particulier, l'avantage est toujours à celui qui peut tout se permettre. Voltaire, avec toute sa supériorité, avait à la fois l'intention de flatter et la crainte de déplaire : on sent combien il était difficile que, dans cette situation gênée, il fût toujours égal à lui-même.

CORRESPONDANCE

AVEC L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ces lettres, qui peuvent être utiles à l'histoire, n'ont pas cependant le même intérêt que celles de Voltaire et du roi de Prusse. Elles prouvent seulement que la réputation de cet illustre écrivain s'était étendue jusqu'aux limites de l'Europe; que parmi les despotes même, il en est d'assez heureusement organisés pour sentir le besoin de la gloire, et que, dans ce petit nombre, il n'en était aucun qui ne s'enorgueillît d'une correspondance plus ou moins familière avec l'homme qu'ils regardaient tous comme l'honneur de son siècle.

On voit ici la souveraine d'un des plus vastes empires connus, briguer, en quelque sorte, l'appui de sa renommée; et Voltaire, flatté de l'hommage, le payer en adulations, et se déclarer ouvertement le chevalier de Catherine II, qu'un philosophe plus rigide n'eût peut-être pas choisie pour sa dame.

Mais que dans cette singulière correspondance, Voltaire, infidèle à tous ses principes, se livre contre les Turcs au même enthousiasme dont Pierre-l'Hermite était animé contre les Sarrasins, et, qu'à son exemple, il invite les princes chrétiens à s'unir entr'eux pour les détruire; qu'enfin il oublie assez la philosophie pour devenir l'instigateur d'une nouvelle croisade; c'est à quoi ne se seraient jamais attendus ceux mêmes qui ont le plus médité sur l'inconséquence humaine.

En effet, qui eût pensé que Voltaire, au déclin de sa vie, Voltaire, qu'une triste expérience aurait dû désabuser des caresses des rois, retomberait avec tant de légèreté dans les mêmes pièges que lui avait autrefois tendus l'enchanteur de Berlin? Il y retombe cependant, et l'encens de Catherine II n'agit pas moins impérieusement sur ses organes que celui de Frédéric. Ce n'est plus pour le Salomon, mais pour la Sémiramis du nord, qu'il s'abaisse au rôle de courtisan. C'est pour elle qu'il abjure ces principes de tolérance dont on l'avait vu si long-temps le plus zélé défenseur. Et qui le croirait? c'est l'idole même à laquelle il les sacrifie, qui ne cesse de les lui rappeler; c'est elle qui se montre non-seulement plus modérée, mais plus sensible; en un mot, c'est Catherine qu'on serait tenté de croire philosophe.

Il est donc vrai que chez cet homme, si supérieur à tant d'égards aux autres hommes, les séductions de l'amour-propre étaient l'écueil dont sa philosophie n'avait jamais pu le garantir. C'est ce qui n'était point échappé aux détracteurs de sa gloire, et pourtant ce qui semblait démenti par les beaux sentiments que respirent la plupart de ses ouvrages. Mais en révélant les secrets de sa correspondance, ses perfides amis ont malheureusement prouvé que si personne ne posséda plus éminemment que lui l'esprit philosophique, et ne contribua davantage à ses progrès, personne peut-être ne mérita moins le nom de philosophe (1).

(1) Nous avons donné trop souvent à Voltaire le nom de philosophe, pour qu'on puisse se méprendre au sens de notre pensée, et nous accuser de contradiction. Personne ne mérita mieux ce nom par le caractère de son esprit, et ne le justifia moins par sa conduite trop souvent inégale et inconséquente.

CORRESPONDANCE

AVEC LE CARDINAL DE BERNIS.

On ne peut douter de l'authenticité de cette correspondance ; feu M. le chevalier Azara (1) en possédait les originaux. Lié d'une amitié intime avec M. le cardinal de Bernis, il les tenait de la main même de ce prélat, plus illustre encore par son mérite et par l'attachement constant qu'il conserva pour les lettres (2), que par les dignités dont il fut revêtu. C'est d'après ces originaux que M. Bourgoing en publia, vers la fin de 1798, une édition enrichie de notes curieuses. Nous terminions alors celle de Voltaire, et en y insérant cette correspondance, qui manque à l'édition de Khell, nous ajoutâmes aux

(1) Ambassadeur d'Espagne en France.

(2) C'est pourtant ce même homme que Marmontel, avec une impudence plus que cynique, a osé traiter de *fat*, dans des Mémoires qu'on a eu la sottise d'imprimer depuis sa mort.

avantages que nous donnaient déjà sur cette dernière une correction plus soignée et une distribution beaucoup plus exacte, celui d'être plus complète, malgré les superfluités vicieuses, les doubles emplois et les pièces de rebut que nous nous sommes permis de supprimer.

Le mérite de cette correspondance, remarquable surtout par l'excellent ton qui y règne, a été généralement reconnu; nous ne balançons pas même à la regarder comme très-supérieure à celle de Voltaire et de d'Alembert, dans laquelle ni l'un ni l'autre n'ont su se respecter.

MÉMOIRES

SUR LA VIE PRIVÉE DU ROI DE PRUSSE.

Ces Mémoires satyriques, excusables peut-être, si l'on considère que, par un ordre peu digne de lui, le roi de Prusse avait fait arrêter Voltaire à Francfort, ne devaient pas être compris dans la collection de ses OEuvres. Ce tort du grand Frédéric, réparé par une réconciliation qui depuis ne se démentit jamais, était sans doute oublié. Mais Voltaire ne pouvait prévoir qu'après sa mort, ses papiers seraient inconsidérément livrés à un homme dont à peine il connaissait le nom, qui n'avait aucun droit à sa confiance, en un mot, à Beaumarchais, et qu'il se permettrait d'en abuser. On prétend, ce qui ne serait pas incroyable de la part de cet homme audacieux, mais ce qui n'est pas appuyé de preuves, que dans l'espérance d'en être bien payé, il offrit au monarque le sacrifice de ces Mémoires, et que l'offre en fut méprisée, comme elle devait l'être par un grand roi. Que pouvait en effet redouter ce

prince de la publicité de cette satyre, après le brillant éclat de son règne, et tous les éloges que Voltaire lui-même n'avait cessé de lui prodiguer pendant plus de quarante années? Ce n'est pas que cet écrit mordant ne fût assaisonné de tout le sel que Voltaire savait donner à ce genre d'ouvrages. Il semblait même s'être proposé de lutter de style avec celui des Mémoires de Grammont, qu'il regardait comme un modèle de la plus fine et de la meilleure plaisanterie, et qui devait être, comme nous nous rappelons parfaitement de le lui avoir entendu dire, le style qu'il eût fallu choisir pour écrire l'histoire de la vie privée du Régent. Mais, nous le répétons, Voltaire avait condamné ce libelle à l'oubli; il avait même négligé de l'achever; et Beaumarchais, infidèle déjà par les lectures qu'il en faisait dans la société, quoique le duc de Choiseul, de qui nous le savons, l'eût invité plus d'une fois à les discontinuer, finit enfin, en l'insérant dans la collection de Voltaire, par violer toutes les bienséances.

L'anecdote la plus curieuse que contiènent ces Mémoires, parce qu'elle appartient véritablement à l'histoire, est celle que Voltaire lui-même appèle l'*aventure la plus singulière qu'on ait vue, depuis qu'il existe sur la terre des rois et des poètes.* Elle prouve, comme nous l'avons dit, après y

avoir eu une très-grande part, qu'une guerre qu'on avait pu croire de pure politique entre deux souverains, n'avait été prolongée au-delà des bornes qu'elle eut eues naturellement, que par un sentiment d'animosité personnelle entre les deux princes. Cette anecdote un peu défigurée, du moins en quelques détails, dans les Mémoires de Voltaire, se trouve rapportée plus fidèlement à la suite d'une édition de la Dunciade, qui parut, en 1799, chez Barrois l'aîné, et que nous ne ferons ici que transcrire :

» Frédéric-le-Grand (car il faut bien lui donner le nom que lui conservera l'histoire) adressa au prince Ferdinand de Brunswick, après la bataille de Crévelt, une Ode satyrique, dans laquelle Louis XV, la fameuse marquise de Pompadour, et la nation même étaient vivement insultés ; on peut en juger par ces fragments :

. . . . . .
Tels ces brigands de la Seine
Armèrent leurs faibles mains,
Croyant subjuguer sans peine
Nos invincibles Germains.

O nation folle et vaine,
Quoi ! sont-ce là ces guerriers,
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers,
Qui, vrais amants de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers et le trépas!
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage,
Que lâche dans les combats.

Quoi ! votre faible monarque,
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque,
Des opprobres de l'amour ;
Lui qui détestant les peines,
Au hasard remet les rènes
De son royaume aux abois,
Cet esclave parle en maître (1) !
Ce Céladon, sous un hêtre,
Croit dicter le sort des rois !

Il ignore dans Versailles,
Où son triste ennui l'endort,
Que les combats, les batailles
Du monde fixent le sort, etc.

» Frédéric eut l'imprudence d'envoyer cette Ode à Voltaire, qui, craignant ou feignant de craindre que la lettre qui la renfermait n'eût été ouverte à la poste, ce qui l'aurait compromis, adressa l'Ode au duc de Choiseul, qui ne manqua pas de la faire passer au roi par la marquise ; et l'on imagine bien l'effet qu'elle dut produire sur le faible monarque et sur l'orgueilleuse favorite.

» Le duc de Choiseul fit venir Palissot à

---

(1) Dans l'original que nous avons vu, les trois derniers vers de cette strophe étaient un peu différents ; la strophe finissait ainsi :

Ce Céladon, sous un hêtre,
Prétend nous parler en maître,
Et dicter le sort des rois.

La leçon que nous avons suivie, est celle de l'édition de Khell : *Cet esclave parle en maître*, est apparemment une de ces corrections que Voltaire avait l'habitude de faire aux vers du roi de Prusse.

Versailles, et lui donna l'ordre, au nom du roi, de répondre à Frédéric de manière à lui faire perdre l'envie de répandre son Ode. Palissot ne pouvait qu'obéir; et la réponse fut envoyée à Frédéric, en l'avertissant que s'il donnait plus de publicité à sa pièce, la réponse serait imprimée.

» Le roi de Prusse reconnut sans doute que c'était par des victoires, et non par des satyres, qu'il devait se défendre. Il sentit qu'il s'était manqué à lui-même en violant, dans la personne d'un autre souverain, le respect dû à son rang. Il n'écrivit plus; mais il sut vaincre; et celui qu'on voulait réduire à la seule qualité de marquis de Brandebourg, conserva son trône, et agrandit sa renommée.

» Les faits qu'on lui reproche dans la pièce qu'on va lire, étaient vrais au fond; mais la manière de les présenter était commandée par le ressentiment et par la vengeance. C'était, pour ainsi dire, une Ode *ab irato* qu'on avait demandée à Palissot. Ces faits pouvaient prouver que le roi de Prusse n'était pas exempt des faiblesses humaines; mais il y joignait de grandes qualités, un génie réellement très-élevé, et un ardent amour de la gloire. Il eut enfin sur tous les rois, ses contemporains, la même supériorité que son adulateur Voltaire eut sur tous les écrivains de son temps.

» Si l'on considère que cet éloge est de l'auteur même qui fut chargé de la vengeance de Louis XV, on conviendra peut-être qu'il n'en a jamais reçu qui l'honore davantage ».

ODE

Au Roi de Prusse.

O Muse, soutiens mon courage,
Retrace-moi cet heureux âge
Chéri de l'antique Memphis,
Où d'un sénat juste et terrible
Le tribunal incorruptible
Jugeait les rois ensevelis.

Renouvelons ces grands exemples :
Si la crainte érigea des temples
Aux tyrans de l'humanité,
Périssent ces honneurs frivoles !
Traînons ces superbes idoles
Aux pieds de la Postérité.

Tyran des rives de la Sprée,
Toi dont la puissance abhorrée
Allarme aujourd'hui tant d'États,
Je te dénonce aux Euménides :
Sous leurs mains de vengeance avides,
Viens expier tes attentats.

Il a donc rompu sa barrière,
Ce torrent que l'Europe entière
Devait arrêter dans son cours ;
Peuples, menacés du naufrage,
Unissez-vous : contre sa rage
La fuite est un faible secours.

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts, dans la Germanie,

Devait allumer le flambeau :
Époux, fils, et frère coupable,
C'est lui que son père équitable
Voulut étouffer au berceau (1).

Le voilà ce roi pacifique,
Qui d'une affreuse politique
Promit d'enchaîner la fureur ;
Il n'en dévoila les maximes (2),
Il n'approfondit l'art des crimes,
Que pour en surpasser l'horreur.

Saxe, désolée et sanglante,
Dresde, autrefois si florissante,
Séjour du commerce et des arts,
Vous le savez ! et vos ruines
Du spectacle de ses rapines
Affligent encor les regards (3).

Mais quelle douloureuse image !
Veut-il donc, ce tyran sauvage,
Braver tous les droits des humains ?
Où fuyez-vous, Reine éplorée ?
O Reine à ses fureurs livrée,
Que je tremble pour vos destins (4) !

A force de crimes célèbres
Prétend-il franchir les ténèbres
De l'oubli qu'il a mérité,
Et dont le voile heureux et sombre
Eût enseveli dans son ombre
Son règne impie et détesté ?

Parmi le tumulte et les armes,
Il croit s'aguerrir aux allarmes
Qu'il traîne en tous lieux sur ses pas ;
Mais au bruit de l'airain qui tonne,
L'effroi le saisit, il frissonne,
Et ne voit plus que le trépas (5).

Fier d'un avantage éphémère,
Veut-il d'un laurier moins vulgaire
Tenter les périlleux hasards ?
Prague échappe à son imprudence ;
Olmutz, qu'il croyait sans défense,
Le voit fuir loin de ses remparts (6).

Tombez, voiles de sa faiblesse,
Prestiges vains, dont son adresse
A long-temps fasciné les yeux ;
C'est sur la fraude et l'artifice
Qu'est fondé le frêle édifice
De ses projets ambitieux.

Si d'une tactique savante
L'art formidable qu'il nous vante
Put le mettre au rang des guerriers,
De cette gloire imaginaire
L'honneur appartient à son père ;
Frédéric lui doit ses lauriers (7).

Jaloux d'une double couronne,
Il ose, infidèle à Bellone,
Courir sur les pas d'Apollon ;
Dût-il des sommets du Parnasse,
Pour expier sa folle audace,
Subir le sort de Phaéton.

Abjure un espoir téméraire :
En vain la muse de Voltaire
T'enivra d'un coupable encens ;
Jamais, aux Fastes de la Gloire,
La main des filles de Mémoire
N'inscrivit le nom des tyrans.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron poursuivi sur la Scène
Par les sifflets des Légions ;
Vois l'oppresseur de Syracuse,
Denis, prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Par tes vers, par ta politique,
Et par ton orgueil despotique,
Déjà trop semblable à Denis,
Héritier de ses artifices,
De son génie et de ses vices,
Crains la disgrace de son fils (8).

Que pourrait alors ta faiblesse ?
Sur une indocile jeunesse,
Régner encor par la terreur ;
Et retrouver dans ce délire
Quelque apparence de l'empire,
Que tu perdis par ta fureur !

Jusques-là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature et des amours (9).
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours?

Vaillante élite de la France,
Accablez de votre vengeance
Ce Salmonée audacieux :
Il ose imiter le tonnerre,
Hâtez-vous d'en purger la terre :
Sa mort doit absoudre les Dieux.

NOTES.

(1) On sait qu'à l'exemple de Philippe II, et du Czar Pierre, qui condamnèrent eux-mêmes leurs fils, Frédéric-Guillaume, son père, avait voulu le faire mourir.

(2) Il avait écrit contre Machiavel, qu'il appelait *le précepteur des tyrans* : Voltaire fut l'éditeur de cet ouvrage.

(3) On sait les ravages qu'il commit dans la Saxe, où il était entré sans déclaration de guerre.

(4) Il osa faire arrêter la reine de Pologne, femme de l'électeur de Saxe, dans le propre palais de cette princesse, pendant qu'il en pillait les archives.

(5) Malgré l'intrépidité dont il donna depuis tant de preuves, il avait éprouvé le sentiment naturel de la peur, à sa première bataille, près du village de Molvitz, en Silésie.

(6) Il fut obligé de lever successivement les siéges de Prague et d'Olmutz.

(7) Il est certain que son père fut le premier qui

fit de la Prusse un état purement militaire, et qu'il donna à son fils les premiers éléments de cette tactique, qu'il perfectionna depuis, et qui contribua tant à ses victoires.

(8) Le fils de Denis le tyran fut réduit, comme on le sait, à se faire maître d'école à Corinthe.

(9) Son éloignement pour les plaisirs naturels, et les voluptés licencieuses qu'il se permettait avec ses pages, sont des faits connus : il devait donc se montrer moins sévère sur les faiblesses de Louis XV. Quoiqu'il en soit, son règne n'en fut pas moins très-glorieux. Consultez, pour être juste, ce qui précède l'ode à laquelle se rapportent ces notes ».

JUGEMENTS

PORTÉS PAR VOLTAIRE,

Sur les Comédies de Molière.

VOLTAIRE a fait à-peu-près sur Molière, ce que nous nous sommes permis sur la généralité de ses ouvrages : mais Molière n'a travaillé que dans un genre qu'il a porté, à la vérité, à ce haut degré de perfection qui le rend inimitable ; et c'est le genre que Voltaire a quelquefois tenté, dans lequel même il a eu quelques bonnes fortunes, mais auquel il était le moins appelé par le caractère de son esprit. Il était donc hors de son élément, lorsqu'il jugeait l'art de Molière ; et véritablement rien n'est discuté, rien n'est approfondi dans ses remarques. Le seul mérite qu'on ne peut se dispenser d'y reconnaître, c'est la justice qu'il n'a jamais cessé de rendre au génie de ce grand homme ; il est même, sous ce rapport, d'autant plus digne d'éloge, que n'ayant presque jamais adopté d'autre genre de comédie que celui qu'on appelait, par ironie, le *comique lar-*

moyant, il n'en a jamais parlé qu'avec mépris : « C'était, disait-il, un monstre né de » l'impuissance des auteurs et de la satiété » du public, après les beaux jours de la » littérature, »

Ce qui peut servir d'excuse à cette faible production, c'est que Voltaire ne l'entreprit que par complaisance pour une compagnie de libraires qui l'en avaient instamment prié, et qui annonçaient une magnifique édition de Molière. Mais, à ce que lui-même nous apprend, un écrivain très-obscur, nommé la Serre, obtint sur lui, par la protection de M. Rouillé, à qui la librairie était alors subordonnée, une préférence dont il n'aurait dû que rire, et à laquelle il fut très-sensible, si l'on en juge par un trait d'humeur qui termine le court avertissement qu'il mit à la tête de cet ouvrage. Peut-être eût-il pu se dispenser de le conserver ; il ne présente en effet aucune vue neuve, et l'on attendait de lui des jugements moins superficiels : cependant l'élégance et l'agrément du style y sont toujours très-remarquables : aussi la médiocrité de Voltaire honorerait-elle beaucoup la plupart de nos littérateurs actuels. Nous n'en exceptons pas, comme on peut bien le penser, ceux mêmes qui, en parlant de quelques-uns de ses ouvrages (de la Henriade, par exemple), se permettent de prendre avec lui un certain ton de rivalité qui invite à rire.

DE L'ÉDITION,

DE PIERRE CORNEILLE,

Faite à Genève par Voltaire, et du Commentaire qu'il y joignit.

Nous nous permettons de transcrire ici les premières pages du Prospectus que nous avons mis à la tête des ouvrages de Corneille, dans l'édition complète que nous en avons donnée, et dont le Héros qui gouverne aujourd'hui la France voulut bien accepter l'hommage.

« Il manque à notre littérature, j'ose dire même au vœu de la nation, une édition complète des Œuvres du grand Corneille; et tandis que nous avons vu prodiguer, de nos jours, à des écrivains que cette magnificence ne sauvera pas de l'oubli, tout ce que le luxe typographique peut avoir de plus élégant, n'est-il pas d'une inconséquence bien étrange que le créateur d'un de nos plus beaux

arts n'ait pas encore été honoré, dans sa patrie, d'une édition digne de sa gloire ?

Celle qu'en donna Voltaire à Genève, en 1764, précieuse, à beaucoup d'égards, par les remarques dont elle fut accompagnée, ne contient que les pièces de théâtre, et ne répondit d'ailleurs, ni par le mérite de la correction, mérite qui ne peut être suppléé par aucun ornement, ni par la beauté de l'exécution, aux espérances que le public en avait conçues. Les fautes y sont trop fréquentes ; et Voltaire lui-même, par une espèce d'autorité arbitraire, qu'il n'était pas en droit de s'arroger sur le texte de Corneille, se permit de l'altérer, non-seulement en y rétablissant d'anciennes leçons que Corneille avait cru devoir corriger, mais des scènes entières, et jusqu'à des personnages qui avaient disparu depuis longtemps des éditions avouées de l'auteur.

L'ordre des matières n'y fut pas plus respecté. On vit avec surprise les ouvrages de la jeunesse de Corneille, qui devaient naturellement précéder ceux de son âge mûr, rejetés aux derniers volumes. Ces fautes s'aggravèrent encore dans des éditions postérieures, surchargées de nouvelles remarques, et qui furent encore moins soignées. On y trouve la tragédie de Cinna placée avant celle des Horaces, qui parut immédiatement après le Cid. Voltaire pouvait-il

se dissimuler qu'en intervertissant ainsi l'ordre des matières, il dérobait à la fois aux lecteurs, et les progrès de l'art, si intéressants à observer à l'époque de sa création, et l'histoire non moins intéressante du génie de Corneille ?

Malheureusement cette distribution vicieuse n'est pas le défaut le plus essentiel de l'édition de Genève. Il faut l'avouer, le Commentaire de Voltaire, qui devait être et qui est en effet ce qu'elle a de plus recommandable, n'est pas lui-même exempt de reproche. A des remarques d'un goût exquis, et telles qu'on devait les attendre de sa main, il mêla souvent des critiques si minutieuses, qu'on les prendrait plutôt pour les scrupules d'un grammairien, que pour les observations d'un grand poète.

Parmi ces critiques de détail, qu'il a prodiguées sans ménagement, il en est qui ne peuvent être attribuées qu'à l'inadvertance ; il en est de moins excusables, soit parce qu'il y règne un ton d'ironie très-déplacé dans un Commentaire de Corneille, soit parce que la plupart se réduisent à de pures chicanes si peu dignes de lui, qu'on serait tenté de croire qu'il n'a pu les faire sérieusement : mais il en est d'autres si évidemment injustes, qu'elles l'ont fait soupçonner d'avoir voulu rabaisser le grand nom de Corneille. Quelque invraisemblable que

m'ait toujours paru ce soupçon, cependant on ne peut s'empêcher de convenir qu'il en a fourni le prétexte à ses ennemis, par une foule d'expressions peu mesurées, et qui sembleraient avoir été dictées par l'humeur.

Enfin ce Commentaire si précieux dans quelques-unes de ses parties, mais si négligé dans d'autres, et auquel, sans doute, par le peu d'attrait que devait avoir pour lui ce genre de travail, Voltaire n'attacha jamais beaucoup d'importance, renferme encore quelques paradoxes (1) d'autant plus essentiels à discuter, qu'ils tiènent aux principes de l'art même, et qu'ils pourraient égarer des jeunes gens à qui l'éclat de son nom en impose.

Vivement frappé de ces inconvénients, j'ai entrepris et achevé le plan d'une édition où se trouveront réunis les ouvrages de Corneille, et que j'ose regarder comme une édition classique. Le texte y sera rendu à toute sa pureté, l'ordre des temps exactement suivi; l'orthographe même de l'auteur, ou du moins celle du siècle de Louis XIV, défigurée dans l'édition de Genève par une orthographe plus moderne, et qui n'est pas encore généralement adoptée, y sera rétablie comme une convenance qu'il eût fallu

(1) A la suite de cet article, nous donnerons une idée de ces paradoxes.

respecter. Le Commentaire de Voltaire y sera joint en entier, mais avec des notes qui en relèveront les erreurs. C'est la partie la plus importante de mon travail, et celle à laquelle j'ai donné le plus de soin. On y verra combien j'ai tâché de concilier tous les égards qu'on doit à Voltaire, et le respect dont rien ne peut dispenser envers Corneille. »

DE DEUX PARADOXES DE VOLTAIRE.

Il établit en maxime, dans le premier, que pour juger si des vers sont mauvais, il suffit de les mettre en prose, et que si ces vers mis en prose, offrent ou des tours ou des expressions qu'elle réprouverait, ou qui pourraient y sembler bizarres, on doit les regarder comme vicieux.

On ne devait guère s'attendre de la part d'un homme aussi exercé que lui dans l'art des vers, et qui souvent en a fait de si beaux, à un paradoxe qui (si notre mémoire ne nous trompe pas) avait été imaginé avant lui par Fréron. Cette manière de juger les vers serait à la fois défectueuse et impratiquable; car indépendamment d'une foule d'expressions qui ne peuvent appartenir qu'à la poésie, et de l'inversion qui rend sa marche si différente de celle de la prose, elle a des constructions qui lui sont tellement

propres, qu'elles ne pourraient subir l'épreuve à laquelle Voltaire voudrait les assujétir. Pour que la traduction qu'on en ferait en prose ne parût pas fréquemment, si non barbare, du moins fort étrange, il faudrait y joindre des suppléments dont la poésie dédaigne de se charger, ou qu'elle sacrifie à la précision, mais dont la langue vulgaire ne peut se dispenser. Il en résulterait que ce qui est, en vers, non seulement une hardiesse permise, mais une grande beauté, paraîtrait, en langage familier, bisarre, ridicule ou même insoutenable.

On trouve presque à chaque instant, dans Racine et dans Boileau, de ces constructions brisées ou de ces expressions hardies que la poésie seule peut admettre. On sait combien l'ellipse y domine, et combien elle se refuse à la timidité de la prose. Voltaire, qui en fournirait lui-même de fréquents exemples, ne pouvait pas l'ignorer; mais, dans un Commentaire fait à froid, il s'était, si nous l'osons dire, travesti en grammairien, au point d'en contracter les scrupules, et de méconnaître, en plus d'une occasion, les priviléges de la poésie : c'est ce qui va paraître plus sensible encore par un autre paradoxe non moins étrange, auquel il revient très-souvent dans son Commentaire, et qui a pour objet les métaphores.

Il dit expressément que toute métaphore

est mauvaise, quand un peintre ne peut en former une image vraie et sensible, et la représenter aux yeux ou par le crayon ou par le pinceau. Selon lui, cette règle ne souffre pas d'exception, et il l'établit à propos d'un vers de la première scène de la tragédie d'Héraclius :

Ce dessein avec lui serait tombé par terre.

Quel peintre, dit-il, pourrait représenter une idée qui tombe par terre ?

Que ce vers soit bon ou mauvais, il n'importe ; mais on ne revient pas d'étonnement qu'une pensée aussi bisarre, aussi destructive de toute poésie, ait pu se former dans la tête d'un homme initié, autant que Voltaire devait l'être, dans tous les secrets de son art. Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge peut s'égarer, lorsqu'il discute froidement ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant avec le compas des grammairiens la valeur de chaque expression de Corneille, il semble que lui-même ait oublié qu'il était poète.

Quelques exemples feront mieux sentir la fausseté de son principe, et combien il pourrait induire en erreur de jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiraient ne pouvoir choisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oserait essayer, d'après le principe de Voltaire, de figurer par une

image *des mains avides de sang, qui volent, sans y penser, à des parricides*, comme l'a dit Corneille? *un nom qui chatouille l'orgueilleuse faiblesse d'un cœur*, (et c'est Racine, le plus élégant, le plus pur, le plus parfait des poètes, qui parle ici, et dont nous empruntons les traits qui vont suivre.) *un pouvoir qui s'achemine à grands pas vers sa chute; des pleurs mis dans une balance avec les lois d'un état; des yeux qu'on voit venir de toutes parts; la victoire qu'on irrite dans les bras du vainqueur*, ou qui *se laisse attendrir aux pleurs d'une femme; des murs qui vont prendre la parole*; des portes *qui n'obéissent qu'à un seul homme; des mains qui promettent une tête; un glaive qui marche; Dieu qui met un frein à la fureur des flots; des cieux fermés et devenus d'airain à la voix d'un homme?* etc. etc.

Il faudrait transcrire tout Racine, tout Boileau, tous nos grands poètes, si l'on voulait épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et qu'aucun peintre n'entreprendrait de peindre. Molière lui-même et La Fontaine en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en offrirait plusieurs. Comment donc a-t'il pu se permettre ce paradoxe si peu digne de lui?

Il est sans doute des métaphores vicieuses,

et l'on pourrait en citer quelques-unes dans nos meilleurs écrivains. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies (1) de Voltaire :

> Nous préserve le ciel d'un si funeste abus,
> Berceau de la mollesse, et tombeau des vertus !

Un abus qui se trouve berceau et tombeau dans le même vers, est une figure que le bon goût réprouve. Il en est de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

> Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
> Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourrait représenter *ce printemps qui s'effarouche d'un hiver*; mais ce n'est point là le vice de cette métaphore; c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Gardons-nous donc bien de donner quelque crédit à cette singulière idée de Voltaire, non plus qu'à celle d'éprouver les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auraient pu déshonorer son Commentaire, s'il n'était rempli d'ailleurs de remarques très-précieuses, et sur le caractère particulier du génie de Corneille, et sur l'art de la tragédie.

---

(1) Brutus.

IDÉE GÉNÉRALE

Du Commentaire de Voltaire sur Corneille.

Si l'on considère les critiques hasardées (1), les expressions violentes, souvent même injurieuses qui se trouvent mêlées dans ce Commentaire à des remarques pleines de goût, on sera tenté de croire que Voltaire, comme ses ennemis l'en accusent, était secrètement animé d'un sentiment de jalousie contre Corneille; cependant nous ne l'en avons jamais soupçonné.

S'il eût été réellement susceptible de cette faiblesse, Voltaire avait dans Racine un rival de gloire dont il n'avait pas moins à redouter la comparaison, et c'est de tous nos poètes celui qu'il a le plus constamment loué. On sait que, non seulement dans ses

(1) Ce morceau et ceux qui suivent sont empruntés de l'édition de Corneille, par M. Palissot.

ouvrages, mais dans l'intimité de la conversation, jamais il ne parlait de Racine qu'avec enthousiasme; c'est ce que nous avons été à portée d'entendre plus d'une fois nous-mêmes, et ce qu'attesteraient avec nous tous ceux qui ont vécu dans sa familiarité : comment donc lui supposer cette prétendue jalousie?

Mais pourquoi les louanges qu'il donne à Corneille sont-elles toujours accompagnées de quelques restrictions? Pourquoi ces expressions amères, que la seule bienséance aurait dû lui interdire, et qui semblent si déplacées dans un Commentaire? Voltaire pouvait-il ne pas reconnaître toute la supériorité du génie de Corneille? Il la reconnaissait sans doute; et quand même il aurait eu quelque disposition à être injuste, il avait lui-même trop de génie pour n'en être pas vivement frappé. On peut en juger par les éloges qu'il en fait : l'accent de l'admiration s'y fait sentir souvent de la manière la plus marquée; et si l'on réunissait tous ceux qui se trouvent dispersés dans son Commentaire, Corneille, il faut en convenir, n'aurait jamais été loué plus dignement. Il est vrai que si l'on rassemblait aussi tout ce qui paraît ne lui avoir été dicté que par la passion et par l'humeur, enfin tout ce qui porte dans ses remarques le caractère du sarcasme et de la dérision, Cor-

neille dégradé, s'il pouvait l'être, n'eût jamais été traité avec une indécence plus révoltante. Nous n'en avons pas, à beaucoup près, épuisé tous les exemples dans nos observations ; maintenant cherchons, s'il est possible, le mot de cette singulière énigme.

Soit par l'attrait prédominant qu'avait pour lui le charme de la diction et l'élégance du style, soit par les rapports secrets de leur génie, Voltaire, comme nous l'avons déjà dit, témoigna constamment pour Racine un goût de prédilection, tandis qu'il n'était que froidement juste envers Corneille, qu'il admirait sans l'aimer. Ce sentiment de froideur, qu'avec toute son adresse il ne sut jamais dissimuler, avait une cause qui seule peut expliquer le mystère de cette conduite inégale et vraiment bisarre. Nos conjectures seront appuyées sur des faits dont nous attestons la vérité, et qui étonnèrent beaucoup notre inexpérience à notre entrée dans le monde, il y a cinquante et quelques années.

Nous nous rappelons parfaitement qu'à cette époque il existait encore une foule de partisans outrés de Corneille, qui semblaient avoir hérité de toutes les préventions de madame de Sévigné contre Racine, et qui ne plaçaient ce dernier poète qu'à un intervalle immense du premier. On peut juger de la distance encore plus grande à

laquelle ils reléguaient Voltaire. Selon eux, ce n'était qu'un bel esprit dont ils respectaient assez peu le jugement, et à qui par conséquent ils étaient bien loin d'accorder du génie. Quoiqu'il eût déjà fait la Henriade, OEdipe, Brutus, Zaïre, Alzire, la Mort de César, Mérope et Mahomet, on n'eût osé établir quelque comparaison entre ce bel esprit et Corneille, sans s'exposer au sourire le plus dédaigneux. On voulait bien ne pas lui contester une certaine habileté de metteur en œuvre; au moyen de quelques paillettes d'or dérobées, disait-on, et mêlées à beaucoup de clinquant, il savait, à peu de frais, en imposer à la multitude. Telle était alors l'opinion plus ou moins accréditée par Fontenelle, la Motte (quoiqu'il se fût d'abord montré plus juste), Crébillon père, Marivaux, Piron, et mise principalement en faveur par tous les amis de J. B. Rousseau, devenu l'un des plus ardents ennemis de Voltaire, après l'avoir comblé d'éloges. Telle était, à plus forte raison, l'opinion dominante de tous ces bureaux d'esprit présidés par de vieilles caillettes qui donnaient le ton à ce qui s'appelait exclusivement la bonne compagnie. Les comédiens eux-mêmes (1), quelque

(1) Il faut en excepter cependant mademoiselle

obligation qu'ils eussent à Voltaire, ne manquèrent pas de l'adopter par ingratitude ; et c'est chez eux qu'elle s'est maintenue le plus long-temps.

Or on imagine aisément l'effet que devait produire sur une ame sensible et dévorée du besoin de la gloire, un pareil excès d'injustice. On conçoit combien Voltaire, admirateur passionné de Racine, et à qui d'ailleurs il était bien permis, sans qu'on fût en droit de l'accuser d'orgueil, de se juger avec un peu plus de faveur que ne lui en accordaient tous ces prétendus arbitres des réputations, devait se soulever contre une cabale jalouse, qui, non contente de chercher à l'avilir, ne laissait échapper aucune occasion de le persécuter. Ce sentiment d'indignation, porté trop loin, sans doute, dut nécessairement lui inspirer, sinon quelque malveillance pour Corneille, du moins une disposition secrète à le juger bien plus sévèrement qu'il ne l'eût fait, si l'on eût moins abusé de son grand nom pour rabaisser celui de Racine, et pour l'humilier lui-même. L'esprit humain est fait ainsi, et la sensibilité délicate et ombrageuse de Voltaire devait l'exempter moins qu'un autre de cette loi commune.

Dumesnil, qui dut à Mérope une partie de sa gloire, mademoiselle Clairon, et le célèbre le Kain.

Si l'on ajoute à ces considérations que, dans la première édition de son Commentaire, quoique ses ennemis n'eussent cessé de répandre qu'il ne s'était chargé de ce travail que pour immoler Corneille à sa jalousie, il s'était montré cependant infiniment plus modéré que dans les éditions postérieures, on sera moins étonné des traces d'humeur qu'on y découvre, quelque inexcusables qu'elles soient. Mais le caractère de Voltaire, qui nous était parfaitement connu, et qui n'était pas difficile à connaître, était l'instrument que ses ennemis et ses faux amis savaient employer avec le plus d'adresse, pour le précipiter dans des excès qu'il se reprochait souvent avec amertume, mais dans lesquels il persévérait quelquefois aux dépens de sa gloire.

Un fait que tout le monde est à portée de vérifier, dont nous avons parlé ailleurs (1), et que nous croyons devoir rappeler ici, achèvera de prouver combien l'idée que nous donnons du caractère de Voltaire est fidèle. On sait quelle estime, quelle vénération même il avait toujours témoignée pour Boileau. Après avoir nommé dans le Tem-

(1) Dans un discours préliminaire mis à la tête d'une belle édition de Boileau, faite en l'an VI, chez Crapelet, et qui se trouve au magasin de librairie de la Villette, rue St. André-des-Arcs.

ple du goût, les plus célèbres écrivains du siècle de Louis XIV, il ne balançait pas à reconnaître Boileau pour leur maître. Là, disait-il,

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.

Et ce n'était pas seulement par son Art poétique et par ses belles Epîtres que Boileau lui paraissait mériter cet hommage : voici le jugement qu'il portait de ses Satyres dans des vers qui les honorent également tous deux.

On peut à Despréaux pardonner la satyre,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs, etc.

Sa prose respirait les mêmes sentiments pour ce grand poète, dont il ne cessait de recommander l'étude, lorsqu'il arriva que l'abbé Batteux eut la mauvaise pensée de faire un parallèle de la Henriade et du Lutrin. Dans ce parallèle, qui ne pouvait être au fond qu'une plaisanterie, car ces deux ouvrages ne pouvaient être susceptibles d'une comparaison sérieuse, l'auteur s'efforcait de prouver que Boileau, dans une fable qui semblait ne rien promettre à l'imagination, avait mis à la fois plus de génie dans son plan, et plus de richesse de poésie dans ses détails, que Voltaire dans un sujet beaucoup plus digne de l'épopée. Que cette plaisanterie eût irrité Voltaire contre l'auteur du

parallèle, on n'en serait pas surpris ; mais aurait-on pu l'imaginer, ce fut contre Boileau lui-même qu'il prit inconsidérément de l'aigreur : non-seulement il ne parla plus de lui qu'avec sécheresse, mais il lui adressa une épître chagrine, qui commence par ces vers :

> Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
> Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis.

Assurément on ne pouvait être ni plus sévère, ni plus injuste : mais il ne s'arrêta point à cette vengeance. Le nom même du Lutrin lui devint odieux, et s'il se permit d'en parler une seule fois dans ses Questions sur l'Encyclopédie, à l'article *Bouffon*, où le Lutrin ne devait guère s'attendre à se trouver, ce ne fut que pour le mettre fort au-dessous d'un poème anglais intitulé le *Dispensary*, poème qui tient beaucoup plus du burlesque de Scarron, que de la plaisanterie de Boileau, toujours avouée de la raison et des graces.

On voit évidemment, par cet exemple, combien la passion pouvait égarer Voltaire. On ne l'avait jamais accusé d'être jaloux de Boileau, qu'il avait constamment appelé le législateur du goût; et voilà qu'il devient subitement injuste et dur envers lui, uniquement parce qu'on s'est servi de son nom pour donner quelque atteinte à la réputation de la Henriade! Peut-on, d'après ce

trait, s'étonner de son humeur contre Corneille? Elle avait le même principe, et devait produire les mêmes effets. Le penchant qu'il avait d'ailleurs pour la satyre, penchant qu'il manifesta dès ses premières années (1), et que sa physionomie décélait malgré lui, put encore contribuer aux traits d'ironie qu'il a semés dans son Commentaire. Il était bien difficile qu'il pût allier à ce caractère une modération que la nature lui avait refusée. Avec plus d'empire sur lui-même, il eût été à la fois meilleur et plus grand : mais, sans une injustice évidente, peut-on exiger des hommes une perfection inconciliable avec l'organisation qu'ils ont reçue, et qui doit déterminer essentiellement toutes leurs habitudes?

Telle est cependant l'inconséquence humaine, qu'elle voudrait exiger ce qui est physiquement impossible, c'est-à-dire, qu'un homme, sans cesser d'être lui-même, agît néanmoins comme s'il était un autre; absurdité que le vulgaire ne soupçonne pas, et qui sert de règle à presque tous ses juge-

(1) Il fit dans sa première jeunesse, contre La Motte et quelques autres membres de l'académie française, une satyre intitulée : *le Bourbier*. Si l'on pouvait supposer qne Pope eût connu cette satyre, il paraîtrait l'avoir imitée dans un des épisodes de sa Dunciade, qui n'est pas le meilleur du poème.

ments, quoiqu'elle ne soit qu'une contradiction dans les termes.

De cet exposé fidèle il résulte, à ce que nous croyons, que Voltaire, sans éprouver le sentiment de la jalousie, put être beaucoup trop rigoureux envers Corneille, et même contracter pour lui, sans pouvoir s'en expliquer secrètement les motifs, ou peut-être en se les dissimulant, une espèce d'aversion fondée sur ce que le nom de ce grand homme avait servi long-temps de prétexte aux ennemis de Racine et aux siens, pour les humilier tous deux. Ce sentiment, s'il en avait eu la conscience, aurait dû le détourner de commenter Corneille : il peut être regardé comme une faiblesse, si l'on veut même, comme une injustice : il peut produire des effets qui ressemblent à la jalousie, mais sans avoir rien de commun avec elle. Quoi qu'il en soit, notre devoir n'en était pas moins de venger la mémoire de celui de nos poètes à qui la postérité conservera toujours le nom de grand, que lui ont donné ses contemporains.

OBSERVATIONS DE M. PALISSOT,

Sur les premiers essais dramatiques de Corneille.

Ce n'est qu'en partant des premiers essais d'un auteur qu'on peut observer les progrès de son génie : cette seule raison devait engager Voltaire à respecter, dans son édition de Corneille, l'ordre chronologique que nous avons rétabli dans la nôtre.

Ce qui nous a toujours surpris, et ce que peut-être on n'a point assez remarqué, c'est que Corneille, quoique naturellement porté au grand et au sublime, ait pu méconnaître si long-temps la carrière où l'appelait son génie. Un goût de préférence parut d'abord l'entraîner vers la comédie; et même après Médée, qui fut son premier essai tragique, et dans laquelle on découvre déjà des beautés d'un ordre supérieur, il y fut ramené par la force de l'habitude. Il donna l'Illusion comique, pièce plus bisarre qu'agréable, et qui, loin d'annoncer des pro-

grès, devait plutôt être regardée comme une chute, après un ouvrage tel que Médée.

Il est vrai que ce qui put long-temps retenir Corneille dans l'incertitude sur le genre qui lui convenait le plus, c'est que par un don particulier de la nature, il pouvait s'abaisser avec autant de grace au style comique, que s'élever avec dignité à celui de la tragédie ; c'est du moins ce que prouve sa comédie du Menteur, pleine de détails charmants, et dans laquelle il eut l'honneur, non seulement de devancer Molière, mais de lui fournir le modèle, encore inconnu sur notre scène, des comédies de caractère. Il est vrai qu'il en puisa le sujet dans une pièce espagnole, mais il sut l'embellir; et le style, qui est presque toujours celui de l'excellente comédie, lui assure la gloire d'avoir été le fondateur des deux genres.

Mais qu'immédiatement après l'Illusion comique le génie de Corneille se soit élevé tout à coup jusqu'au Cid, pièce égale, malgré ses défauts, à tout ce qu'on a donné depuis de plus intéressant au théâtre, et qu'il n'a jamais effacée par l'éclat d'aucune autre de ses tragédies, voilà le prodige auquel on ne pouvait s'attendre, et l'époque la plus brillante de sa gloire. Ce prodige n'a été renouvelé, et ne le sera peut-être chez aucune nation. Alors Corneille n'eut plus de rivaux; alors la jalousie s'éveilla, et donna pour en-

nemi à ce grand poète ce même cardinal de Richelieu, qui s'était fait jusque-là un mérite de l'encourager, et qui ne rougit pas de devenir son persécuteur. Mais, comme l'a dit Boileau :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Ces vers, immortels comme la pièce qui en est l'objet, attesteront à la postérité, et l'admiration que le Cid excita dès sa naissance, et le triomphe que ce bel ouvrage remporta sur l'envie.

Voltaire a négligé de faire des remarques sur les premières pièces de Corneille; et nous-mêmes nous ne nous en sommes permis qu'un très-petit nombre, moins pour en relever les défauts, que pour y faire appercevoir quelques beautés. Les fautes de langue y sont beaucoup plus fréquentes que dans ses bons ouvrages : mais gardons-nous d'imputer à ce grand homme les imperfections d'une langue qui était alors si loin d'être fixée, et que personne n'a plus contribué que lui à perfectionner; ce serait lui reprocher d'avoir porté les habits de son temps.

Aucune de ces pièces ne serait aujourd'hui supportable en son entier; cependant on y trouve déjà non-seulement, comme l'a dit Voltaire, quelques vers très-bien faits,

mais des détails pleins d'esprit et des scènes d'une invention très-heureuse, et qui, de nos jours, plairaient encore au théâtre avec de légers changements. Par la seule force de son génie, Corneille avait deviné que la comédie ne devait être que l'image fidèle des mœurs et de la conversation des honnêtes gens; qu'il fallait surtout en écarter ce qui pouvait choquer les bienséances, et qu'enfin on n'en devait chercher le modèle que dans la nature.

La plus faible de ces pièces, dit Fontenelle, paraîtrait divine, si on la lisait après celles de Hardy, l'un de ses plus féconds précurseurs; tellement qu'on pourrait dire, sans exagération, que de Mélite à Cinna l'intervalle est peut-être plus grand que de toutes les pièces de Hardy à cette même Mélite. Nous ne prétendons pas cependant dissimuler que, dans ces essais de sa jeunesse, Corneille n'eût beaucoup trop sacrifié au mauvais goût de son siècle. Les jeux de mots, les pointes, les allusions forcées, en un mot tous ces abus d'esprit, qui reprènent aujourd'hui quelque faveur, et qui n'en sont pas moins des abus de sottise, passaient alors pour des beautés; mais on n'y trouvera point de ces familarités grossières, de ces bouffonneries triviales et plates dont le théâtre ne fut purgé que long-temps après lui, et que Quinault lui-même, quoique le Cid eût

paru près de vingt ans avant qu'il commençât d'écrire, se permettait encore dans ses comédies (1). C'est que le génie de Corneille, naturellement fier et élevé, n'aurait pu se plier sans violence à la bassesse du burlesque.

---

(1) Il nous répugnerait d'en citer plus d'un exemple : nous l'emprunterons d'une comédie intitulée : *Les Rivales*.

Elise, comment donc ! ils se font des caresses !
Mon maître assurément prend son nez pour ses fesses ;
Il faut le détromper, etc.

OBSERVATION

Sur l'injustice de Voltaire envers la tragédie de Polyeucte.

VOLTAIRE avait de l'aversion pour les sujets sacrés, et cette aversion était devenue chez lui une espèce de manie qui s'était accrue avec l'âge. On sait que, dans les dernières années de sa vie, il changea dans la Henriade des vers qui avaient subsisté jusqu'alors dans toutes les éditions de ce poème, uniquement parce que ces vers paraissaient traduits de l'Evangile. Qui sait même si, par une suite de cette manie, il ne se reprochait pas les vers dévots du vieux Lusignan dans Zaïre, et ce bel éloge du christianisme qui fait le dénoûment d'Alzire ?

Quelqu'admiration qu'il eût constamment témoignée pour Racine, le ridicule qu'il a voulu jeter sur le sujet d'Esther, et la critique amère qu'il s'est permise, en plus d'une occasion, de celui d'Athalie, prouve qu'il avait de la peine à lui pardonner ces deux

pièces. Quoi qu'il en soit, cette prévention de Voltaire contre les sujets religieux, était d'une inconséquence singulière; car enfin on peut admirer Athalie, sans être juif, et sentir les beautés de Polyeucte, sans être chrétien.

Mais, en partant de cette prévention très-réelle, Voltaire, dans le personnage d'un martyr de la religion, ne pouvait voir qu'un fanatique impassible; et ce caractère lui paraissait peu fait pour la tragédie, dont le principal intérêt n'est fondé que sur le combat des passions. Il s'en était expliqué longtemps avant qu'il eût la pensée de commenter Corneille : on peut en juger par cette plaisanterie adressée à un Anglais dans la dédicace de Zaïre :

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eut été l'amour de sa femme
Pour ce payen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

A l'égard de Pauline, si l'on considère que Voltaire était né à l'époque de la plus grande corruption de nos mœurs, qu'il était entré dans le monde au moment que cette corruption était portée à son comble, et qu'enfin il vit commencer, dans sa première jeunesse, cette licencieuse régence où les

vices devinrent les mœurs de la nation, on ne sera pas étonné qu'il ait méconnu la beauté du caractère de Pauline, qui ne pouvait plus passer que pour une fiction dénuée de vraisemblance : non-seulement alors ce qu'on nommait la bonne compagnie ne croyait plus aux honnêtes femmes, mais le mépris de la foi conjugale était tellement autorisé par l'usage, qu'en la respectant, un bourgeois même eût craint de se donner un ridicule. Voltaire n'était donc plus au point de vue où l'on pouvait juger un caractère moral aussi parfait que celui de Pauline : le meilleur esprit prend toujours quelque teinte des mœurs de son siècle ; d'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, la surabondance de l'esprit de Voltaire devait égarer quelquefois son jugement.

Ce n'est pas que, dans son Commentaire, il ait eu la maladresse d'attaquer ouvertement le personnage de Pauline; mais tantôt il lui suppose de la coquetterie, supposition qui se détruit d'elle même, pour peu qu'on lise l'ouvrage avec l'attention respectueuse qu'il mérite ; tantôt il s'égaye aux dépens de quelques naïvetés qu'il travestit en bassesses ; enfin, si l'on pouvait admettre qu'il se trompât de bonne foi, nous n'en serions que plus confirmés dans l'opinion où nous sommes que le siècle où il a vécu ne lui permettait plus de juger un pareil chef-d'œuvre. On trou-

vera cependant, et sur le style, et sur les convenances théâtrales, des remarques de goût dans l'examen qu'il fait de cette pièce : Voltaire, quoiqu'en cette partie même il ne soit pas toujours infaillible, est toujours précieux à consulter.

OBSERVATION

Sur la préface mise par Voltaire à la tête de la suite du Menteur.

Nous ne partageons pas du tout l'opinion de Voltaire sur cette pièce. Fût-elle conduite avec infiniment plus d'art, ce ne serait encore qu'une comédie d'intrigue, fondée sur un évènement romanesque, et très-inférieure par conséquent à une comédie telle que le Menteur. Cette dernière pièce a de grands défauts sans doute : l'intrigue en est mal tissue ; mais le Menteur est peint de main de maître. Tout ce qui appartient à ce principal personnage est plein de détails charmants ; la scène du père et du fils est un chef-d'œuvre ; enfin il y a plus de mérite dans cinq ou six scènes de cette comédie, que dans toute la pièce pour laquelle Voltaire, qui n'est pas toujours si favorable à Corneille, témoigne ici tant d'indulgence. Peut-être n'eût-il l'air de se passionner pour cette pièce oubliée, que par cette espèce de

singularité qui détermine quelquefois un homme de beaucoup d'esprit à se charger d'une mauvaise cause ; mais, s'il en parle plus sérieusement, on pourrait conclure qu'en matière de comique, le jugement de Voltaire n'était pas d'une grande autorité. Le plan qu'avait choisi Corneille, offrait plutôt la fable d'un roman que celle d'une comédie, et quand il l'aurait mieux exécuté, nous doutons que la Suite du Menteur eût été mieux accueillie. Aux yeux du public, elle avait dans le Menteur un objet de comparaison trop défavorable.

M. Andrieux, un peu séduit peut-être par l'éloge que Voltaire a fait de cette pièce, a pris la peine de la corriger et de la donner, avec des changements, au théâtre Louvois, où elle a faiblement réussi. Il eût fait un meilleur emploi de son talent que nous estimons beaucoup, s'il eût travaillé d'après lui même, comme ses jolies comédies d'Anaximandre et des Etourdis lui en imposent l'obligation.

DE LA PRÉFACE DE VOLTAIRE,

Sur la tragédie de Théodore.

VOLTAIRE ici n'est que juste ; il ne l'est pas moins dans la plupart de ses remarques sur cette malheureuse pièce : mais que ses expressions sont amères ! lui-même en eût blâmé la violence, si elles étaient échappées à quelque contemporain de Corneille ; devaient-elles lui paraître moins indécentes, parce que ce grand homme n'existait plus ? Mais, dira-t-on, ce n'est point contre Corneille, à qui Voltaire ne pouvait en vouloir, c'est contre un ouvrage indigne de lui que la sévérité de son goût s'est révoltée. Alors pourquoi ces traces de passion que la critique ne doit jamais se permettre ? pourquoi ce mélange de raillerie et d'insulte ? Ne suffisait-il pas, en déplorant les inégalités de l'esprit humain, de faire sentir combien Corneille s'était égaré dans le choix de son sujet, et combien ce mauvais choix avait entraîné de fautes de détail ?

Ce n'est pas que ce sujet si mal choisi (et nous sommes étonnés que personne avant

nous n'en ait fait l'observation) ne paraisse avoir fourni à la Motte une partie du plan d'Inès de Castro. Dans l'une et l'autre pièce, c'est une belle-mère qui veut faire épouser sa fille au fils de son mari, et qui, dans la douleur de voir sa fille méprisée, se porte aux plus violentes extrémités contre la rivale qu'elle lui suppose, et contre celui dont elle voulait faire son gendre. Don Pèdre est précisément dans la même situation que Placide, et la reine de Portugal n'a pas moins de violence que Marcelle. Inès est l'objet de sa haine, parce qu'elle est la rivale de sa fille, comme Théodore, dans la tragédie de Corneille, est la rivale de Flavie. Rien de plus ressemblant que le fond du sujet, et rien de plus différent que les deux ouvrages. La Motte, avec plus d'esprit que de génie, a fait d'Inès une des plus intéressantes tragédies qui soient au théâtre, et Corneille n'a fait et ne pouvait faire de Théodore qu'une pièce entièrement indigne de lui. Ce qui a le plus contribué à cette différence, c'est la malheureuse source où Corneille a puisé son sujet, et surtout le singulier genre de martyre auquel Théodore est exposée. De ce conte de légende, où le ridicule se trouve mêlé à l'horreur, il était impossible que Corneille fît un ouvrage supportable : mais comment put-il se dissimuler ce que ce sujet avait de révoltant?

OBSERVATIONS

DE L'AUTEUR,

Sur la tragédie d'Héraclius.

CEUX qui font consister le principal mérite d'une pièce de théâtre dans l'artifice de l'intrigue, et qui se plaisent à être conduits, de surprise en surprise, à un dénouement que rien n'a pu leur faire prévoir, ne balancent pas à mettre Héraclius, dont l'intrigue est très-compliquée, au premier rang des meilleures tragédies de Corneille. Ils l'admirent précisément parce qu'ils ont eu plus de peine à la comprendre : c'est, en quelque sorte, une énigme qu'ils se félicitent d'avoir devinée, et qui les met en droit de s'applaudir de leur pénétration. Nous ne prétendons pas leur disputer ce plaisir ; mais nous avouons que ces combinaisons qui leur semblent si merveilleuses, nous plaisent beaucoup moins que la majestueuse simpli-

cité de Polyeucte et de Cinna. Héraclius, principalement dans sa nouveauté, dut exciter sans doute un très-vif intérêt de curiosité ; il faut convenir d'ailleurs que l'on y retrouve assez fréquemment encore le génie de Corneille : mais cette pièce nous paraît plutôt un ouvrage bizarre qu'un bel ouvrage. Dans tous les arts la difficulté ne suppose pas toujours la beauté. Quoi de plus hardi, par exemple, dans l'architecture, que la plupart de nos monuments gothiques ! Mais ces tours de force accumulés peuvent bien étonner les yeux et ne pas leur plaire. Telle est à-peu-près l'impression que produisent sur nous les combinaisons si vantées de l'intrigue d'Héraclius. C'est à cette pièce que Boileau faisait allusion, lorsqu'il a dit :

Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet applanisse l'entrée :
Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Ces vers prouvent que Boileau croyait, comme nous, qu'une tragédie ne doit point être une énigme.

Il faut avouer aussi que le style en est plus négligé encore que celui des premiers actes de Rodogune ; et l'on a peine à concevoir comment Corneille, de la pureté des belles scènes de Cinna, des Horaces, et même du Cid, avait pu descendre à cette incorrection.

Si, dans ses notes particulières sur quelques vers ou sur quelques expressions de Corneille, Voltaire nous a paru se tromper souvent, et comme grammairien et comme poète, il n'en est pas de même de ses remarques générales sur les vices de style particuliers à ce grand homme, et sur le défaut d'intérêt qui se fait sentir dans quelques-unes de ses meilleures pièces, et à plus forte raison dans ses dernières tragédies. Voilà ce que Voltaire nous paraît juger en maître de l'art; et c'est véritablement la partie brillante de son Commentaire; malheureusement, dans ses observations sur Héraclius, il épuise plus que jamais les critiques grammaticales.

Au reste, Marmontel qui avait pour Boileau un profond mépris, et qui ne faisait pas un très-grand cas de Racine, regardait cette tragédie comme le chef-d'œuvre du théâtre.

OBSERVATION

DE L'AUTEUR,

Sur la comédie héroïque de Don Sanche.

C'est à Héraclius que finissent le pièces que l'on est convenu d'appeler les chef-d'œuvres de Corneille, parce qu'elles sont toutes plus ou moins marquées à l'empreinte de son génie. On peut admirer encore, dans celles qui suivent, sa prodigieuse fécondité, de belles scènes, ou du moins d'heureux détails, et par intervalle, quelques traits de sublime. Un mérite surtout que Corneille a conservé jusque dans ses derniers ouvrages, c'est la fidélité avec laquelle il a peint non seulement les caractères de ses différents personnages, mais les mœurs des temps où ils ont vécu. Dans la tragédie d'Othon, par exemple, Fontenelle observe avec raison, que ce grand homme a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau

dont il avait peint les vertus de la république. Mais quelque rare que fût ce mérite, et quoiqu'aucun de nos poètes ne l'eût porté aussi loin que Corneille, il faut avouer cependant qu'il ne suffisait pas pour donner à ses dernières pièces ce grand intérêt qui pouvait seul les conserver au théâtre, et sans lequel il ne peut exister de vraie tragédie.

La vieillesse d'ailleurs, ou peut-être l'épuisement du génie commençait à se faire sentir ; l'imagination se refroidissait ; et le style de Corneille, déjà très-inégal dans la Mort de Pompée, moins soigné encore dans Rodogune, à l'exception du cinquième acte, et plus incorrect dans Héraclius, s'altérait de jour en jour par le sentiment bien excusable qui l'enchaînait à ses anciennes habitudes. Toutes ces fautes, qui appartenaient (on ne peut trop le dire) au temps où il avait commencé d'écrire, mais devenues plus sensibles depuis qu'elles n'étaient plus couvertes par de grandes beautés, et plus fréquentes par l'inévitable effet des années, donnent aux critiques de Voltaire un avantage qu'on ne peut se dissimuler.

On se tromperait cependant si l'on croyait que l'espèce d'oubli où sont tombées les dernières pièces de Corneillle, n'a pas eu d'autre cause : leur principal défaut, c'est le mauvais choix de leurs sujets; et Dom Sanche d'Arragon va nous en fournir un exemple.

Quel succès l'auteur pouvait-il se promettre d'un roman dénué de vraisemblance, et qui n'était susceptible d'ailleurs ni du pathétique de la tragédie, ni de la gaîté de la comédie? Ce n'est pas que le personnage de don Sanche n'ait souvent beaucoup d'éclat, et même de cette élévation de caractère qui ne pouvait manquer de fournir à Corneille quelques traits sublimes ; mais tout est sacrifié à ce personnage, et l'on ne pouvait acheter quelques instants de plaisir que par un long ennui. C'est l'effet du moins que produisit sur le public et sur nous cette pièce, morte depuis long-temps au théâtre, lorsque les comédiens, il y a près de quarante ans, essayèrent de la ressusciter. Le célèbre Grandval, acteur plein d'esprit, de talents, et surtout de noblesse, rendit d'une manière brillante les beautés de détail du rôle de don Sanche; il excita même de l'admiration : mais ce sentiment se refroidit bien vite par l'insipidité du reste de la pièce et la nullité absolue des autres personnages. Grandval d'ailleurs se retira du théâtre ; et dans le genre de la noblesse et des graces, il n'eut pas de successeur.

JUGEMENT

Que Voltaire a porté de Nicomède.

NICOMÈDE n'est pas, comme le dit Voltaire, dans le goût de don Sanche d'Arragon. Don Sanche n'est qu'un personnage de pure fantaisie, un aventurier, ou, si l'on veut, un héros de roman; et Nicomède, Prusias, Attale, Flaminius, sont des personnages historiques. Observez d'ailleurs avec quel art Corneille, par un choix heureux de circonstances, à su prêter à son sujet tout l'éclat dont il était susceptible. C'est chez Prusias même, père de Nicomède, qu'Annibal, se méfiant avec raison de la faiblesse de ce prince, venait d'éviter, par une mort volontaire, l'affront d'être livré aux Romains; et non seulement Corneille ne manque pas d'enrichir son sujet de ce trait d'histoire, et de prêter, si nous l'osons dire, à sa pièce l'appui du grand nom d'Annibal, mais il suppose que Nicomède avait été l'élève de ce

héros dans l'art de la guerre, et l'héritier de toute sa haine contre les Romains. Observez encore que jamais Corneille n'a peint avec plus de vérité que dans cette pièce, la politique insidieuse de ces mêmes Romains, et la tyrannie qu'ils exerçaient sur les rois ; et jugez si l'intrigue romanesque de Don Sanche d'Arragon peut être comparée à ces grands objets.

Il faut avouer cependant que trop de familiarités et de négligences dans le style de Nicomède, ne permettent pas de mettre cette pièce au rang des chef-d'œuvres de Corneille ; mais nous ne la regardons pas moins comme une de ses plus étonnantes productions. On a dit de la Bérénice de Racine que c'était une de ses plus faibles tragédies, ou même que ce n'était point une tragédie, mais que Racine pourtant était seul capable de faire un si bel ouvrage : nous croyons qu'à beaucoup d'égards on en pourrait dire autant de Nicomède.

Quel autre en effet que Corneille eût osé concevoir le projet d'une tragédie qui ne serait soutenue par aucune de ces passions sans lesquelles on aurait cru que la tragédie ne pouvait exister ? Lui-même reconnaît qu'elles n'ont aucune part dans cette pièce ; et véritablement il l'a fondée toute entière sur le sentiment d'admiration que doit inspirer un grand homme, qui n'oppose à tous les

malheurs dont il est menacé qu'un courage inébranlable et une fierté qui ne se dément jamais. Tel est en effet, d'un bout à l'autre de la pièce, le caractère de Nicomède. Dédaignant de se plaindre, et ne pouvant s'abaisser un moment à la dissimulation, il ne sait combattre ses persécuteurs que par l'excès de son mépris. C'est en s'armant contre eux de l'ironie la plus accablante qu'il parvient souvent à les déconcerter, sans épargner même la faiblesse de son propre père.

Ce qu'on n'a point encore osé tenter en comédie, le caractère du Railleur, Corneille a su le rendre héroïque dans la tragédie. Nous le répétons, cette prodigieuse difficulté ne pouvait être vaincue que par son génie ; et Voltaire, en disant que cette pièce est dans le goût de Don Sanche d'Arragon, quelque éloge qu'il en fasse ensuite, semble n'avoir senti que faiblement ce qu'elle a de vraiment admirable. Elle se soutiendra avec éclat au théâtre, tant qu'il restera des acteurs qui réuniront, comme le célèbre le Kain, à une grande supériorité d'intelligence et de talent, assez de noblesse pour rendre dans toute sa dignité le personnage de Nicomède.

Voltaire dit qu'après avoir été oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, cette pièce ne reparut qu'en 1756, et que les comédiens n'osèrent lui donner que le titre de

tragi-comédie. Il devait ajouter qu'elle reparut d'une manière si brillante, que bientôt on ne lui donna plus sur les affiches que le titre de tragédie, titre que Corneille lui avait donné dans son origine, et qu'elle porte en effet dans toutes les éditions. Il est vrai qu'elle est du nombre de ces pièces qui ne peuvent se passer du talent d'un très-grand acteur, et qui doivent par conséquent disparaître assez fréquemment du théâtre.

LETTRE

ÉCRITE PAR VOLTAIRE,

A l'occasion de la tragédie de Pertharite.

VOLTAIRE, dans une lettre qu'il adressa à l'abbé d'Olivet, lorsqu'il commençait à s'occuper de son Commentaire de Corneille, s'applaudissait beaucoup d'avoir découvert, dans un passage de la tragédie d'Andromaque, une preuve que Racine n'avait pas dédaigné d'emprunter quelques idées de Pertharite; mais, dès 1736, l'abbé Desfontaines l'avait devancé. Voyez le quatrième volume des Observations de cet abbé sur les Ecrits modernes, lettre 54, page 206, vous y trouverez précisément le même passage d'Andromaque mis en contraste avec le passage de Pertharite, cité par Voltaire: ce qui donnerait lieu de soupçonner que sa prétendue découverte n'était qu'une réminiscence.

REMARQUE DE VOLTAIRE,

Relative à la tragédie de Sertorius.

Il croit excuser dans cette remarque les vérités dures qui lui sont échappées sur cette pièce et beaucoup d'autres, en disant que ces vérités ne sont dures qu'à un homme qui n'est plus, et que ce n'est point un panégyrique qu'il s'est proposé de faire, mais un ouvrage utile; il ajoute même que s'il n'a pas écrit avec plus de hardiesse, c'est parce qu'il s'était exercé quelquefois dans l'art de Corneille. Assurément Voltaire se faisait illusion, ou plutôt il croyait faire illusion. Ce n'est pas sans doute un panégyrique qu'il avait entrepris, et les vérités dures qu'il se croit obligé de dire, ne pouvaient blesser Corneille, qui n'est plus. Rien ne l'engageait à dissimuler les fautes dans lesquelles ce grand homme a pu tomber; mais, en les relevant, il ne devait pas oublier que c'était toujours ce grand homme dont il parlait : il devait met-

tre dans ses expressions cette réserve décente qu'il eût desiré qu'on mît dans un Commentaire de ses propres ouvrages, et ne pas se permettre d'affubler Corneille, tantôt du béguin de Gilles, tantôt de la batte d'Arlequin. Nous convenons bien qu'il en fait souvent les plus grands éloges; il était trop adroit pour y manquer : mais pouvait-il se cacher à lui-même combien il affaiblissait ces éloges par les expressions violentes qu'il plaçait à chaque page sous le texte de Corneille ? Vainement, par une modestie exagérée, il affecte de se mettre aux pieds de ce grand homme à la fin de cette remarque; l'hommage qu'il lui rend ne peut se concilier avec le ton de dénigrement qui domine dans son Commentaire. Il aurait parlé, dit-il, avec plus de hardiesse et de force, si lui-même ne s'était pas exercé *quelquefois* dans l'art de Corneille. *Quelquefois* est évidemment une plaisanterie; car il avait fait de cet art son occupation favorite pendant toute sa vie, et avec beaucoup de gloire. Mais qu'aurait-il donc pu se permettre de plus fort que ces expressions d'insulte que nous avons tant de fois remarquées ? Quiconque, dit-il encore, ne connaît pas les défauts est incapable de connaître les beautés. Rien n'est plus vrai; c'était même un devoir pour lui de faire appercevoir ces défauts, mais sans les exagérer, sans prodiguer les termes avi-

lissants de *platitude*, de *galimatias*, d'*arlequinade*, en un mot sans outrager. Quintilien releva les défauts d'Homère, mais avec cette circonspection décente dont il veut qu'on ne s'écarte jamais en parlant des grands hommes. Excusons cependant Voltaire; on s'était servi long-temps, comme nous l'avons dit ailleurs, du nom de Corneille pour humilier Racine et lui, et il avait pris insensiblement de l'aversion pour Corneille, comme il avait pris de l'humeur contre Boileau, parce qu'on s'était servi du Lutrin pour abaisser la Henriade. Ces faiblesses sont malheureusement dans le cœur humain, et le caractère irascible de Voltaire l'en rendait plus susceptible qu'un autre. Au reste, dans l'examen qu'il a fait de Sertorius, il nous paraît n'avoir pas rendu assez de justice au beau personnage de Viriate. Il n'est pas sans doute exempt de défauts; mais on y retrouve très-souvent la main du peintre à qui l'on doit les grands caractères d'Emilie et de Cornélie.

Nous avons vu ce que Voltaire n'a point été à portée de voir, parce qu'alors il n'était plus en France; nous avons vu remettre Sertorius au théâtre, et mademoiselle Clairon produire, dans ce rôle de Viriate, un effet dont il est impossible que ceux qui n'ont pas connu cette célèbre actrice, puissent jamais se faire une idée. Elle y fut véritablement sublime comme Corneille, et cette

pièce, que peut-être on ne reverra plus (1), fit, malgré toutes ses fautes, et le défaut très-réel d'intérêt que lui reproche Voltaire, une impression d'autant plus vive sur les spectateurs, qu'elle parut nouvelle à ceux mêmes qui la connaissaient le plus. Personne en effet n'eût imaginé ce que le talent supérieur de l'actrice pouvait ajouter d'éclat à la représentation de l'ouvrage. Nous croyons que Voltaire lui-même n'eût point été à l'abri de cette séduction, et qu'entraîné, comme tout le public, par le grand art de mademoiselle Clairon, une partie de son admiration eût rejailli sur le personnage même auquel elle avait attaché tant de prestige. Telle fut du moins l'impression que fit sur nous cette célèbre actrice, et qui tourna tellement à l'avantage de Corneille, que, pendant quelque temps, on ne parla que de Viriate.

---

(1) M. Palissot s'est trompé; on vient de remettre au théâtre cette tragédie, mais on n'y a pas revu mademoiselle Clairon.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE DE SOPHONISBE,

Dans lequel Voltaire, à ce qu'il nous semble, donne une étendue trop rigoureuse et trop exclusive à un principe qui ne nous paraît pas toujours vrai.

VOLTAIRE établit, dans cet examen, un principe que nous croyons beaucoup trop général. Les combats du cœur, les infortunes intéressantes, sont, à la vérité, ce qui émeut, ce qui attendrit le plus dans une tragédie, et sur-tout ce qui a le plus d'attrait pour les femmes, dont il est si important d'obtenir les suffrages : mais il est, j'ose le dire, des tragédies d'une difficulté peut-être supérieure, et dont les beautés ne feraient pas moins d'impression sur des hommes dignes de les juger. Il n'y a, par exemple, ni combats du cœur, ni infortunes intéressantes dans Rome sauvée, que nous n'en regardons pas moins comme une belle

tragédie, et dans laquelle Voltaire a peut-être prouvé plus de génie que dans Zaïre. Ce qu'on admire le plus dans cette pièce, c'est la fidélité du pinceau de l'auteur, et l'exactitude avec laquelle il a représenté les caractères de ses personnages, tels que l'histoire nous les fait connaître. Sous ce rapport, sans nous dissimuler les fautes de Sophonisbe, et le faible intérêt qu'elle inspire, nous avouons que souvent nous croyons y retrouver tout Corneille : les caractères y sont parfaitement vrais, parfaitement soutenus, en un mot, ce qu'ils doivent être. Sophonisbe est vraiment la fille d'Asdrubal ; elle est Carthaginoise, comme Emilie est Romaine dans Cinna. C'est ce qu'un Commentateur de Corneille aurait dû faire observer, au lieu de s'appesantir sur des minuties de grammaire qui ne peuvent plus être aujourd'hui de la moindre importance. Il y a de très-beaux endroits, même dans le personnage d'Eryxe : sa réponse à Lælius, dans la septième scène du cinquième acte, est sublime, et prouve combien le génie de Corneille est digne d'être étudié jusque dans ses derniers ouvrages, dont Voltaire parle avec tant de mépris, et quelquefois en se contredisant d'une pièce à l'autre, comme nous l'avons observé dans nos remarques sur plus d'un passage de son Commentaire.

RÉSUMÉ

DE M. PALISSOT,

Sur Corneille et sur son Commentateur.

Que l'imagination se transporte à l'époque brillante où la tragédie du Cid et la comédie du Menteur étonnèrent pour la première fois des spectateurs encore grossiers, et à qui rien de ce qu'ils avaient entendu jusqu'alors ne pouvait faire espérer de pareilles merveilles; qu'on se représente l'admiration dont ils durent être frappés, et que l'on suppose pour un moment que Corneille n'eût fait que ces chef-d'œuvres, pourrait-on lui disputer la gloire d'avoir été le créateur des deux scènes? et n'eût-il pas déjà mérité ce nom de *grand* que lui décerna la voix publique, et que la postérité lui a confirmé?

Mais si l'on ajoute que le même homme

avait encore devancé Quinault (1) dans un autre genre de spectacle,

Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Quelle vaste étendue de génie ne suppose pas cette prodigieuse fécondité d'invention, et quel poète osera-t-on lui comparer?

Si l'on considère encore qu'en moins de dix années, le même homme enrichit successivement de nouveaux chef-d'œuvres la scène qu'il avait fondée, et que dans ses plus faibles productions, comme Voltaire lui-même n'a pu se dispenser d'en convenir (2), on le reconnaît toujours, soit à la solidité du raisonnement, soit à la force et à la profondeur des idées, combien l'admiration ne s'accroîtra-t-elle pas?

Avouons cependant, car il faut être juste, avouons, mais sans nous écarter du respect qui lui est dû, que ses dernières pièces sont très-inférieures à celles qui l'ont placé

(1) Dans les tragédies à spectacle d'Andromède et de la Toison d'or, et surtout dans le ballet de Psyché, qui donnèrent à Quinault et à la France la première idée de l'opéra.

(2) Dans la préface de Suréna, après avoir dit tout le contraire, et de la manière la plus injurieuse pour Corneille dans la préface de Pulchérie.

au premier rang de nos poètes, rang dont il n'est jamais descendu dans l'opinion publique, et que le seul Racine aurait pu lui disputer (1).

Mais Voltaire, qui s'est permis contre ce grand homme des expressions si dures, et qui a mêlé à d'excellentes remarques tant de critiques qu'on pourrait soupçonner de mauvaise foi, s'est-il donc montré plus égal à lui-même dans ses derniers ouvrages? On n'y trouvera pas sans doute ces incorrections qu'il reproche avec tant d'amertume à Corneille; mais il ne doit ce faible avantage qu'à la différence des temps où il a vécu. L'art que Corneille avait eu le mérite de créer à travers tous les obstacles que lui opposait une longue barbarie, et qu'il éleva jusqu'au sublime, ne pouvait cependant, quel que fût son génie, atteindre tout-à-coup le degré de perfection auquel il devait parvenir; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que lui seul en avait ouvert

(1) C'est pourtant ce que Racine ne fit jamais, et même ce qu'il ne se croyait pas en droit de faire. Jamais il ne parlait de Corneille à ses enfants qu'avec enthousiasme, et en leur citant ses plus beaux vers: c'est ce que nous atteste celui de ses fils, qui, par son poème de la religion, prouva qu'il avait hérité d'une partie des talents de son père, et qui soutint le plus dignement la gloire d'un si beau nom. Voyez ses mémoires sur la vie de Jean Racine.

la route à ses successeurs, et qu'il est au moins très-douteux que, placé dans les mêmes circonstances, aucun d'eux eût pu franchir l'immense intervalle que le Cid et le Menteur mirent entre Corneille et tous ses contemporains.

Il est bien vrai que, lorsque l'âge eut refroidi son génie, épuisé d'ailleurs à force de produire, il dut nécessairement retomber dans les formes un peu sauvages, qu'il n'avait pas entièrement perdues même dans les jours de sa gloire, et qui appartenaient à son siècle. La langue, qu'il avait déjà prodigieusement enrichie, devenue beaucoup plus riche encore, et surtout plus harmonieuse entre les mains du plus illustre de ses sucesseurs, n'était plus la langue de ses premières années ; et l'on sait combien il est difficile à la vieillesse de se former de nouvelles habitudes. Un sentiment de fierté put même détourner Corneille de l'étude qu'il eût été obligé de faire pour se plier à des formes plus élégantes, qui pouvaient ne lui paraître que des innovations dont son génie avait su se passer. Telles furent vraisemblablement les causes de cette incorrection que Voltaire ne cesse de lui reprocher à toutes les pages de son Commentaire, en oubliant toujours que lui-même n'avait conservé la pureté de style dont il semble se prévaloir, que parce qu'il était né dans des temps plus

heureux, et lorsque, dans une langue fixée et perfectionnée, l'art d'écrire purement était à peine compté pour un mérite. Voltaire n'en paya pas moins le tribut que tout homme doit à la vieillesse. Son expression s'affaiblit, mais non jusqu'au point de devenir barbare. Il en eût été de même de Racine, si par un heureux privilége, il n'eût pas été exempt de vieillir : il eût pu tomber dans la faiblesse et dans la froideur ; mais son oreille savante et son goût exquis l'auraient toujours préservé de ces incorrections choquantes si communes encore du temps de Corneille, mais que les progrès de la langue, dans le cours du beau siècle de Louis XIV, ne permettaient plus aux écrivains les plus médiocres.

Voltaire, plus favorisé de la nature, à certains égards, que Racine, et le plus brillant de ses successeurs, quoique moins grand poète ; Voltaire, à plus forte raison, ne pouvait tomber, même en vieillissant, dans des fautes qui n'étaient plus celles de personne. Cependant on peut remarquer dans quelques-unes de ses dernières pièces des mots qui étonnent (1) et qui prouvent

(1) Quoique Voltaire, comme cela est démontré dans sa correspondance, par une lettre qu'il écrivit à M. d'Argental, le 4 juin 1756, se fût occupé de la tragédie d'Irène, plus de vingt ans avant qu'il la fît

que, dans l'écrivain le plus pur, lorsqu'une fois l'imagination commence à se flétrir, la

---

paraître, il voulut cependant la faire passer pour un ouvrage qu'il venait de composer en 1777 ; et le public, qui le crut, jugea cette pièce avec d'autant plus de faveur, qu'elle contenait encore quelques détails dignes de lui, et qu'on n'attendait pas d'un vieillard de 83 ans ; mais ces détails appartiènent évidemment à l'époque où Voltaire avait commencé de s'en occuper. Le cinquième acte, et surtout le monologue d'Irène qui le termine, sont bien réellement de sa vieillesse : il n'a rien écrit de plus faible ; et dans ce monologue, il ne fait que se traîner sur une même pensée, sans lui prêter jamais ce charme d'expression qui était le prestige de ses belles années.

Non, ne m'obéis point, dit Irène :

> Non, mon cher Alexis,
> N'amène point mon père à mes yeux obscurcis.

On sent assez combien cet *obscurcis* est impropre. Le sens exigerait *à mes yeux de larmes obscurcis* ; et l'omission d'un mot indispensable au sens, ne peut être regardée comme une ellipse ; mais, à quelques vers de distance, dans la même scène, le mot *obscurcis* est bien plus impropre encore, ou plutôt insignifiant.

Grand Dieu, continue Irène,

> Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
> Tu vois que mon amour l'emporte sur toi-même.
> Il règne, il t'a vaincu dans mes sens *obscurcis* . . .
> Eh bien ! voilà mon cœur, c'est là qu'est Alexis.

Long-temps avant cette pièce, dans la tragédie d'Olympie, où l'on trouve encore des vers qui ont mérité d'être retenus, et de belles intentions, quoique

langue elle-même dégénère plus ou moins sensiblement. Cette dégradation qui ne peut

---

faiblement remplies, Olympie dit, en parlant de Statira sa mère :

> Alors elle *agonise*, et moi pour l'achever,
> Je la refuse. . . . .

Voltaire dans son bon temps, n'eût jamais employé ce mot *agonise*, ni fait un si mauvais vers.

Il n'eût pas employé, comme il l'a fait dans sa tragédie du Triumvirat, un mot inusité chez tous les poètes :

> Vous trouverez plus loin l'enceinte et les *palis*,
> Où du clément César est le barbare fils.

Enfin, dans son bon temps, son oreille et son goût eussent été révoltés du mot, non moins anti-poétique qu'étrange, qu'il a placé dans Agatocle :

> Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfants
> Du *lucre* des combats les soins avilissants.

Nous ne chercherons pas à multiplier malignement ces exemples ; ce petit nombre suffit, et prouve assez que le déclin de l'âge se fait sentir, comme nous l'avons dit, jusque dans le choix des mots. Voltaire ne fut donc pas exempt de ces inégalités de style qu'il reproche si durement à Corneille. A dater de la tragédie de Tancrède, où son coloris avait déjà perdu beaucoup de son éclat, toutes les pièces qu'il a données depuis portent, d'une manière plus ou moins sensible, l'empreinte de l'épuisement et de la vieillesse. Si l'on y découvre encore quelques traces de son génie, ce n'est plus qu'à de longs intervalles ; il faut même en excepter les Guèbres, les Lois de Minos, et les Pélopides, qui furent le dernier terme de sa décadence.

échapper à des yeux qui savent observer, explique non-seulement celle où Corneille, avec beaucoup moins de secours pour s'en garantir, dut nécessairement tomber, quand il n'était plus soutenu par son génie; mais elle porte en même temps son excuse avec elle, puisqu'elle n'est que l'effet inévitable des années. La sévérité de Voltaire à son égard, sévérité qu'il serait si facile de faire retomber sur lui-même, était donc aussi mal-adroite qu'injuste; et tout son esprit, les conseils mêmes de ses amis, ne purent lui faire sentir combien, en violant toutes

---

N'imitons pas cependant l'injustice qu'il eut envers un grand homme que tout lui commandait de respecter, et contentons-nous d'observer qu'il n'éprouva pas moins que lui la triste influence des années. Lui seul ne s'en appercevait pas, à l'exemple de Corneille, qui croyait de bonne foi :

Qu'Othon et Suréna,
N'étaient pas des cadets indignes de Cinna.

Il se flattait, sans doute, que le génie d'Alzire, de Mérope, de Mahomet, respirait encore dans ses dernières tragédies. Tous deux se trompaient, par une faiblesse malheureusement commune à l'humanité; et si l'on pouvait supposer qu'à l'époque où Voltaire forma le projet de son édition de Corneille, il eût été capable de se juger lui-même avec des yeux moins prévenus, il eût senti que son propre intérêt lui prescrivait non seulement d'être moins sévère, mais de s'abstenir surtout de ces expressions dédaigneuses qu'il a prodiguées dans son commentaire.

les bienséances envers Corneille, il s'exposait à compromettre et ses jugements et sa propre gloire.

Selon toute apparence, il n'était plus alors à portée d'appercevoir les fautes qui déparent ses derniers ouvrages, ou le souvenir de ses anciens succès lui faisait croire qu'elles étaient sans conséquence pour sa réputation, et qu'il pouvait se les pardonner; mais il découvrait encore, avec une sagacité merveilleuse, et souvent avec plus de malignité que de justesse, ce qui pouvait prêter au ridicule dans les écrits des autres. Il en était à ce terme, lorsqu'il entreprit de juger Corneille; et malheureusement c'est à peu près ainsi que tous les hommes jugent. Le bon La Fontaine l'a dit :

Lynx envers nos pareils et Taupes envers nous.

est la devise plus ou moins applicable à toute l'espèce humaine. Si cette réflexion n'humilie pas notre orgueil, elle devrait du moins nous disposer à l'indulgence; le Commentaire de Voltaire, et Voltaire lui-même, y auraient gagné.

LETTRE

ÉCRITE PAR LE MÊME,

Aux auteurs du Journal de Paris, qui, en parlant de son édition de Corneille, avaient prétendu disculper Voltaire de ses irrévérences envers ce grand poète.

Un séjour de quelques mois dans une campagne où votre journal n'aurait pu me parvenir que difficilement, m'a laissé ignorer, jusqu'à mon retour à Paris, votre feuille du 10 vendémiaire an 10, dans laquelle vous avez annoncé mon édition de P. Corneille. Je commence, Messieurs, par les remerciements que je vous dois pour les témoignages d'estime dont vous m'avez personnellement honoré; mais il me semble que vous avez traité un peu trop légèrement (permettez-moi ce mot) une entreprise dont le but est non-seulement de réunir pour la première

fois tout Corneille, mais de venger sa mémoire d'un commentaire injuste, et qui n'est trop souvent qu'une satyre.

Ce sera, j'ose le croire, dans les annales de la typographie un évènement célèbre et dont le souvenir ne mourra pas, que cette édition du plus grand de nos poètes, dédiée au héros de la France. S'il était possible d'ajouter quelque lustre à l'immensité de sa gloire, cet hommage, le seul de ce genre qu'il ait encore agréé comme premier Consul, en prouvant l'intérêt qu'il prend aux arts, et l'estime qu'il accorde au grand nom de Corneille, serait peut-être pour lui un droit de plus au respect de la postérité. Déjà, dans quelques demandes faites par l'étranger, on s'accoutume à distinguer cette édition par le titre d'édition du premier Consul, et l'on conçoit combien cette dénomination glorieuse en augmentera un jour le prix dans les bibliothèques de l'Europe.

J'avoue que dans aucune autre époque de ma vie mon émulation n'a été plus puissamment excitée ; et quoique je ne me dissimule pas que mon travail n'emprunte la plus grande partie de son prix que du nom de Corneille, j'ai desiré du moins qu'il ne fût indigne ni de lui ni du héros qui a bien voulu m'encourager. Vous me pardonnerez donc si, d'après ces considérations, j'aurais souhaité que vous eussiez donné quelque

degré d'attention de plus au compte que vous en avez rendu.

Vous semblez jeter quelques doutes sur son utilité, par la persuasion où vous êtes que le commentaire de Voltaire ne laisse rien à desirer. Eclairé, dites-vous, par ses succès et par son génie, n'a-t-il pas été aussi loin qu'il est possible, et que peut-on espérer de plus ? S'il n'était question que du respect qu'on doit au génie de Voltaire, personne, et j'en appèle à tous ceux qui m'ont lu, n'en a plus manifesté que moi, et pendant sa vie et depuis sa mort. L'édition commentée que j'ai donnée de ses œuvres, ne laisserait à cet égard aucun doute aux esprits les plus prévenus. Quoiqu'il n'ait jamais été ni mon ami, ni mon bienfaiteur, et qu'au contraire sa conduite envers moi ait été moins franche et plus variable qu'elle n'aurait dû l'être, j'ai porté plus loin que beaucoup d'autres à qui la reconnaissance en eût fait un devoir, ce sentiment de vénération qui ne s'est jamais démenti. Mais enfin, Voltaire n'était qu'un homme ; et malgré le vaste intervalle de sa réputation à la mienne, que vous avez la politesse de ne faire sentir qu'imperceptiblement, j'avais eu, même lorsqu'il vivait, le courage de me défendre contre lui et de lui reprocher quelques injustices, dans une correspondance assez longue, dont les monuments subsis-

tent. On eut même l'indulgence de dire que dans cette espèce de lutte, soutenu apparemment par la bonté de ma cause, je ne m'étais pas mesuré d'une manière trop inégale avec ce redoutable adversaire. Or, la cause de Corneille, que j'ai entrepris de défendre, étant infiniment supérieure à la mienne, j'espère qu'elle me sera plus favorable encore; et je crois que dans mes quatre premiers volumes, j'ai déjà suffisamment prouvé que le commentaire de Voltaire est souvent de la plus grande injustice.

Vous citez un passage assez long d'un de ses avertissements, dans lequel, dites-vous, il est impossible de ne pas voir toute l'admiration dont il était pénétré pour Corneille; mais je vous avais devancés (et vous ne le dites pas) dans l'écrit intitulé : *Sentiment de l'éditeur sur le Commentaire de Voltaire*, page 34 de mon premier volume. Je dis expressément dans cet écrit que si l'on réunissait tous les éloges de Corneille qui se trouvent dispersés dans ce commentaire, jamais ce grand homme n'eût été loué plus dignement. Il est vrai que j'ajoute que si l'on rassemblait aussi tout ce qui paraît n'avoir été dicté à Voltaire que par la passion et par l'humeur, enfin tout ce qui porte le caractère du sarcasme et de la dérision, Corneille dégradé, s'il pouvait l'être, n'eût jamais été traité avec une indécence plus

révoltante. Je cherche le mot de cette singulière énigme, et vous me faites l'honneur de dire que je l'explique de la manière la plus ingénieuse et la moins offensante pour Voltaire.

J'ai dit aussi qu'une des raisons qui me portaient à excuser et les étranges contrastes et les fautes de ce commentaire, c'est que, par le peu d'attrait que devait avoir pour lui ce genre de travail, il était possible qu'il n'y eût pas attaché une grande importance; et c'était, je crois, la manière la plus honnête de rendre en effet ces fautes excusables; mais vous prétendez qu'au contraire il y en attacha beaucoup, et vous en donnez pour preuve l'attention qu'il eut de faire discuter successivement toutes ses remarques par l'Académie, ce qui, dites-vous, est attesté par sa correspondance.

Je conviens que Voltaire mit une très-grande importance à faire retentir dans toute l'Europe qu'il était chargé de l'éducation d'une petite nièce de Corneille, et que, pour lui faire une dot digne d'elle, il allait commenter les ouvrages de son grand oncle. On ne pouvait, sans doute, donner plus d'éclat au bienfait, ni choisir un moyen plus infaillible de s'assurer, en faveur de la belle action, un grand nombre de souscripteurs; mais est-il bien vrai qu'il ait pris au commentaire le même degré d'intérêt? Pour le

croire, je vous dirai franchement qu'il faudrait qu'il fût meilleur. Il faudrait, surtout, que Voltaire se fût interdit cette foule de railleries déplacées et d'expressions injurieuses que rien ne peut excuser dans un commentaire de Corneille.

Quant à l'attention qu'il eut de soumettre ses remarques aux discussions de l'Académie, son caractère est assez connu pour savoir que cette prétendue soumission n'était de sa part qu'une plaisanterie. On n'ignore pas combien il s'était moqué de l'Académie ; et la preuve qu'il s'en moquait plus que jamais, c'est le peu d'égards qn'il eut pour les instances que l'abbé d'Olivet, Duclos, et d'Alembert lui-même, ne cessaient de lui faire pour l'engager à mettre plus de ménagement dans ses termes, et à paraître du moins respecter un peu davantage le grand nom de Corneille : voilà par exemple ce qui est bien prouvé par sa correspondance.

Enfin, vous paraissez craindre que mes remarques ne produisent chez les jeunes gens qui les liront, une sorte d'hésitation entre mes jugements et ceux de Voltaire, et ne laissent leur esprit dans une espèce d'incertitude, qui, à votre avis, ne serait pas très-profitable à leur instruction : mais ne serait-ce donc rien pour eux, en attendant qu'ils fussent mieux instruits, que de les tenir en garde contre une admiration de pré-

jugé qui pourrait les égarer, et de les avertir de bonne heure, que, quelque grande que paraisse une autorité, on ne doit jamais y prendre une confiance assez aveugle pour ne pas examiner si elle est toujours aussi respectable que le préjugé le suppose?

Mais, dites vous, un autre éditeur ne pourrait-il pas s'aviser de publier une nouvelle édition de Corneille, dans laquelle il voudrait à son tour se rendre arbitre entre les remarques de Voltaire et les vôtres, et que résulterait-il de cette triple opposition? la nécessité d'un quatrième commentaire; et cela pourrait aller loin. Vous supposez ce qui à la rigueur serait possible, et ce qui vraisemblablement n'arrivera pas. Mais encore, où serait le mal? Depuis Aristarque jusqu'à Quintilien, depuis Quintilien jusqu'à Eustate, et depuis Eustate jusqu'à madame Dacier, n'a-t-on pas écrit, et n'écrit-on pas encore tous les jours sur Homère? Pope et l'auteur de la plus belle traduction que nous ayions du Tasse, Bitaubé, Rochefort, et jusqu'à M. Gin, n'ont-ils pas successivement traduit et commenté ce poète grec? Eh bien! Corneille pourrait mériter le même honneur. Et ne croyez pas qu'en comparant le poète moderne à l'ancien, je me laisse emporter par l'enthousiasme. Voltaire, et j'aime à le citer parce qu'alors il était juste, a dit dans son Essai sur la poésie épique: « Le Grand

» Corneille, génie pour le moins égal à » Homère. »

Il me reste à vous rassurer sur l'édition que j'ai choisie pour base de mon travail. Vous paraissez desirer vivement que ce soit celle que Voltaire publia en huit volumes in-4°. en 1774, parce qu'elle est beaucoup plus ample, ce qui est vrai, et beaucoup mieux soignée, ce qui n'est pas, que la première de Genève. Vous êtes même étonné que je n'aye parlé, dites-vous, que de cette édition de Genève, sans faire aucune mention des éditions postérieures. Permettez-moi de vous dire que si vous eussiez pris la peine de lire seulement le Prospectus par lequel commence mon premier volume, vous y eussiez vu, page 4, que je parle de ces éditions postérieures que Voltaire a surchargées de nouvelles remarques. Je dis que, loin d'être plus correctes que la première, les fautes y sont encore aggravées, et que l'exécution en est encore plus négligée. Cette édition in-4°. de 1774, que vous citez de préférence, et que j'ai en effet choisie, comme vous le desirez, pour base de mon travail, non parce que je l'ai jugée meilleure, mais parce que Voltaire l'a considérablement augmentée, est déshonorée, j'ose le dire, par une si grande quantité de fautes d'impression, que je n'en connais pas de plus vicieuse. Je n'en impose ni n'exagère,

en ajoutant que dans ma seule première livraison, j'ai rétabli une foule, à peine croyable, de passages du texte altérés de la manière la plus révoltante, soit par des vers entiers qui manquent, soit par des mots omis qui rompent la mesure, soit enfin par des expressions absolument étrangères à Corneille, du moins si l'on en juge par les meilleures éditions faites pendant sa vie, et auxquelles il a présidé lui-même.

Je vous avoue, Messieurs, que cette partie de mon travail, à laquelle on attachera le moins de valeur, est cependant celle qui m'a été le plus pénible, et qu'il ne m'a pas fallu peu de courage pour en dévorer l'ennui.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Paris, 30 vendémiaire an 10.

ARTICLE VOLTAIRE,

Tiré des Mémoires de l'auteur sur la littérature (1).

VOLTAIRE (Marie-François Arouet, de l'Académie française, né à Paris le 20 février 1694), le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. Cet illustre écrivain s'est plaint tant de fois de la hardiesse des faussaires qui ont osé lui attribuer des

(1) Cet article ne paraîtra pas déplacé dans un volume consacré, en quelque sorte, à Voltaire. L'auteur le composa à Genève, en 1771, et le lut, quelques jours après, à cet illustre écrivain. Il a voulu, par un sentiment de respect pour sa mémoire, que ce même article fût conservé tel qu'il était alors, et tel qu'on l'a vu dans la première édition de ses Mémoires sur la littérature. L'éloge historique de Voltaire, qu'il a fait depuis, et que j'ai placé au commencement de ce volume, parut peu de jours après la mort de ce grand homme. (*Note de l'Éditeur.*)

productions indignes de lui, que dans la crainte de mériter de sa part les mêmes reproches, nous commençons par déclarer que nous ne reconnaissons pour ses ouvrages que ceux qui portent véritablement son nom, et qu'il a formellement avoués : c'en est bien assez pour sa gloire.

Les nations voisines s'enorgueillisaient de leurs poèmes épiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle Henriade. Nous nous sommes élevés trop souvent contre la manie des parallèles, pour comparer ce poème, ni à ceux d'Homère et de Virgile, ni à ceux du Tasse et de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison, est un abus de l'esprit, qui n'a guère donné que des résultats ridicules.

Henri IV n'a rien de commun ni avec Achille, ni avec Enée. Le merveilleux que pouvait fournir la Mythologie antique, et dont on pouvait orner des sujets fabuleux, n'est plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Usages, mœurs, coutumes, religion, tout a changé. Il suffit, pour l'honneur de Voltaire, qu'il ait traité son sujet aussi bien qu'il pouvait le faire dans les circonstances où il a écrit ; et du moins, avant de le juger, il faudrait peser les difficultés qu'il avait à vaincre, soit dans le génie de la langue, soit

dans le caractère de la nation à qui il a voulu plaire, soit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel, et, pour ainsi dire, contemporain de son poème. Alors peut-être on sentirait que Voltaire ayant lutté glorieusement, avec des armes inégales, contre les plus grands maîtres de l'Epopée, on ne peut, sans injustice, le placer au-dessous d'eux ; et l'on n'aurait pas la faiblesse de disputer contre la gloire de la patrie, en cherchant à lui dérober la sienne. On sait que cet illustre poète ne s'est pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arioste, que dans celle du Tasse, et cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les anciens.

La perte des Corneille et des Racine semblait irréparable pour la scène française. Voltaire fit, à dix-neuf ans, sa tragédie d'OEdipe, et ces grands hommes eurent un successeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réservé à cet écrivain célèbre de parvenir, tout-à-coup, à la maturité du génie. Quand, après avoir lu une des plus belles pièces de Racine, on passe sans intervalle aux trois derniers actes de la tragédie d'OEdipe, on croirait n'avoir pas changé d'auteur. Nous ne pouvons donner à Voltaire une plus grande louange, et il est le seul poète qui l'ait méritée.

Son théâtre paraît l'emporter, par la variété, sur tous ceux que nous connaissons.

On trouve dans le style de Brutus et de la Mort de César, la manière de Corneille perfectionnée. Celle de Racine ne pouvait être qu'égalée. La muse tragique n'inspira rien à Crébillon de plus mâle et de plus terrible que le quatrième acte de Mahomet. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les autres, et qui est lui-même un ordre à part, Voltaire s'est approprié les genres différents des poètes qui l'ont dévancé ; mais il ne doit qu'à lui seul cette belle tragédie de Mahomet, dont nous parlions, et son chef-d'œuvre d'Alzire.

Ce qui distingue le plus particulièrement encore les ouvrages dramatiques de Voltaire (et nous ne parlons ici que de l'élite de ses pièces), ce sont les grandes vues morales et les sentiments d'humanité dont ils sont remplis. L'auteur a senti que c'était donner au théâtre un nouveau degré d'importance et d'utilité : mais il a su presque toujours s'arrêter où il le fallait ; et il s'est bien gardé d'affaiblir, par des tirades ambitieuses et par des déclamations d'une philosophie sèche et aride, l'intérêt pressant qui résulte des situations vives où il place ses personnages. Cette sobriété, dictée par le goût, se manifeste encore dans cet appareil de spectacle, dont il a le premier constamment orné la scène. Il a su le ménager de manière que cet

appareil n'est qu'un accessoire à l'art, et que le tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. C'est en quoi ses imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas son génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de tragédies, d'ennuyeux sermons philosophiques, et par nous faire voir au théâtre, comme Voltaire lui-même l'a dit très-plaisamment *la rareté*, *la curiosité*.

Qui croirait qu'ayant épuisé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carrière de l'Histoire ? Ce sera sans doute une circonstance de la vie de Voltaire, digne de l'attention de la postérité, qu'après avoir célébré Henri IV en poète, il ait eu l'avantage d'être l'historien de Louis XIV, celui de Charles XII et de Pierre-le-Grand. On doit d'ailleurs à cet auteur célèbre de nouvelles vues sur l'Histoire, qu'il a eu la satisfaction de voir adopter par les écrivains qui, de nos jours, se sont le plus distingués en ce genre d'écrire. C'est moins l'histoire particulière des souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, et surtout celle de l'esprit humain. Ce sont ces vues, véritablement philosophiques, qui ont dirigé Voltaire dans son Essai sur l'Histoire générale, ouvrage qui n'est pas exempt de fautes, sans doute, mais

très-digne de la grande réputation de son auteur. N'oublions pas qu'aucun homme de lettres n'a possédé, comme lui, le double talent d'écrire en prose et en vers avec une égale supériorité. Racine, celui de nos poètes dont la gloire ne vieillira jamais, est le seul, peut-être, qui eût partagé avec lui ce mérite, s'il nous eût laissé plus d'ouvrages en prose.

Personne n'a excellé, comme Voltaire, dans l'art de cacher une philosophie souvent profonde, sous des fictions ingénieuses et riantes, qui forment une classe particulière de romans, dont le modèle n'existait pas avant lui. Ses Mélanges de littérature joignent à une variété de connaissances qui étonne, le mérite de plaire, et sont écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie séduisante, qui caractérisent la plupart de ses ouvrages, et qui nous a rendus, avec raison, si difficiles sur les productions des autres.

Toutes ses pièces fugitives sont charmantes, et d'une poésie très-supérieure à celle des Chapelle et des Chaulieu, dont il semble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun poète n'a porté plus loin que Voltaire la finesse, la plaisanterie, et quelquefois la véhémence et l'âcreté de la satyre, en affectant toujours avec assez d'adresse peut-être de blâmer le genre saty-

rique. Mais quoi qu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins comme un des traits dominants de son caractère, le penchant à la satyre, annoncé par sa physionomie, et confirmé d'ailleurs par une grande partie de ses ouvrages. Enfin ce génie singulier réunit à lui seul ce qui suffirait pour assurer à beaucoup d'écrivains une célébrité durable; et peut-être dans un avenir éloigné, croira-t-on qu'il y a eu plusieurs Voltaire, comme on a cru, dans les temps postérieurs à l'antiquité, qu'il y avait eu plusieurs Hercule. Il n'y a pas jusqu'aux lettres familières de ce grand poète, quoiqu'il en ait écrit une prodigieuse quantité, qui ne méritent d'être recueillies, et il n'est point d'auteur qui ne se fût acquis, par elles seules, une réputation distinguée.

Les philosophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme d'un mérite si supérieur. Ce sont des corsaires, comme nous l'avons dit à Voltaire lui-même, qui ont cru se rendre imposants en arborant un pavillon respectable. Tous ont affecté de parler, après lui, *de tolérance et d'humanité*; mais les convulsions de leur style décèlent la fausseté de leur enthousiasme, au lieu que celui de Voltaire paraît être dans son cœur. Il fait aimer ces vertus; il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les secours généreux

qu'il a donnés aux familles des Calas et des Sirven, sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, et qui peut-être ne l'honore pas moins que ses immortels ouvrages.

Quels que soient d'ailleurs les sentiments de cet écrivain fameux, son respect pour le dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur, son attachement à la religion naturelle se manifestent partout. Il a fait même, dans sa Henriade, dans Zaïre, et surtout dans Alzire, les éloges les moins suspects du Christianisme. Toutes les vertus morales de Zamore ne sont-elles pas en un instant éclipsées par la mort chrétienne de Gusman? Le même Zamore a-t-il donc un caractère aussi sublime que celui d'Alvarès? Si M. de Voltaire avait le malheur de douter d'une religion dont lui-même a si parfaitement connu l'esprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes, et que lui répéter ces beaux vers:

Des Dieux que nous servons connais la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Que ces nouveaux philosophes, qui ont sapé les fondements de cette divine morale, cessent donc de regarder Voltaire comme leur chef, et que ce grand homme n'ait pas la faiblesse de se croire intéressé à prendre

leur querelle (1). Nous le lui avons dit, il doit ressembler au Jupiter d'Homère, et n'épouser dans la littérature aucune faction. Il doit songer surtout que sa réputation est très-indépendante des suffrages de ces philosophes ; que loin d'en augmenter, elle pourrait même en être affaiblie, et qu'enfin il jouissait déjà d'une gloire colossale, tandis que la plupart de ces pygmées philosophiques, indignes de servir de piédestal à sa statue, étaient absolument ignorés.

Si l'on voulait apprécier Voltaire avec une entière exactitude, il faudrait l'analyser successivement dans les différents genres qu'il a traités ; étudier l'homme et l'auteur ; découvrir en lui le principe de cette émulation infatigable, la source de sa vaste renommée ; peser les avantages et les inconvénients qui ont pu résulter de ce même principe, et de l'inconcevable facilité de son génie ; observer les contrastes de son caractère et de son esprit, le suivre enfin dans tous ses progrès et déterminer ses limites. Il faudrait se défendre également de l'enthousiasme et de la jalousie, distinguer les richesses qui ne sont qu'à lui, de celles qu'il

(1) Voltaire, et nous l'avons déjà remarqué, eut à la fois la faiblesse de les croire utiles à sa gloire, et le tort de prendre trop souvent leur querelle en chef de parti, mais sans les estimer au fond du cœur.

a naturalisées, pour ainsi dire, avec son propre fonds; décomposer ses meilleures pièces de théâtre, et comparer les moyens dramatiques dont il s'est servi, soit pour établir ses plans, soit pour amener ses situations, aux moyens que Corneille et Racine avaient employés avant lui. Nous sentons combien il serait honorable de résoudre ces grands problêmes; mais ce travail demanderait beaucoup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces Mémoires. (1)

Puisse cet écrivain célèbre jouir encore long-temps de toute sa renommée! On ne saurait penser qu'avec douleur au vuide immense que laisserait sa perte dans l'empire des arts; et l'on est indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits despotes littéraires oseraient se disputer les débris de sa monarchie.

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort.
VOLTAIRE, *Artémire*.

---

(1) C'était dès-lors le projet de l'auteur, et il croit l'avoir rempli en publiant ce volume.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Page
Avant-propos de l'Éditeur.	*j.*
Avertissement.	*xij.*
Prospectus de l'Édition de Voltaire, par M. Palissot.	1
Éloge historique de Voltaire.	17
La Henriade.	55
OEdipe.	78
Marianne.	81
L'Indiscret.	85
Brutus.	87
La Mort de César.	91
Zaïre.	93
Adélaïde Duguesclin.	94
Alzire.	99
L'Enfant Prodigue.	102
Zulime.	105
Mahomet.	107
Mérope.	110
La Prude.	112
Sémiramis.	114
Nanine.	117
La Femme qui a raison.	119

Oreste. 121
Rome sauvée ou *Catilina.* 124
L'Orphelin de la Chine. 126
Socrate. 129
Trancrède. 131
L'Écossaise. 133
Le Droit du Seigneur. 135
Olympie. 137
Le Triumvirat. 141
Les Scythes. 144
Charlot ou *la Comtesse de Givry.* 146
Les Guèbres. 148
Sophonisbe. 150
Les Lois de Minos. 152
Don Pèdre. 154
Le Dépositaire. 157
Les Pélopides. 159
Irène. 164
Agathocle. 167
Saül. 169
Opéras. 171
Samson. 175
Pandore. 178
La Princesse de Navarre. 180
Le Temple de la Gloire. 181
La Pucelle d'Orléans. 185
Variantes de la Pucelle. 200
La Guerre civile de Genève. 203
Poésies Fugitives. 207
Le Temple du Goût. 210
L'Égalité des Conditions. 212
Le Poème de Fontenoy. 215
La Loi Naturelle. 217
L'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques. 221
Contes. 223
Lettres mêlées de vers. 227
Romans. 230

L'Homme aux 40 écus. 236
La Princesse de Babylone. 237
Charles XII. 240
Essai sur les mœurs et l'esprit des nations. 245
Siècle de Louis XIV. 251
Précis du siècle de Louis XV. 258
Histoire du Parlement de Paris. 259
Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand. 263
Annales de l'Empire. 266
Le Pyrrhonisme de l'Histoire. 268
Mélanges de littérature. 270
Remarques sur les Pensées de Pascal. 273
Les Pamphlets. 274
Les Éléments de la Philosophie de Newton. 277
Questions sur l'Encyclopédie. 282
Traité de la Tolérance. 287
Panégyriques, Sermons, Homélies. 289
Facéties. 291
Correspondance générale. 294
Correspondance avec d'Alembert. 304
Correspondance avec le roi de Prusse. 314
Correspondance avec l'Impératrice du Russie. 317
Correspondance avec le Cardinal de Bernis. 320
Mémoires sur la vie privée du roi de Prusse. 322
Jugements de Voltaire sur Molière. 332
Commentaire de Corneille. 334
Deux Paradoxes de Voltaire. 339
Idée générale du Commentaire de Voltaire sur Corneille. 344
Observations de M. Palissot sur les premiers essais dramatiques de Corneille. 354
Observations de M. Palissot sur l'injustice de Voltaire envers la tragédie de Polyeucte. 395
Observation de M. Palissot, sur la Préface mise par Voltaire à la tête de la suite du Menteur. 363

Préface de Voltaire sur la tragédie de Théodore. 365
Observation de M. Palissot sur la tragédie d'Héraclius. 367
Observation sur la comédie héroïque de Don Sanche. 370
Jugement de Voltaire sur la tragédie de Nicomède. 373
Lettre écrite par Voltaire à l'occasion de la tragédie de Pertharite. 377
Remarque de Voltaire sur la tragédie de Sertorius. 378
Examen de la tragédie de Sophonisbe. 382
Résumé de M. Palissot sur Corneille et sur son Commentateur. 384
Lettre de M. Palissot aux auteurs du Journal de Paris. 393
Article VOLTAIRE *tiré des Mémoires de M. Palissot sur la littérature.* 402

Fin de la Table.

Montaigne's Essays and Voltaire's Philosophical Dictionary are the works which I read again and again with renewed interest — They give a spring to the mind — they make us think — It is not that the word "Humanity" is not in the Philosophical Dict. The object the philosophers of Germany had in view will always remain a puzzle — Was it "ironing" as Shakespeare says? —

Voltaire felt more the attack on Christianity by the French Parliament — than the condemnation or damnation of it,

author by the clergy — these zealots allotted to the philosophic free quarters in the palace of a certain gentleman in Clarkson — a very desirable residence — were it only to escape from the society of such humane pharisees.

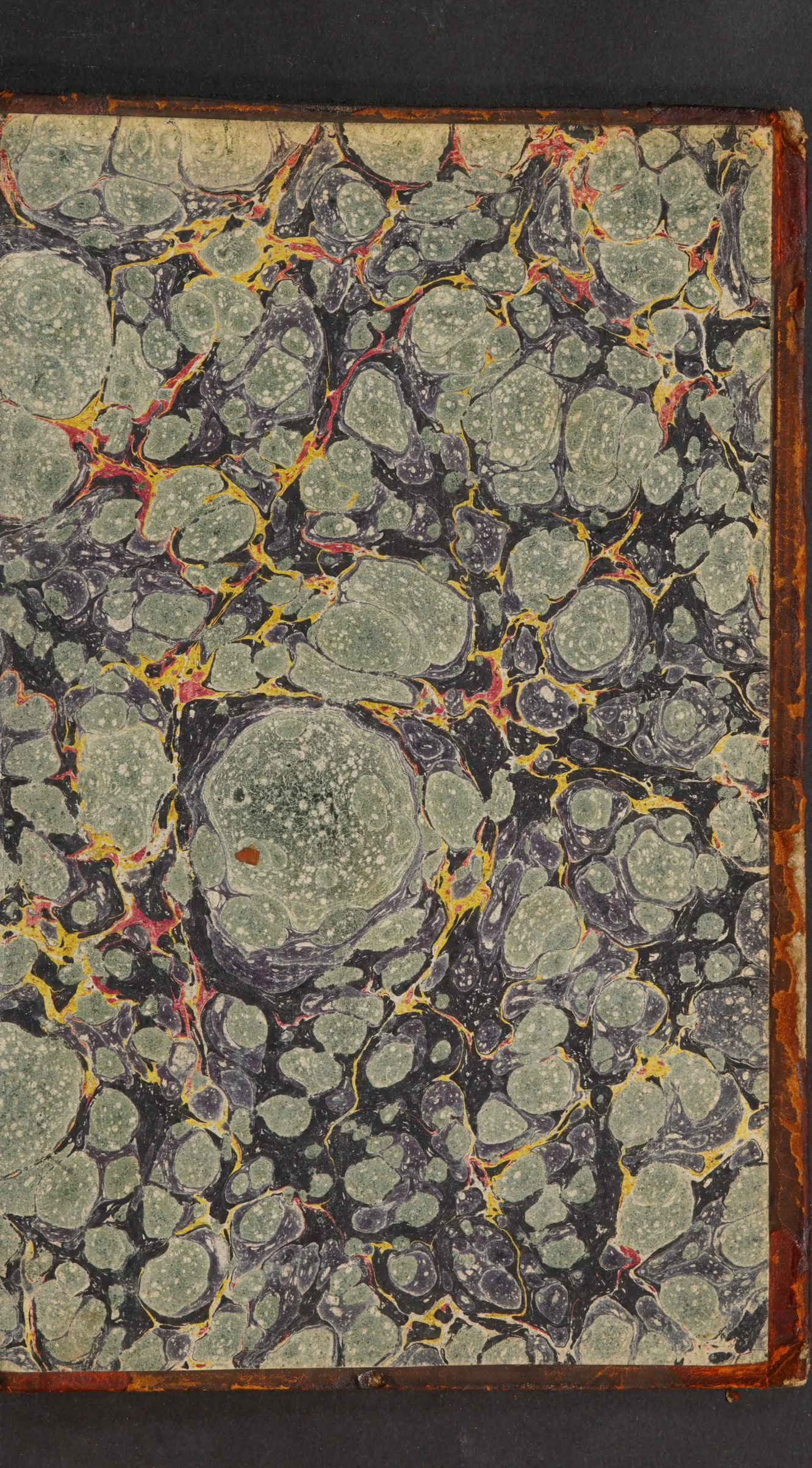
There is an anecdote connected with the word "Humanity" omitted in the philosophical dictionary — A poacher was talent caught and taken before Voltaire. "The rogue must be defended" — said he [illegible] he named Maguire as his

counsel — who — from some
motive refusing — was replaced
by Mr. Mailly — Chateauvernand —
then Voltaire's second secretary under
the name of Mr Esprit — This
gentleman stopping suddenly in
the midst of his pleading — as
he said for the want of a quo:
tation — hastened to the li:
brary — On his return as he
kept turning over the leaves in
vain — Voltaire lost his patience
and asked what book it was
"It is your philosophical dictionary
Sir" coolly replied Mr Cha:
teauvernand — "I am looking
for the word [illegible] there —

and I find you have for-
gotten it." — The high jur-
-diciary was confounded by
this remark — and dismissed
the preacher with a present of
six pence. —

PG
2122
.P34
1806
c.1

BIBL. REG. & IGN
LONDIN

4103438

10839